[tache d'encre marginale aux 3 dernières livraisons]

Prospectus p. 172, 186, 192, 198, 212, 228
Publicités (12e et 13e livraison)
Revue des théâtres Secondaires p. 203
Voir table → en tête du volume →

Mme Ancelot : "Marie" pp 39-42

Kean (Dumas) pp 15-18

Robert-le-Diable (Scribe - Meyerbeer)
(voir autres documents pour cet opéra très célèbre) pp. 111-114

Le chef d'œuvre Inconnu (H Balzac) p. 19[illegible]

Guillaume Tell (Jouy - Rossini)

Portrait de Fanny Elssler in "Le Diable Boiteux" (13e livr.) 150

Types Populaires : Bobèche + [illegible]
(2) 18e livraison pp 21[illegible]-215 + 2 gravures pp 15[illegible]-162

# ALBUM

DES

# THÉATRES.

---

TOME PREMIER.

## PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.




IMPRIMERIE DE BOURGOGNE ET MARTINET,
RUE JACOB, 30.

# ALBUM

DES

# THEATRES,

PAR

MM. GUYOT ET A. DEBACQ.

TOME PREMIER.

*

PREMIÈRE ANNÉE.

(N. 1-24)

PARIS,

CHEZ M. GUYOT, DIRECTEUR-ÉDITEUR.

RUE DE LA CHAISE, 10, FAUBOURG SAINT-GERMAIN.

1837.




PARIS, — DECOURCHANT, IMPRIMEUR, RUE D'ERFURTH, 1.

# LES HUGUENOTS,

**OPÉRA EN CINQ ACTES,**

**Paroles de M. Scribe, Musique de M. Meyerbeer.**

| *PERSONNAGES.* | *ACTEURS.* |
|---|---|
| MARGUERITE DE VALOIS, fiancée de Henri IV. | Mme DORUS-GRAS. |
| Le comte DE SAINT-BRIS, seigneur catholique, gouverneur du Louvre. | M. SERDA. |
| VALENTINE, sa fille. | Mlle FALCON. |
| Le comte DE NEVERS, gentilshommes catholiques. | M. DERIVIS. |
| COSSÉ, gentilshommes catholiques. | M. DUPONT. |
| THORÉ, gentilshommes catholiques. | M. WARTEL. |
| TAVANNES, gentilshommes catholiques. | M. MASSOL. |
| DE RETZ, gentilshommes catholiques. | M. FERDINAND-PREVOST. |
| RAOUL DE NANGIS, gentilhomme protestant. | M. ADOLPHE NOURRIT. |
| MARCEL, son domestique. | M. LEVASSEUR. |
| URBAIN, page de Marguerite. | Mlle FLÉCHEUX. |

## ACTE Ier.

Digne frère de *Robert le Diable*, l'opéra des *Huguenots* poursuit sa glorieuse carrière. *L'Album des Théâtres* ne pouvait débuter sous de meilleurs auspices. Remercions d'abord MM. Scribe et Meyerbeer de nous avoir fourni le sujet de trois gravures, prions MM. Sechan, Feuchères, Dieterle et Despléchin de recevoir l'expression de notre reconnaissance pour la décoration que nous leur avons copiée. Une fois ces devoirs remplis, entrons en matière.

Nous sommes dans le château du comte de Nevers, en Touraine; on y joue aux dés, aux échecs, au bilboquet, amusement fort innocent pour des seigneurs catholiques à l'époque de la Saint-Barthélemi. Le comte attend un convive huguenot, c'est Raoul de Nangis; il arrive, et tout le monde s'assied.

Le nouveau venu raconte à ses nouveaux amis qu'il aime une belle dame blanche et pure, comme doit toujours être une héroïne d'opéra. Des étudiants l'insultaient, il l'a délivrée. Les héros, quand ils sauvent une femme de quelque danger, ne manquent jamais d'en devenir amoureux : cela se pratique ainsi de temps immémorial. Lorsqu'ils aiment ils sont tristes et pensifs, ils en perdent l'appétit; vous voyez bien que Raoul ne mange pas, quoiqu'il soit près d'une table magnifiquement servie... en pâtés de carton. Son vieux domestique, Marcel, Huguenot de la vieille roche, fâché de voir Raoul avec des Catholiques, veut l'enlever à si mauvaise compagnie, ce qui n'est pas chose facile.

Comment sans lui parler l'arracher au péril ?

Effectivement nous sommes à l'Opéra. Marcel, qui connaît les us et coutumes de la rue Lepelletier, sait bien qu'on n'y parle jamais; on doit se taire ou chanter : il prend ce dernier parti. Le brave serviteur, après avoir entonné le Choral de Luther, qui doit réveiller chez son maître des souvenirs d'enfance, chante un air où, comme cela devait être, les papistes sont vaincus, terrassés, brûlés. Plus tard vous verrez que les Catholiques en diront autant des Huguenots. Souvent après une bataille on a chanté des *Te Deum* dans les deux armées.

Une dame voilée, qui disparaît dans le jardin, fait prévenir le comte de Nevers qu'elle veut lui parler. Celui-ci refuse d'abord par la raison qu'il boit; mais apprenant que c'est *une jeune beauté*, le galant gentilhomme court à son oratoire, c'est-à-dire auprès d'elle. Tous les autres convives en chœur trouvent l'aventure singulière, et je n'en vois point la raison, car le comte a déjà dit qu'il ne saurait suffire

Aux nombreux désespoirs des dames de la cour.

Qui sait si celle-là n'est pas désespérée? Une

aventure singulière excite naturellement la curiosité. M. de Tavannes, qui possède à lui seul plus de malice que tous les autres, indique une fenêtre de laquelle on peut voir dans l'oratoire où la belle s'est réfugiée. Tout le monde y court, et Raoul comme les autres. S'il s'était tenu tranquille, que de malheurs il aurait évités! mais imitant les moutons de Panurge, il a suivi le torrent; et qu'a-t-il vu? sa jeune fille blanche et pure, celle qu'il a sauvée des étudiants. Alors l'aventure, cessant d'être singulière, devient piquante, à ce que ces messieurs disent. Raoul veut courir après son inconnue pour lui chercher querelle; on l'en empêche, ce qui me paraît fort sage, car enfin le comte de Nevers est maître chez lui. Quand il a reconduit la dame voilée, Nevers nous raconte que sa fiancée, fille d'honneur de la reine Marguerite, vient de le

. . . . . supplier de rompre un mariage
Auquel l'ordre d'un père et l'oblige et l'engage.

Il a promis, espérons qu'il tiendra parole. Ses amis le félicitent sur son bonheur : c'était bien la peine. Raoul offensé défie les complimenteurs et le complimenté, mais on ne daigne lui répondre que par un *da capo*. Arrive le page Urbain avec un billet pour Raoul :

. . . . . . Vers le milieu du jour
On viendra vous chercher dans ce riant séjour;
Alors, les yeux voilés, discret et sans rien dire,
Obéissez et laissez-vous conduire.

Les courtisans ont reconnu l'écriture de Marguerite; ils croient que Raoul va courir les grandes aventures, ils l'accablent de prévenances après avoir ri de son désappointement. Le billet de la reine a produit l'effet du fameux *il Bondocani.*

## ACTE II.



Pendant que vous causiez avec votre voisine, le machiniste nous a transportés dans les jardins de Chenonceaux, représentés par notre première gravure. Le page et les demoiselles d'honneur groupés autour de Marguerite forment le sujet de la seconde. Valentine survient et raconte que Nevers a promis de refuser sa main. « Rien n'empêche ton mariage avec Raoul.— Mais il est Huguenot. — Qu'importe, j'épouse bien le roi de Navarre. » Inutile de dire que le petit page est fâché de la nouvelle; car vous savez, un page doit être amoureux de sa maîtresse qui lui marque toujours un tendre intérêt : cela s'est vu souvent depuis l'époque où vivait Chérubin, la mode n'est pas prête à finir. La reine, qui voulait

D'un bain délicieux savourer la fraîcheur,

ne se baigne point, elle préfère voir danser; peut-être aussi pense-t-elle à ce petit Urbain: elle en est bien capable, et je tremble pour le futur Henri IV.

Raoul, amené devant la reine qu'il ne connaît pas, n'a rien de plus pressé que de lui faire une déclaration en forme; pour moi j'aime mieux qu'il se venge ainsi de Valentine que s'il tirait son bon poignard. Après avoir obtenu la promesse d'obéir à ses ordres, Marguerite lui propose d'épouser la fille du comte de Saint-Bris; Raoul hésite un peu, mais il accepte. Arrivent Saint-Bris et Nevers. Marguerite exige leur réconciliation avec Raoul, et ces messieurs, en chantant un trio, se jurent éternelle amitié de la meilleure grâce du monde. Alors la reine présente à Raoul celle qu'il doit épouser. Grand étonnement. « Moi son époux, jamais! — O ciel! —plutôt la mort! » Nécessairement tout le monde se fâche. Raoul, ayant vu Valentine chez le comte de Nevers, ne veut pas en faire sa femme, il a raison. Saint-Bris est furieux de voir qu'on dédaigne sa fille, il a raison. La pauvre Valentine, qui se voit méprisée, pleure, et certes elle a raison. Marguerite n'est pas trop irritée, car elle pense que ses beaux yeux sont la cause du refus, et ces choses-là flattent toutes les femmes. Saint-Bris et Nevers défient Raoul, qui ne demande qu'à mettre flamberge au vent. Il valait bien la peine de se jurer amitié pour la vie un instant plus tôt. La reine, qui ne veut pas qu'on se batte chez elle, fait désarmer Saint-Bris. Ne pouvant tirer l'épée, les ennemis se menacent de la voix et du geste, et l'on voit dans leurs yeux qu'ils espèrent bien se retrouver plus tard.

## ACTE III.



C'est un dimanche : le peuple de Paris est réuni sur le Pré-aux-Clercs; étudiants, grisettes, moines, soldats, tout s'y trouve. Catholiques et Huguenots, chacun chante suivant ses goûts et sa croyance, lorsque Saint-Bris et Nevers, conduisant Valentine, se dirigent vers la chapelle. Les Catholiques s'agenouillent, Marcel refuse de saluer; le peuple indigné va lui chercher noise, lorsque Bois-Rosé, soldat huguenot, se range de son côté. Tout en buvant, on se menace de part et d'autre, lorsque surviennent des Bohémiens qui font danser tout le monde. On sort de la chapelle, Valentine est mariée, elle a demandé la permission de rester en prière jusqu'au soir. Marcel remet à Saint-Bris un cartel de Raoul. Maurevert ne veut pas qu'il coure la chance d'un combat singulier.

. . . . . . . . . Pour frapper un impie
Il est d'autres moyens que le ciel sanctifie.

En effet, puisqu'on veut assassiner tous les Huguenots, ce serait folie de se battre loyalement avec un d'eux. Pour expliquer ces moyens, il l'entraîne dans la chapelle.

Les soldats de Bois-Rosé passeront la nuit au cabaret, les étudiants et les grisettes comptent danser jusqu'au jour; tout le monde rentre, c'est l'heure du couvre-feu. Saint-Bris et Maurevert sortent de la chapelle, ils se donnent rendez-vous dans une heure au même lieu. Mais Valentine a tout entendu; rencontrant Marcel, elle saisit l'occasion d'un très-beau duo qu'ils chantent ensemble, pour lui dire que Raoul ne doit venir que bien accompagné. Marcel, le voyant arriver, veut l'avertir; mais son maître ne l'écoute pas. Les combattants font leurs conditions : point de quartier pour le vaincu, c'est une guerre à mort. Les témoins distribuent les armes, mesurent la distance où les champions seront placés : le tout se fait en chantant un magnifique septuor. Arrive Maurevert; feignant de croire qu'un Catholique est attaqué par plusieurs Huguenots, il crie au secours, et tous ceux qu'il avait mis en embuscade entourent Raoul, Marcel et leurs témoins. Pressés par le nombre, les Huguenots vont succomber, lorsque les soldats de Bois-Rosé, qui sont dans le cabaret, font entendre leur chanson à boire. Marcel, au nom de Coligny qui sert de refrain, les appelle; Raoul et les siens sont délivrés, et Marcel entonne le Choral de Luther en actions de grâces.

Mais les étudiants, qui, d'un autre côté, dansaient avec les grisettes, accourent au bruit; ils sont Catholiques, et se rangent près de Maurevert. On est prêt à combattre, lorsque les femmes s'en mêlent; il pleut des deux côtés un déluge d'injures. Des mots on en vient aux coups, les épées sortent du fourreau, les femmes s'enfuient, Saint-Bris et Raoul ont croisé le fer; Marcel, armé d'une hache, protége son maître contre une attaque discourtoise.

Marguerite survient. Raoul et Saint-Bris s'accusent mutuellement de perfidie. « C'est toi, c'est lui, c'est vous. » La reine veut des preuves. Marcel amène la femme qui l'a prévenu de la trahison projetée. Valentine porte un voile, Saint-Bris le soulève, et reconnaît sa fille. Raoul stupéfait ne comprend pas qu'elle ait voulu lui sauver la vie, en affrontant le courroux de son père. « Elle n'aimait que vous, répond Marguerite; quand vous l'avez vue chez Nevers, c'était pour rompre son mariage.—Ma fille est l'épouse d'un autre, je suis vengé de ton refus! » dit Saint-Bris. Nevers paraît suivi d'un nombreux cortége, il vient chercher sa femme dans une superbe chaloupe illuminée. Les uns sont contents, les autres sont fâchés: c'est ainsi que cela se passe ordinairement dans ce monde.

## ACTE IV.



Valentine, comtesse de Nevers, est chez elle déplorant son mariage et regrettant Raoul. Celui-ci vient pour mourir auprès d'elle, à ce qu'il dit; mais c'est un prétexte honnête pour la voir. Arrivent Saint-Bris et Nevers. Raoul, ne pouvant sortir, se cache, c'est bien ce qu'il peut faire de mieux.

Saint-Bris dévoile aux Catholiques réunis chez lui le projet de la Saint-Barthélemi. Cette nuit même on doit égorger les Protestants. Tous jurent d'obéir aux ordres du roi; mais Nevers, en loyal chevalier, brise son épée. Valentine court à lui; dans l'enthousiasme qu'excite en elle cette action noble, elle est prête à lui dire

son secret, lorsque la foule des conjurés entre en scène, et Saint-Bris fait arrêter Nevers. Saint-Bris harangue le peuple, des moines bénissent les poignards, action fort mauvaise sans doute, mais une belle musique fait passer bien des choses ; tout le monde sort pour attendre le signal que doit donner la cloche de Saint-Germain-l'Auxerrois.

Valentine reste seule, et Raoul revient auprès d'elle : il a tout entendu. La comtesse veut le retenir pour l'empêcher de courir à la mort, elle avoue son amour : ce qui nous a fourni le sujet de notre troisième gravure. Cette scène est très-bien jouée, et surtout admirablement chantée par mademoiselle Falcon et Nourrit. Raoul est dans l'extase du bonheur ; mais la cloche se fait entendre, il s'arrache des bras de Valentine.

Dieu !... veillez sur ses jours ! et moi je vais mourir.

## ACTE V.



On danse à l'hôtel de Sens, rue du Figuier-Saint-Paul. Ici, nous profiterons de l'occasion pour féliciter M. Duponchel sur sa magnifique salle de bal. On vient de célébrer le mariage du roi de Navarre avec Marguerite de Valois. Raoul se précipite au milieu des Huguenots. « Aux armes, dit-il, on égorge nos frères, on a commencé par Coligny. »

Ce forfait paraît d'abord incroyable, mais Raoul montre ses habits ensanglantés, les Huguenots mettent l'épée à la main, et sortent pour défendre leur vie.

Le théâtre change, et nous passons dans un temple protestant ; Marcel et plusieurs Huguenots y sont réunis pour mourir. Raoul arrive, ensuite Valentine qui veut le sauver en lui donnant une écharpe blanche, signe de ralliement adopté par les Catholiques. Il refuse parce que Valentine ne peut être à lui. Nevers est mort, dit-elle. Marcel ajoute :

. . . . . . Oui, Nevers, ennemi généreux,
M'arrachant aux bourreaux dont j'étais la victime,
A succombé lui-même, assassiné par eux.

Raoul ne veut pas suivre Valentine, son devoir est de mourir avec ses frères et Marcel ; Valentine restera. Renonçant à sa religion, elle se fait protestante. A défaut de ministre, Marcel bénit les deux amants, et cette situation est représentée par notre quatrième gravure. Dans l'intérieur du temple, on chante le cantique de Luther. Les assassins y pénètrent, massacrent les Huguenots ; le cantique continue toujours, bientôt le silence règne.

. . . . . . . Les chants avaient cessé.

Les meurtriers brisent la grille, ils entourent Marcel, Raoul et Valentine, leur donnent à choisir entre la mort et l'abjuration, les entraînent dans une rue voisine, où l'on entend plusieurs coups d'arquebuse.

Nous sommes dans un carrefour de Paris. Le chœur des Catholiques fait retentir ses cris de rage, Raoul et Marcel sont blessés mortellement, Valentine est auprès d'eux. Arrive Saint-Bris à la tête d'une compagnie. « Qui vive ? — Huguenot ! dit Raoul en se soulevant, et il meurt. — Nous aussi, crient Marcel et Valentine. — Feu ! répond Saint-Bris.— Mon père ! dit Valentine en mourant, je vais prier pour vous. »

Marguerite sort du bal dans sa litière, elle traverse le théâtre, et le chœur reprend ses cris de rage et d'extermination.

Il est aussi difficile de raconter un opéra qu'un feu d'artifice, deux choses qu'il faut voir pour les apprécier. Cent pages n'en apprendraient pas autant qu'un billet de parterre. En parlant de la musique de M. Meyerbeer, les professeurs ont épuisé déjà toutes les formes d'éloge ; ce que je pourrais dire, moi profane, frapperait faiblement ou mal. Cependant je connais des peintres qui sont fort satisfaits d'un mot flatteur échappé de la bouche d'un rustre. Au spectacle *gratis*, le peuple, dans son gros bon sens, ne se trompe jamais ; il applaudit toujours les endroits remarquables. Quand je vais aux *Huguenots*, je suis peuple et j'applaudis souvent. Il ne faut pas plus être connaisseur pour admirer une belle voix que deux beaux yeux ; il n'est pas nécessaire de raisonner contre-point pour entendre avec plaisir mademoiselle Falcon, madame Dorus, Nourrit, Levasseur, Derivis et le petit page. Les belles choses sont belles pour tous, le soleil est admiré par le paysan comme par l'astronome.

Académie Royale
DE MUSIQUE.



LES HUGUENOTS.
ACTE II.

Académie Royale

DE

MUSIQUE.




LES HUGUENOTS.

ACTE II, SCÈNE Ire.

Académie Royale
DE MUSIQUE.



LES HUGUENOTS.
ACTE IV, SCÈNE VI.

Académie Royale

DE

MUSIQUE.



LES HUGUENOTS.

ACTE V, SCÈNE III.




IMP. DE A. ÉVERAT ET Cᵉ, RUE DU CADRAN, 16.

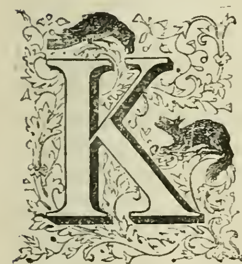
# KEAN,

## COMÉDIE EN CINQ ACTES, MÊLÉE DE CHANTS,

### Par M. Alexandre Dumas.

| PERSONNAGES. | ACTEURS. |
|---|---|
| KEAN | MM. Frédéric. |
| LE RÉGISSEUR | Cazot. |
| LE PRINCE DE GALLES | Bressant. |
| LE COMTE DE KŒFELD | Daudel. |
| LORD MEWIL | Dussert. |
| SALOMON | Prosper. |
| PISTOL | Adrien. |
| LE CONSTABLE | Rebard. |
| PETER PATT | Dumoulin. |
| JOHN | Lamarre. |
| TOM | Sainville. |
| DAVID | Édouard. |
| DARIUS | Hyacinthe. |

| PERSONNAGES. | ACTEURS. |
|---|---|
| BARDOLPH | MM. Renaud. |
| L'INTENDANT | Emmanuel. |
| LE SOMMELIER | Louis. |
| PREMIER VALET | Mayer. |
| DEUXIÈME VALET | Adolphe. |
| KETTY | Mmes Georgina. |
| LA COMTESSE DE KŒFELD | Pauline. |
| ANNA DAMBY | A. Beauchêne. |
| LA COMTESSE DE GOSSWILL | Jolivet. |
| JULIETTE | Mazurier. |
| LA SUIVANTE | Alberti. |
| LA NOURRICE | Louisa. |
| UNE SERVANTE | Aimée. |



Kean fut le Talma de l'Angleterre, à ce que disent les Anglais. Nous protestons contre ces paroles pleines d'outre-cuidance. Notre grand tragédien est mort; après l'avoir tant admiré, tant applaudi, nous devons le défendre. Il réunissait en lui tous les genres du beau. La démarche simple et pompeuse, le geste rare et juste, le regard affectueux ou fier, l'organe toujours admirable, le costume d'une étonnante exactitude; avec tout cela, Corneille, Racine, Voltaire : c'était de la tragédie, et nous y courions. Melpomène.... pardon si j'ose me servir de cette expression, Melpomène alors occupait son trône doré, elle avait son manteau de pourpre parsemé d'abeilles... Hélas!

Le talent de Kean était tout d'inspiration. Il ne s'agit pas d'être bon peintre, il faut encore savoir mélanger ses couleurs. Dans les arts, il existe des connaissances matérielles qu'un artiste ne doit jamais ignorer. Kean avait la voix rauque, criarde, *enchiffronnée*; ne sachant pas la ménager, au cinquième acte on ne l'entendait plus : la lampe manquait d'huile. On trouvait chez Kean une spontanéité brillante, un cœur, un cerveau d'où sortaient des élans sublimes, des éclairs éblouissants. Nous rencontrions la même chose chez Talma, plus l'art, plus l'étude, plus l'organe, plus une tête superbe.

Talma non-seulement apprenait son rôle, mais encore il lisait les histoires de son héros; il le connaissait dans sa vie publique et privée; c'étaient deux amis intimes pendant le jour, qui, le soir, ne faisaient plus qu'un seul homme. Kean ne pouvait pas étudier : le cabaret, les orgies de toute espèce absorbaient son temps. Lorsqu'on a perdu six heures à s'enivrer, il faut en perdre six autres à se désenivrer. Talma traitait l'art dramatique en artiste consommé : c'était un grand poëte ennoblissant son sujet de tout le charme d'un beau style. Il cherchait à rendre la vérité, mais à la rendre noblement; car il existe bien des manières de peindre le vrai : Raphaël et le faiseur des caricatures sont vrais tous les deux. Talma trouvait dans ses rôles des beautés inconnues à l'auteur de la pièce; un geste, un regard centuplaient la valeur d'un mot. Certainement Lafosse n'espérait pas que dans le *qu'en dis-tu?* de Manlius un acteur nous montrerait tant de choses.

Il est impossible qu'un artiste abruti par le vin atteigne jamais la perfection; une vie entière d'études suffit à peine pour en approcher. Talma dans les bosquets de Brunoi méditait Néron, Œdipe, Coriolan; sa tête ne se reposait jamais. Kean vidait les pots à la taverne de Cribb : quoique mort jeune, il vécut plus que son talent. Celui de Talma n'atteignit jamais son apogée; il monta toujours, parce que toujours cet homme extraordinaire crut qu'il pouvait faire mieux. J'entrai dans sa loge un soir;

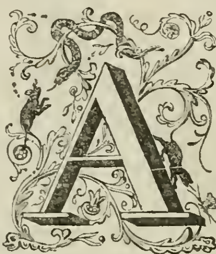
il venait de jouer Manlius pour la deux-centième fois peut-être : assis dans un fauteuil auprès du feu, Talma lisait..... devinez ce qu'il lisait.... MANLIUS !

Il se préparait vingt-quatre heures d'avance à paraître devant son public. Les succès précédents ne le rassuraient jamais. Qu'il jouât devant un parterre de rois, comme à Erfurth, ou devant nous autres plébéiens, les précautions étaient les mêmes. On voyait partout l'acteur profondément intelligent, à l'âme noble, grande, généreuse, capable d'exprimer tous les sentiments héroïques. Il arrivait calme sur le champ de bataille, comme un brave soldat; Kean y paraissait gorgé de vin, comme un poltron, qui s'enivre pour affronter le danger. Certes, ces deux hommes peuvent également s'emparer d'une redoute; mais le premier la gardera, l'autre en sera chassé plus tard. Il est possible que l'ivrogne ait du génie, et que le vin de Champagne, ajoutant au talent naturel des inspirations factices, produise des effets merveilleux, spontanés; mais l'art ne s'improvise pas : ce n'est qu'en travaillant beaucoup que l'on travaille bien. M. Diafoirus, qui s'y connaissait, dit avec justesse : « On grave sur le marbre bien plus malaisément que sur le sable; mais les choses y sont conservées bien plus longtemps. »

Kean hantait le cabaret pour y saisir, disait-il, les caractères des hommes, pour y voir toutes les scènes de la vie. Avant d'écrire l'immortel roman de *Clarisse*, Richardson fréquenta longtemps les plus hideux bouges de Londres. Il regardait boire, mais il ne buvait pas. Voulant prendre la nature sur le fait, il avait soin de conserver tout son sang-froid. Pour juger d'un effet scénique, il faut être dans la salle : sur le théâtre on ne voit que les quinquets.

Nous commencerons par féliciter M. Dumas sur son exposition : il revient aux bons modèles. La scène entre les deux dames a quelque ressemblance avec celle de Célimène et Arsinoé du *Misanthrope*. Au lever du rideau nous savons que madame de Kœfeld aime Kean; on pourrait croire aussi que madame de Gosswill est un peu sa rivale. Quoi qu'il en soit, le bon mari d'Hortense (ces maris, ils sont tous les mêmes) a prié le comédien à dîner, pour s'en amuser comme d'un bouffon. Celui-ci refuse d'abord l'invitation; mais se ravisant bientôt, il arrive : ce n'est pas pour dîner, vous allez voir.

Chez le comte de Kœfeld il trouve le prince de Galles. Ces messieurs accusent Kean d'avoir enlevé miss Anna Damby, la fiancée de lord Mewil. On lui demande quelques explications : il ne les donnera qu'à la comtesse. Le prince insiste en sa qualité de prince. « Monseigneur, tous les hommes sont égaux devant un secret. » répond Kean avec autant d'esprit que de justesse. Le mari permet que sa femme reçoive seule cette confidence, qui n'est autre chose qu'un rendez-vous indiqué par le tragédien. A la manière dont la comtesse entend cette proposition, si vous voulez parier qu'elle fera ce qu'on lui demande, vous gagnerez probablement.


u second acte, ces messieurs ont couché sur le champ de bataille. Les vainqueurs sont assis; les vaincus ont roulé sous la table. Cette scène est représentée dans notre seconde gravure. Survient Pistol, successeur de Kean au rôle de Paillasse; il prie le Talma breton de servir de parrain à sa sœur, et lui demande conseil pour la danse des œufs, où jadis il acquit un si glorieux renom. Ce dialogue, très-comique, est parfaitement dans les mœurs des deux personnages. Arrive miss Anna Damby, qui devait épouser lord Mewil : mais elle a vu jouer *Othello, Hamlet, Roméo* : qui diable après cela voudrait épouser un lord? Quand vous aurez une fille à marier, ne la conduisez jamais au spectacle. Elle veut se faire comédienne; Kean cherche à l'en dissuader : ce qui fournit à M. Dumas une très-belle scène. Qu'on vienne me dire que la morale ne sert à rien!


ord Mewil est un de ces hommes, fort rares aujourd'hui, qui veulent épouser les demoiselles contre leur gré : cela ne se voit plus que dans les romans ou dans les comédies. Au troisième acte il vient à la taverne de Peter Patt chercher un tout petit navire de rencontre pour enlever sa belle inhumaine. On voit encore des gens enlever des femmes, mais elles y consentent toujours; dans les pays constitutionnels la mode des tours du Nord est passée. Kean, en habit de matelot, boit en attendant qu'il puisse boire davantage; il boxe pour se désennuyer. M. Dumas a parfaitement tracé le caractère du grand tragédien. Ketty, la mar-

raine, arrive; Kean l'embrasse. Encore une qui l'aime ; et de quatre, si je sais bien compter. On veut mettre Kean en prison pour un billet de 400 livres sterling : Salomon, le souffleur, vient le prévenir de ce fâcheux contre-temps. Entre Anna; ce malin de lord Mewil possède l'art d'imiter les écritures : dans un billet signé : Kean, il a donné rendez-vous à miss Anna Damby; une fois à la taverne, il l'enlèvera comme un épervier ferait d'un perdreau. Kean la met sous la protection d'un constable. Lord Mewil est bien attrapé, car, au lieu de celle qu'il cherchait, il trouve maître Kean, au poignet solide, qui le provoque, l'insulte; et, comme cela devait être, le grand seigneur est écrasé par le comédien. Ce comédien, c'est Frédéric, l'homme aux inspirations, à la verve brillante; il effraie beaucoup lord Mewil; le parterre lui-même n'est pas trop rassuré. Heureusement que tout cela finit par un verre de vin de Champagne.



ous sommes dans la loge de Kean. Il joue ce soir au bénéfice de ses anciens compagnons. Hortense arrive. « Je t'aime, tu m'aimes, nous nous aimons, voici mon portrait. » Pour nous fournir le sujet de notre troisième gravure, on frappe à la porte : c'est le prince de Galles et le comte de Kœfeld. « On n'entre pas. — Je suis le prince royal. — Tout le monde pourrait en dire autant pour avoir l'honneur de me voir; montrez-moi patte blanche. » Et le prince aussitôt donne son passeport à travers la serrure : c'est un billet de 400 livres sterling, carte de visite vraiment royale. Kean ouvre la porte après que la comtesse s'est sauvée par une *secrète issue;* mais on ne pense pas à tout : en s'en allant elle oublie son éventail que le comte met dans sa poche. Une imprudence pareille coûta bien cher autrefois à la duchesse de Guise; espérons que madame de Kœfeld en sera quitte à meilleur marché.

Si le prince de Galles veut bien ne pas faire sa cour à Hortense, Kean lui laissera toutes les femmes des trois royaumes. La camériste de madame de Kœfeld vient réclamer l'éventail oublié. Le coiffeur Darius, excellent nom de coiffeur, tout en retapant la perruque de Roméo, dit avoir vu le comte emportant l'éventail. Cela monte la tête du pauvre Kean. Le régisseur vient savoir s'il faut lever la toile. « Je ne jouerai pas. » Et là-dessus il déclame contre l'esclavage de sa profession, qui l'oblige à labourer Shakspeare à certaines heures; ce qui ne lui donne en récompense que des applaudissements à faire écrouler la salle, des livres sterling par milliers et des billets doux à discrétion. Un feld-maréchal couche au bivouac toutes les nuits, se fait tuer tous les jours à bien meilleur marché : mais qu'est-ce qu'un feld-maréchal auprès de M. Kean!

Cependant, comme au fond notre héros est un brave homme, lorsqu'on lui fait voir que ses anciens compagnons de la danse des œufs perdront la recette, il se laisse aller.... il jouera. La toile se lève, et nous assistons au second acte de *Roméo et Juliette.*

C'est le jour, c'est le jour! Oh! j'étais insensée,
Fuis, Roméo; de peur je suis toute glacée.
Je ne sais où je vais, je ne sais où je suis,
Et je n'ai plus qu'un mot à la bouche : fuis, fuis.
Adieu, mon Roméo.....

Roméo va sortir, à la prière de mademoiselle Juliette; mais Kean a vu le prince royal dans la loge d'Hortense : saisi d'un accès de jalousie, il le traite de débauché, il menace lord Mewil de le faire périr sous le bâton; et puis il tombe évanoui dans les bras du souffleur. C'est le sujet de notre quatrième gravure.



ette folie n'était qu'un prétexte honnête de M. Kean pour insulter son ami le prince de Galles et son ennemi lord Mewil : le soleil de l'Angleterre n'est pas encore tout-à-fait éclipsé. Arrive miss Damby; dans l'entr'acte elle est devenue majeure avec 20,000 livres sterling de rente, et cependant elle s'est engagée pour le théâtre de New-York.

Quand dans le corps d'un homme un démon prend séance
Je puis sans me flatter l'en tirer aisément;
Mais dans un corps femelle il tient bien autrement.

Elle veut plaire à Kean, et, pour y parvenir, le meilleur moyen est de jouer Juliette et Desdemona. Hortense vient.... « Miss Anna, passez dans le cabinet. — Je ne t'aime plus, rendez-moi mon portrait. » Kean se désole. On frappe à la porte : c'est le comte de Kœfeld.... « Milady, passez dans l'autre cabinet. » Le mari provoque l'amant, et celui-ci, pour ne point compromettre l'honneur de la comtesse, refuse de se battre. Cette scène, fort belle, prouverait le talent de

M. Alexandre Dumas, s'il avait besoin de preuves. Un écolier eût mis l'épée à la main aux deux rivaux; faire refuser le duel était un coup de maître. La situation devenue très-grave, l'habile écrivain la dénoue heureusement, et d'une manière fort adroite, par un billet du prince royal qui lève tous les doutes de M. de Kœfeld sur la fidélité de sa tendre épouse. Un constable vient arrêter Kean pour l'esclandre de la veille. Il va mettre les scellés : ce qui ne serait nullement agréable aux dames enfermées dans les deux cabinets. Kean demande la permission de rester seul un instant. Il supplie Anna de sauver Hortense en lui prêtant son voile; mais celle-ci n'est plus dans le cabinet. La Tamise est là-bas, la fenêtre est ouverte : la comtesse est noyée. « Non, dit le prince royal; je l'ai sauvée; elle est dans son hôtel. Voilà comment je me venge de votre folie d'hier. Le roi voulait vous punir par six mois de prison; mais, grâce à moi, vous serez exilé pour un an. — Eh bien! je vais à New-York. Anna, je pars avec vous. » Miss Damby, comme vous pensez bien, est enchantée de la proposition; car, étudiant sous un tel professeur, il est certain qu'elle apprendra bien des choses.

Plusieurs scènes de cette comédie sont de main de maître. Elle est fort bien jouée. Mesdames Pauline et Jolivet sont chacune parfaitement dans leur rôle; il est fâcheux pour la dernière que le sien ne soit pas plus long. Mademoiselle Atala Bauchène sauve, autant qu'il est en elle, l'inconvenance d'une déclaration d'amour faite par une femme. Ce qu'elle dit, il n'était pas facile de le dire aussi bien. Bressan est un fort joli prince; à son ton, à ses manières, on dirait vraiment qu'il a passé sa vie à la cour. Prosper est un bon souffleur; Daudel un excellent mari. Frédéric est superbe : j'ai reconnu dans Kean le sir de Ravenswood.

Quelques personnes ont critiqué la dernière scène du quatrième acte, parce qu'elle n'est pas possible. Jamais un acteur, dit-on, n'a pu se permettre une telle incartade. D'abord cet acteur est fou; s'il ne l'est pas, il fait semblant de l'être : dès lors la scène est vraie. Je vais citer une anecdote arrivée de nos jours à la Comédie-Française. Les vieux habitués s'en souviennent encore. »

Un acteur, dont je ne puis me rappeler le nom, sans posséder le talent de Kean, par une juste compensation en avait tous les défauts. Il passait du cabaret sur les planches, de la coulisse au cabaret; c'était dans ce cercle qu'il parcourait la vie : chacun a son goût. Personne plus que lui ne fut initié dans les secrets des rois : tour à tour Hydaspe ou Théramène, Albin ou Arbate, il recevait toutes les confidences d'amour, tous les projets d'assassinat. Un soir, on devait jouer *Sémiramis*, la cloche avait sonné, les acteurs étaient sous les armes, Arsace s'apprêtait à débiter sa tirade.... On cherche Mitrane; point de Mitrane. Le confident des rois de Babylone se trouve bien au cabaret : il y reste. Cependant le public s'impatiente. Le régisseur, qui sait où son homme doit être, va le chercher au milieu des bouteilles vides; on l'entraîne, on l'emporte, on l'habille, on lui met sa belle barbe, et cela fait un assez beau Mitrane. Le rideau se lève, Arsace paraît :

Oui, Mitrane, en secret l'ordre émané du trône
Remet entre tes bras Arsace à Babylone.

« Un moment, monsieur Arsace, dit le confident qui ne pouvait pas se tenir sur ses jambes, il faut que je parle à ces messieurs. » Alors, s'avançant près de la rampe, l'acteur harangua le public.

« Messieurs,

» Vous voyez l'état où je suis; notre régisseur veut que je joue, ce n'est pas possible : je vous en fais juges. Mais, comme vous m'avez toujours bien traité, je serais au désespoir si vous étiez venus ici pour rien. Approchez, monsieur Arsace, écoutez-moi bien, sans quoi vous ferez des bêtises. Vous êtes le fils de Ninus, et votre nom est Ninias. Pour vous le prouver, Oroës vous montrera la lettre de Ninus mourant au fidèle Phradate. Sémiramis est madame votre mère; elle veut vous épouser, gardez-vous d'y consentir. Le grand-prêtre vous apportera probablement, au quatrième acte, l'épée et le bandeau royal de Ninus : prenez-les, c'est bien à vous. Mais en allant dans le tombeau, si vous voyez une femme, ne la tuez pas.... vous en auriez du regret. A présent vous savez tout. S'il arrive malheur, ce ne sera pas de ma faute.... et je vais me coucher. »

E. BLAZE.



KEAN.

(RÔLE DE BRUTUS.)

Théâtre
DES
**VARIÉTÉS.**

Beaux-Arts



Littérature

**KEAN.**
ACTE II, SCÈNE I.

Théâtre

DES

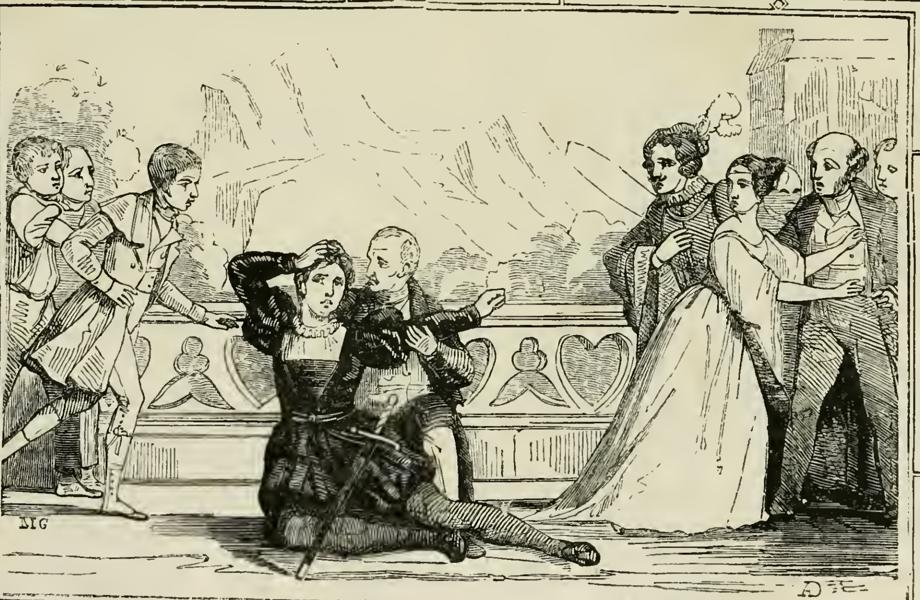
**VARIÉTÉS.**



**KEAN.**

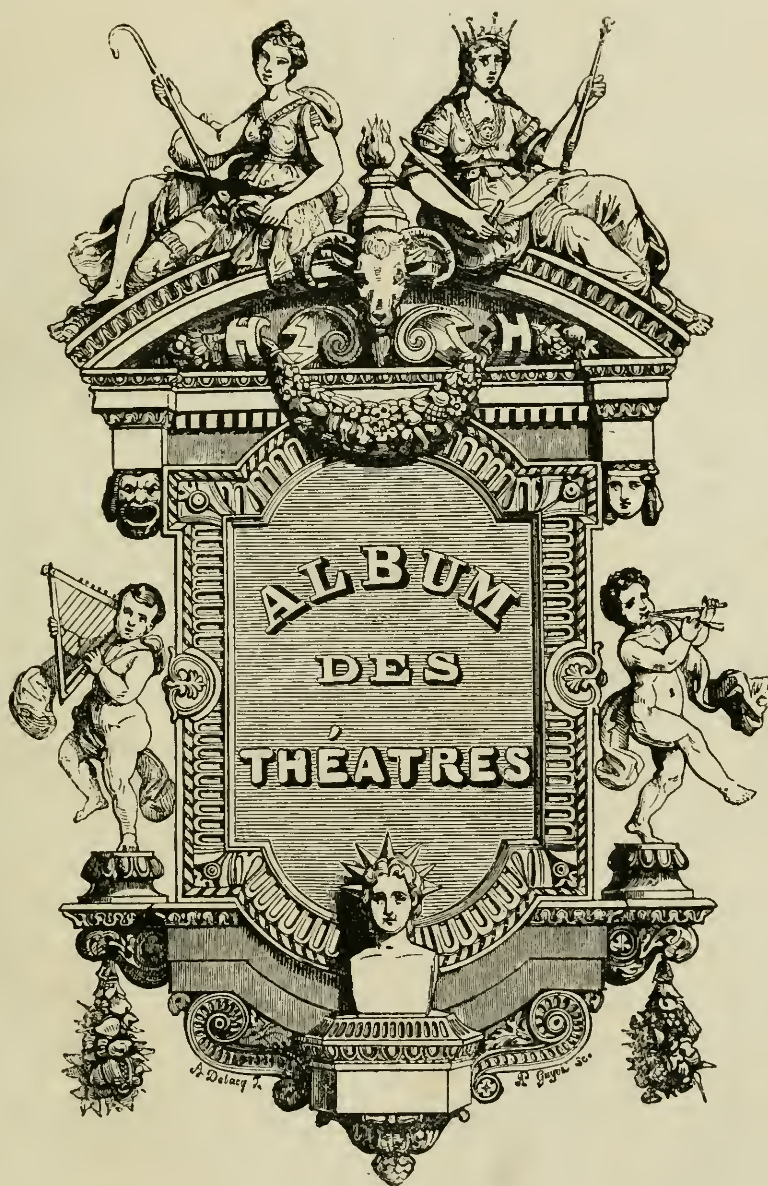
ACTE IV, SCÈNE IV.

Théâtre des VARIÉTÉS.



KEAN.

ACTE IV, SCÈNE IX.




Troisième Livraison.

IMP. DE A. ÉVERAT ET C^e, RUE DU CADRAN, 16.

# LE POSTILLON DE LONGJUMEAU

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES,

**Paroles de MM. Leuven et Brunswick, Musique de M. Adam.**

| PERSONNAGES. | ACTEURS. | PERSONNAGES. | ACTEURS. |
|---|---|---|---|
| CHAPELOU | MM. CHOLLET. | BOURDON | M. ROY. |
| BIJU | HENRI. | MADELEINE | Mmes PRÉVOST. |
| DE CORCY | RICQUIER. | ROSE | ROY. |

En l'an de grâce 1763, Louis XV, plus chasseur que *dilettante*, certes ce n'est pas moi qui l'en blâmerai, grillait de voir jouer *Castor et Pollux* à Fontainebleau. Comme de juste, tout le monde est de l'avis du roi; mais Jéliotte vient d'être enlevé par une duchesse; son lieutenant est enrhumé. Comment faire? Où trouver un ténor?

Il nous faut un ténor, n'en fût-il plus au monde.

M. de Corcy, dit Louis XV, à quoi nous sert de vous avoir nommé surintendant des menus-plaisirs de notre majesté, si dans les bonnes occasions vous nous laissez manquer de ténors? Marquis de Corcy, nos gardes-chasse élèvent des faisans pour notre satisfaction personnelle : élevez des ténors pour que nous en ayons sans cesse quelques-uns de rechange. Il nous faut des lapins et des ténors, des perdreaux et des ténors, des cerfs et des ténors. Les chanteurs et le gibier de toute espèce, voilà ce que nous prétendons trouver toujours sous notre main, pour nous délasser de nos travaux guerriers, diplomatiques et autres.

A l'instant, M. de Corcy monte dans sa voiture, et fouette postillon! il reviendra mort ou vif avec un Castor; car enfin ce pauvre Pollux ne peut pas chanter un duo tout seul. Il ne sait où le chercher; c'est égal, il le trouvera, parce qu'il faut qu'il le trouve. S'il n'en a point, c'est un homme déshonoré, c'est un Vatel sans turbot. Pour sortir d'un si mauvais pas, je ne vois que le suicide.

Les rois du temps jadis étaient fort exigeants; ils ne croyaient pas à la possibilité de voir retarder l'accomplissement de leurs désirs. Le mot de Louis XIV : « J'ai failli attendre, » dit plus de choses que trois volumes d'histoire. Louis XV était meilleur prince; il aurait attendu sa voiture; mais lorsqu'il voulait un ténor, il fallait courir en tout sens comme pour forcer un cerf.

Je ne suis pas bien certain, au moins, de tout ce que je vous dis là; mais les auteurs de l'opéra-comique, MM. Leuven et Brunswick, nous assurent que c'est vrai; nous n'en doutons plus, en gens polis, bien élevés, nous devons les croire sur parole. M. Scribe a fait voyager un colonel de la restauration, pour chercher en Allemagne des costumes de bal, pourquoi le marquis de Corcy ne demanderait-il pas un ténor à chaque relai?

A cette époque, vivait à Longjumeau le Lovelace des postillons. Jamais plus aimable mauvais sujet ne chaussa le cothurne-monstre; jamais bidet-porteur ne fut enfourché par un plus jovial compagnon : s'il trotte, il chante; s'il galope, il chante encore; son fouet et son catogan battent la mesure avec une égale précision. Descend-il de cheval? quittant la botte forte pour le galant escarpin, Chapelou fait l'aimable auprès des Amarillis d'alentour. Cependant, comme on dit, il faut faire une fin, et Chapelou, le séducteur Chapelou, choisit la jolie Madeleine. Que de larmes furent versées à Longjumeau, ce jour-là! les grand'mères du pays s'en souviennent encore.



Par une belle journée d'octobre, je chassais dans les environs de ce village, lorsque derrière une haie, je fis l'heureuse rencontre de trois vieilles femmes ressemblant à trois siècles en chair et en os. Je connaissais par les journaux le succès du nouvel opéra-comique.—Bon! me dis-je, ces intéressantes personnes pourront me donner quelque renseignement sur le héros de la pièce.

— Avez-vous connu Chapelou?— Pardi! si je l'avons connu! — Il était ben gentil. — Et bien trompeur.— Ah! ça c'est vrai.—On dit qu'il ne chantait pas mal? — Tiens, puisqu'il chantait dans la chambre du roi.—Il était assez joli garçon? — Je crois ben.—Il s'entendait à dire des menteries. — Il savait enjôler les jeunes filles, celui-là!— Ah! ça c'est vrai. — Il m'avait pro-

mis mariage. — A moi aussi. — A moi aussi.

Les petits yeux éraillés de ces trois vieilles édentées brillèrent à travers leurs rides de pain d'épices ; je crois même que leurs cœurs, depuis longtemps glacés par l'âge, furent tout étonnés de battre un peu plus fort. Alors, m'adressant à la doyenne, je la priai de me raconter l'histoire de Chapelou.

— Pardi ! me dit-elle, rien n'est plus facile ; je m'en souviens comme si c'était hier. — Eh bien ! je vous écoute. — Et nous aussi, dirent les deux autres commères.

Ces souvenirs semblaient les ramener à quinze ans. C'était plaisir de les voir, la bouche béante, écouter le récit de la mère Chaponnet.

Je vais vous le donner aussi fidèlement que me le permettra ma mémoire ; je supprimerai seulement les *j'avions* et les *j'étions*.



Vous saurez donc, monsieur, que Chapelou nous avait promis mariage à elle, à moi, à bien d'autres. Un beau jour, il épousa Madeleine. Ce n'est pas pour dire, Madeleine n'était pas plus jolie que moi, ni qu'elle, ni qu'elle ; mais dans le pays on la disait plus rusée. Nous autres, nous allions à la bonne franquette ; elle eut plus d'esprit que nous, et Chapelou l'épousa. Ils sortaient de l'église, où M. le curé les avait mariés tous les deux ensemble, lorsqu'il leur vint la plus drôle d'idée : ils voulurent savoir leur sort. Nous avions alors à Longjumeau la mère Grabit, qui savait, en regardant votre main, tout ce qui devait vous arriver. Elle lisait là comme dans un livre de prières. Chapelou s'en alla chez elle.

— Ai-je bien fait de me marier ?

— Est-il bête, le postillon ! dit la sorcière ; il n'en sait pas plus que ses chevaux. Venir me consulter quand la sottise est faite ! c'est comme si l'on allait quérir le médecin quand un homme est mort. Tu t'es coupé le cou, mon pauvre garçon ; tu seras toujours en selle pour un petit écu ; tandis qu'avec ta belle voix tu pouvais épouser trois princesses par semaine.

De son côté, Madeleine avait consulté le berger Gaspard, un malin aussi, qui, par deux ou trois mots qu'il savait dire, faisait périr les moutons des autres, et guérissait les siens. —Quand on est la nièce d'une tante d'Amérique, on n'épouse pas un postillon. Elle a dans son pays du sucre et du café qu'on n'a qu'à se baisser pour en prendre. Tout cela doit te revenir, ma petite ; tu pouvais épouser un prince, peut-être un baron ; Madame la baronne ! Eh ! c'est quelque chose, ça. Te voilà madame Chapelou... y a de quoi se vanter. — Diable ! dirent les mariés, nous pourrions bien avoir fait une bêtise... C'est égal, nous la boirons.

Tout le pays était rassemblé sur la place, vous savez ? là ousqu'aujourd'hui se tient la foire aux vaches de la Semaine-Sainte. La jeunesse tirait des coups de fusil ; chacun faisait son compliment à Madeleine, excepté moi, cependant ; car je n'étais contente que tout juste.

Chœur des commères.—Et moi aussi.

Pendant qu'on faisait la toilette de la mariée, Chapelou, resté sur la place avec les garçons du village, leur chantait la chanson du Postillon ; tenez, je vais vous la dire :

Mes amis, écoutez l'histoire
D'un jeune et galant postillon.

Mais voilà ma toux qui me reprend ; ce sera pour une autre fois.

Quand il eut fini le troisième couplet, un marquis, dont on raccommodait la voiture, s'approcha de Chapelou.

— Je te cherchais, qu'il lui dit ; je ne vais pas plus loin. Il me faut un Castor : veux-tu l'être ?

— Qu'est-ce que c'est qu'un Castor ? — Un Castor, vois-tu, mon ami, c'est un ténor.— Oh ! alors... — Dix mille livres par an, des habits de prince, des tabatières d'or, et cent louis d'arrhes... les voilà. — Nous partirons demain. — Tout de suite. — En route ! dit Chapelou. — Et moi aussi, dit Biju le charron, si vous avez besoin d'un chanteur, je suis bon là. — Bien sûr que ce gaillard-là chantait bien ; car il faisait trembler les vitres de l'église ; et à preuve, c'est qu'à force de crier aux oreilles du marquis il faillit le rendre sourd (1).

Chapelou partit. Ce mauvais sujet planta là sa femme, qui pleura comme une Madeleine ; il nous en aurait fait tout autant, et nous sommes bien heureuses de ne l'avoir pas épousé.

Chœur des commères.—C'est vrai tout de même.



Que vous dirai-je, mon bon monsieur ? Madeleine se consola ; car enfin, quand on a beaucoup pleuré, ce qu'on peut faire de mieux c'est de rire. Nous nous moquions d'elle dans le pays : les uns disaient ci, les autres disaient ça ; com-

(1) L'instant où Henri déploie toute la force de ses poumons sujet de notre deuxième gravure.

me elle avait fait la fière en épousant Chapelou, qu'elle semblait nous dire en passant devant nos portes : « Je t'en ratisse. » Nous prîmes joliment notre revanche. Elle ne pouvait plus sortir sans en entendre de toutes les couleurs. Pour moi, j'aurais quitté le pays à sa place; et c'est ce qu'elle fit. Elle partit donc bien loin, bien loin, dans la patrie des nègres. Sa tante, qui avait de quoi, lui laissa bien des pains de sucre; elle, pas bête, vendit tout, et revint à Paris, où nous l'avons vue faisant la grande dame, allant en carrosse comme une princesse; et la preuve, c'est qu'on l'appelait la comtesse de la Tour.

Voilà qu'à Paris notre comtesse rencontra Chapelou, qui se faisait nommer Saint-Phar; je n'ai jamais entendu parler de ce saint-là. Madeleine le reconnut; mais lui ne la reconnut pas. Imaginez-vous que Chapelou n'avait point changé de vie : à Paris, comme à Longjumeau, le scélérat en contait à toutes les femmes.

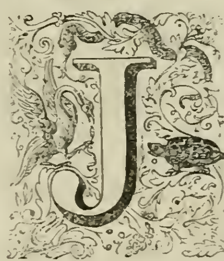
Madeleine lui écrivit : pas de réponse. La comtesse de la Tour lui fit dire de venir la voir; il arriva tout de suite. Le voilà donc qui fait le joli cœur auprès d'elle : — Vous êtes belle par-ci, bien gentille par-là; si vous ne m'aimez pas, je me tue. — Je l'aurais laissé faire; mais elle le retint (1). — Epousez-moi, dit la comtesse. — Je le veux bien, dit Chapelou.

Mais, se souvenant de Madeleine, il ne veut se marier que pour la frime. Lui qui chante la comédie, il connaît tous les tours : il s'associe le père Biju, l'ancien charron d'ici, qu'il avait fait venir à Paris pour chanter avec lui. Ce père Biju s'appelait Alcindor, parce que, voyez-vous, lorsqu'on chante à Paris, il faut toujours prendre un autre nom. Là-bas on l'habillait en fleuve : ça devait être drôle à voir, un homme vêtu comme la Seine ou la Marne. Voilà qu'ils retournent tous les habits de la comédie, et pour tromper la comtesse ils font un curé qui n'était pas plus prêtre que vous. Chapelou dit à Biju : —Vois-tu, Alcindor, quand la comtesse m'ennuiera, je lui dirai : —Va-t'en. — Si Madeleine revient de dessous terre, eh bien! me voilà, pas remarié, pas de papier qui le dise; ni vu, ni connu.

La comtesse était une fine mouche; elle sut se faire épouser la première fois; elle saura bien s'y prendre pour empêcher tout ce mic-mac. Elle s'arrangea donc avec un bon prêtre, un prêtre de vrai, qui les maria bel et bien. Le charron arriva trop tard, et Chapelou, qui crut avoir épousé deux femmes, eut la plus belle peur.... mais une peur.... C'est qu'on ne plaisantait pas alors, on pendait; à présent ce n'est presque rien : on ne va qu'aux galères.

Tous ses amis, en arrivant, lui disaient : — Tu seras pendu, mon pauvre Chapelou, pendu. C'est ce qu'on lui chanta longtemps aux oreilles. Mais le plus beau du tour, c'est que la comtesse reprit ses habits de paysanne, et vint voir Chapelou. Elle portait deux chandelles dans ses mains, et les laissa tomber en reconnaissant son mari. Vous pensez bien qu'alors on n'y voyait plus clair. Il se jette aux genoux de Madeleine, en la priant de ne rien dire. — Tu seras pendu.—Mais, ma chère femme...— Mais, mon cher mari, tu seras pendu. — La comtesse arrive de l'autre côté. C'était toujours Madeleine qui changeait de voix. Et le pauvre Chapelou resta longtemps là, croyant être avec deux femmes, tandis qu'il n'y en avait qu'une.

Il faut vous dire que ce marquis d'autrefois, qui avait emmené Chapelou de Longjumeau dix ans auparavant, voulait épouser notre comtesse. Il était jaloux de voir qu'elle aimait mieux l'ancien postillon : quand il sut tout cela, le méchant! il voulut se venger. Il envoya chercher la maréchaussée; on arrêta Biju, Chapelou, un autre encore dont je ne sais plus le nom. Mais au moment de les mettre en prison, la comtesse, qui ne voulait pas qu'on pendît son homme, déclara qu'elle était Madeleine, et qu'on ne punissait pas un homme pour épouser deux fois la même femme. — Ouf! dit Chapelou, je ne serai pas pendu; ouf! je n'aurai donc qu'une femme... et voilà.



Je ne pouvais pas vous donner une analyse plus exacte de cet opéra-comique, puisque je la tiens de la même source où les auteurs l'ont puisée. MM. Leuven et Brunswick se trouvant l'année dernière à Longjumeau lièrent conversation avec la mère Chaponnet, qui leur donna le sujet de leur pièce. Allez la voir, elle vous le dira comme elle me l'a dit.

Ce récit m'intéressa beaucoup.—Adieu, mesdames, leur dis-je; je vais à Paris, voir Chapelou.

— Mais il est mort, ainsi que Madeleine. — Oh ! que non. — Mais je les ai vus, quand on les portait là bas, près de l'église. — C'est égal, ils se portent bien. — Où sont-ils donc? — A Paris.

(1) Nous avons choisi cet instant du récit de la mère Chaponnet pour sujet de notre troisième gravure.

— Que font-ils ? — Ils chantent. — Pas possible. — Je voudrais bien voir ça. — C'est facile. Voulez-vous venir ? — Je le veux ben. — Et moi aussi. — Et moi aussi. — Partons.

Me voilà donc en voiture avec trois siècles ambulants. Nous descendons sur la place de la Bourse ; nous entrons, nous sommes entrés. Mes jeunes personnes étaient un second spectacle pour le parterre ; ceux qui me reconnaissaient tenaient toujours sur moi leur lunette braquée. — C'est une gageure, disait-on. — Où diable a-t-il déterré ce trio ? — Pour en rencontrer trois pareilles, il faut qu'on vous les fasse exprès.

Jamais aucune de mes trois Amarillis de l'ancien régime n'avait vu de salle de spectacle. Ce fut d'abord des ah ! ah ! des oh ! oh ! interrompus par les — paix là ! à la porte ! — des gens qui veulent entendre pour leur argent. Mais lorsque à l'introduction parurent Madeleine et Chapelou, ce fut bien autre chose. — C'est lui ! c'est elle ! ils ne sont pas morts ; la mère Grabit, le père Gaspard les ont rajeunis. Tiens, mère Javotte, c'est son même habit. — Tiens, mère Germon, il chante toujours aussi bien. Bon ! me dis-je, puisque ces dames sont contentes de la situation, nous la prendrons pour le sujet de notre première gravure.

Quant à moi, je m'amusai beaucoup, du spectacle et de mes voisines. Chapelou, Madeleine, Biju, le marquis étaient de vieilles connaissances, que je revoyais avec plaisir. La chanson du Postillon avait pris une autre forme dans la bouche de Chollet ; mais je n'en retrouvai pas moins le principal motif dans mes souvenirs de Longjumeau. Probablement, M. Adam a fait aussi le voyage. Le duo de la bonne aventure dérangea beaucoup les idées des trois commères. « Mais pour- » quoi chantent-ils ? disaient-elles ; j'étais là lors- » qu'ils se racontèrent leur visite à Gaspard ; ils » parlaient comme vous et moi. » J'eus beaucoup de peine à faire comprendre à ces dames que sur la place de la Bourse on chantait quand on n'avait plus rien à dire.

— Mais comment se fait-il, me dit la mère Chaponnet, que voilà déjà Madeleine devenue comtesse, et nous ne sommes ici que depuis une heure, à peine vient-il de se marier. Ce n'est que dix ans après que Madeleine revint.

— Fort bien, mais on a l'habitude ici de faire beaucoup de choses en peu de temps, et puis les morts vont vite ; c'est du moins ce que dit un homme de beaucoup d'esprit, qui certainement en sait bien plus que vous et moi.

La mère Javotte trouva Madeleine fort ressemblante, au second acte, avec son habit de comtesse. « Souvent, je lui portais des fromages à la crème, et c'est bien comme cela qu'elle était habillée ; mais elle chantait, comme à Longjumeau, la petite chansonnette, le petit mot pour rire, quoi ! »

— Ma chère dame, lui dis-je, vous n'êtes pas au courant de nos usages. Ici, la musique est faite pour les habits ; une comtesse ne peut pas chanter comme une paysanne ; par la même raison que le bailli est toujours un sot, et que le Chinois tient ses doigts dans une position verticale. Dame Javotte ne comprit pas.

— Regarde donc Biju, dit la mère Germon ; c'est toujours sa grosse voix, comme quand il chantait le dimanche au lutrin. Ces gens-là sont sorciers, ce n'est pas possible autrement.

Mais au troisième acte, à la scène de nuit, les trois parques trépignaient de plaisir en revoyant Madeleine ; la situation leur parut conforme à l'histoire ; moi je la trouvai très-dramatique, et c'est par cette raison qu'elle est représentée dans notre quatrième gravure.

— C'est bien ça, dit la mère Germon.

— J'y étais, moi, dans la chambre à côté. J'ai tout entendu.

— Ce pauvre Chapelou, on le ne pendra pas, n'est-i pas vrai, monsieur ; je ne lui en veux plus au moins.

— Tiens, voilà les gendarmes d'alors.

— Pourvu qu'on ne le mette pas en prison.

— Soyez tranquilles, mesdames, leur dis-je ; à ce théâtre on ne pend personne ; ailleurs, je ne dis pas. Chollet, Henri, mademoiselle Prévost, après avoir bien chanté, rentreront chez eux, satisfaits des applaudissements qu'ils ont reçus, et puis ils recommenceront demain.

— Qui est ce Chollet ? — Qui est cette dame Prévost ? — Qui est cet Henri ? — C'est Chapelou, c'est Madeleine, c'est Biju. — Ah çà ! entendons-nous : ce n'est donc pas de vrai ? — Si ; mais Chapelou, Madeleine sont morts, et ceux que vous voyez se portent bien. — Ah ! je comprends : c'est tout comme qui dirait le portrait de mon grand-père. — Avec cette différence que votre grand-père ne parle plus. — Et ceux-là chantent joliment bien. — Et comment trouvez-vous les portraits ? — Dam ! bien ressemblants tout de même. — Et la musique ? — Fameuse, allez, je ne me suis jamais tant amusée. — Quand je verrai les auteurs, je me charge de le leur dire.

E. BLAZE.

Théâtre
DE
L'OPÉRA-COMIQUE.



LE
POSTILLON DE LONGJUMEAU.

ACTE Ier. — SCÈNE Ire.

Théâtre

DE

**L'OPÉRA-COMIQUE.**




LE

**POSTILLON DE LONGJUMEAU.**

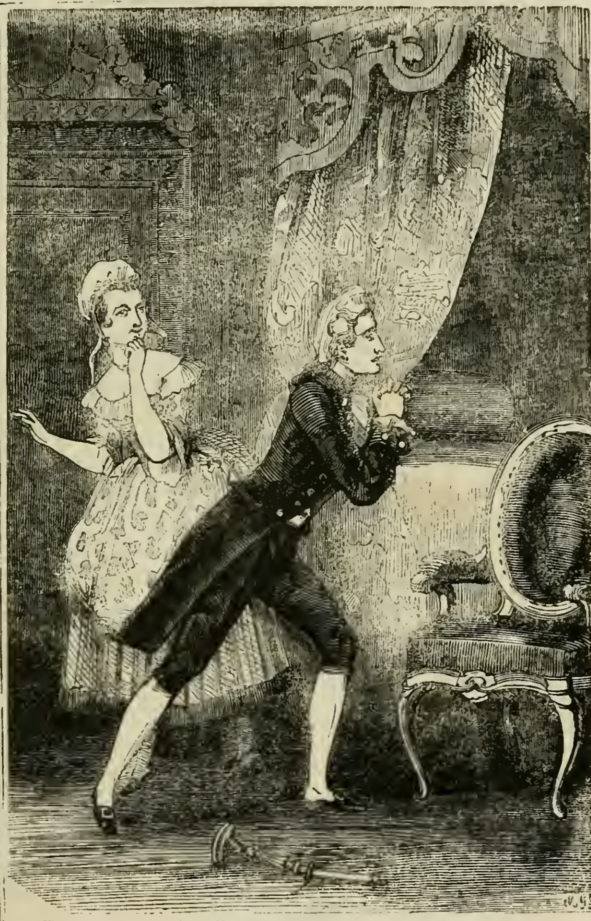
ACTE Ier. — SCÈNE XI.

Théâtre
DE
**L'OPÉRA-COMIQUE.**



LE
POSTILLON DE LONGJUMEAU.
ACTE II. — SCÈNE VI.

Théâtre
DE
L'OPÉRA-COMIQUE.



LE
POSTILLON DE LONGJUMEAU.
ACTE III. — SCÈNE VII.




Quatrième Livraison.

IMPR. DE A. ÉVERAT ET Ce, RUE DU CADRAN, 16.

# MARIE,

OU

# LES TROIS ÉPOQUES,

1818 – 1826 – 1834

## COMÉDIE EN TROIS ACTES,

### Par Madame Ancelot.

| *PERSONNAGES.* | *ACTEURS.* | *PERSONNAGES.* | *ACTEURS.* |
|---|---|---|---|
| LE COMTE DE SIVRY...... | MM. Desmousseaux. | ALBERTINE, comtesse d'Horbigny. | Mlle Mante. |
| DE MELCOURT............. | Menjaud. | FANNY......................... | Mme Geffroy. |
| CHARLES D'ARBEL... ...... | Volnys. | CÉCILE......................... | Mlle Anaïs-Aubert. |
| FORESTIER................. | Perrier. | DEUX DOMESTIQUES....... | MM. Monlaur. |
| MARIE...................... | Mlle Mars. | | Alexandre. |



Dans la deuxième livraison de l'*Album des Théâtres* nous avons prouvé que nos voisins d'outre-mer n'avaient point eu leur Talma ; nous n'aurons pas de phrases à dépenser aujourd'hui pour mettre le talent de mademoiselle Mars hors de ligne. Les Anglais, dans leur outre-cuidance à l'égard de notre grand tragédien, se sont arrêtés en présence de Célimène, d'Elmire et d'Araminte ; une voix puissante disait à leur conscience : « Tu n'iras pas plus loin. »

Non que nous mettions le talent de mademoiselle Mars au-dessus de celui de Talma, et que, sacrifiant les morts aux vivants, nous ayons le désir de plaire au présent aux dépens du passé ; mais notre illustre comédienne était moins facile à contrefaire. La grâce ne se singe pas comme la fureur ; on peut avec une grosse caisse faire un bruit ressemblant aux mugissements du canon ; mais, pour imiter les sons de la flûte, il faut une flûte. Ainsi, sur nos théâtres, des acteurs, parodiant nos tragédies, ont quelquefois pris le ton, les gestes de Talma, sa pose, son costume, au point de faire illusion pendant quelques instants ; quand il s'est agi de mademoiselle Mars, toutes les actrices ont échoué. La première phrase n'était pas achevée, que le public reconnaissait la fraude. « Elle veut imiter mademoiselle Mars, » disait-on sur les banquettes du parterre, dans les loges, et jusqu'au paradis. *Elle veut imiter,* entendez-vous ? donc elle n'imitait pas.

Nous n'établirons aucun parallèle entre mademoiselle Mars et Talma, les choses douées d'une grande beauté ne peuvent se comparer à rien. Si le chêne est beau, la rose est belle : Talma n'avait pas plus de talent que mademoiselle Mars ; celle-ci n'en a pas plus que Talma ; tous les deux sont placés au sommet de deux colonnes d'une hauteur prodigieuse ; ils seront toujours le modèle et le désespoir de ceux qui suivent la carrière du théâtre, et de même qu'entre Molière et Shakspeare aucune comparaison n'est possible, notre tragédien et notre comédienne ne peuvent être assimilés entre eux. Leur part de gloire est assez belle pour que nous n'augmentions pas l'une aux dépens de l'autre. D'ailleurs, les mânes de Talma nous désavoueraient ; une voix terrible sortirait du sépulcre pour refuser une telle ovation ; Araminte nous dirait : « Tais-toi, tais-toi, tais-toi.... » et notre plume tomberait devant un sourire.

La comédie de madame Ancelot est un rayon de soleil après l'hiver, un beau jour après l'orage. Grâce à Dieu, nous avons assez de bons poignards cherchant une poitrine d'homme pour leur servir de gaîne, nous sommes saturés d'incestes, de viols et d'incendies. Dans *Marie,* on ne voit point d'événements incroyables, de ces cataclysmes qui bouleversent une famille : les enragés n'existent plus ; s'ils vivent, on les tient renfermés.

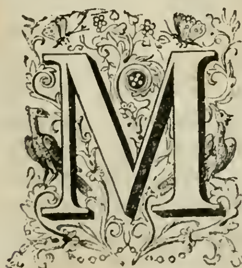
Et ce n'était pas chose facile que de faire passer notre parterre de la fièvre cérébrale aux douces émotions du cœur. Pour tenter cette périlleuse aventure, il fallait le courage d'une femme. Je le dis à regret, ce courage, madame Ancelot ne l'a pas eu tout entier, le bon goût l'empêchait d'immoler un bœuf à Baal : au moment de briser l'idole, la peur l'a retenue, elle a sacrifié.... un tout petit agneau. Certainement elle a voulu ménager l'estomac du ma-

lade. Le médecin qui traite un homme coutumier de s'enivrer de rhum commence par lui donner du vin; il ne passe au bouillon de poulet que par des demi-teintes insensibles. Espérons que madame Ancelot, dans sa première comédie, c'est une dette qu'elle doit acquitter, nous ramènera tout à fait aux vieux principes. En deux heures vivre seize ans, c'est beaucoup trop; le temps passe bien assez vite. Si vous suivez mes conseils, madame, nous y gagnerons tous : vous d'abord, qui ne serez plus forcée de faire trois expositions au lieu d'une; et puis le parterre y trouvera son compte; il suivra le fil de l'histoire sans arrêt, sans phrases inutiles. Il n'aime pas à trouver une fatigue dans un divertissement; ce qui ne manque jamais d'arriver lorsque

L'enfant du premier acte est barbon au dernier.

Il faut se souvenir à chaque scène de l'exposition de chaque acte; si l'on est venu trop tard, si la toile s'est levée en notre absence, tout est fini, la chaîne est rompue, on ne comprend plus rien, à moins qu'on n'ait dans sa poche le numéro de l'*Album des Théâtres*. Ce recueil est extrêmement utile aux personnes qui n'ont point la coutume d'arriver à l'heure; je le leur recommande d'une façon particulière.

Quoi qu'il en soit, la comédie de madame Ancelot est de très-bonne compagnie; elle plaira beaucoup aux gens d'esprit, aux hommes délicats, et surtout aux femmes. Dans cette pièce on ne crie pas, les grands gestes en sont exclus, on ne s'arrache pas les cheveux; mais, par une agréable compensation, l'auteur a prodigué l'esprit, les jolis mots, le bon ton, une exquise sensibilité. Si l'on y pleure, on y rit; ces larmes, cette gaieté sont toujours avouées par le bon goût. Allons, messieurs, une aimable dame vous a montré le chemin; elle vous a prouvé qu'il était possible d'intéresser à peu de frais, sans ruiner les directeurs de théâtre par les décorations, les costumes et les cuirasses de vrai : qui de vous refuserait de la suivre? Nouvelle Judith, elle vient de tuer Holopherne, marchez à sa rencontre, et suivez son cortége triomphal dans Béthulie.



Marie de Sivry, fille d'un général de l'empire, aime Charles d'Arbel; c'est un amour pur, un amour de demoiselle bien élevée. C'est ainsi qu'on aime dans le monde lorsque deux jeunes gens promis l'un à l'autre sont prêts à se marier, et que leur union fait le bonheur de deux familles. Marie n'est point une de ces héroïnes galopant la nuit à cheval par monts et par vaux; toujours prêtes à partir pour les grandes Indes ou Gretna-Green, si des parents barbares s'opposent à satisfaire leurs désirs. Elle aime Charles; mais elle aime son père, qui s'est fait industriel après avoir quitté l'épée.

Je comprends fort bien tout cela; ce sont des choses que nous voyons à chaque instant sous nos yeux. Pour que la comédie soit vraie, elle doit être le fidèle portrait de la société. Presque toujours le théâtre doit s'attaquer aux masses, et rarement aux exceptions. Si, dans cent ans, nos arrière-neveux nous jugent d'après la lecture de certains drames et de quelques romans, bon Dieu! que vont-ils penser! ils nous traiteront de cannibales, de mangeurs de petits enfants, tandis qu'au fond nous sommes les meilleures gens du monde. Lorsque je me suis surpris à lire quelques-unes de ces productions bizarres, lorsque j'ai vu représenter ces pièces pleines de lames de Tolède, de « oh! oh! messeigneurs! ah! ah! mes maîtres! » je me suis souvent écrié : « Mais l'auteur, d'où sort-il? dans quel monde a-t-il vécu? ces mœurs-là ne sont point celles de la France; nous sommes un peuple policé; nous nous occupons très-peu de la manière d'aiguiser des poignards, d'apprêter des poisons, et si, par hasard, la publicité des cours d'assises nous montre de fâcheux exemples, ce n'est point là qu'on doit choisir les règles. Au temps de Raphaël, il existait des femmes laides; mais jamais elles ne servirent de modèle au grand peintre.

Le général de Sivry s'entendait probablement mieux à conduire sa brigade ou sa division qu'une manufacture. Tous ses écus se sont évaporés en fumée de charbon; il est prêt à faire banqueroute, et ne survivra point à son déshonneur. Un M. Forestier, possédant énormément d'argent et fort peu de considération, propose ce qu'il a de trop pour obtenir ce qui lui manque. Le commerce a commencé par les échanges : Forestier offre trois cent mille francs contre les beaux yeux de Marie, et surtout contre le nom de mademoiselle de Sivry. C'est une affaire qu'il veut conclure; en bon négociant, il a calculé qu'un beau nom lui rapporterait plus que deux beaux yeux. Je ne suis pas très-convaincu de la justesse de son raisonnement : la considération ne va pas de la femme à l'homme, mais bien de l'homme à la femme. Ainsi, la grisette deviendra madame la baronne; mais Forestier sera

toujours Forestier. Le général est bon père; il n'a pas la force de proposer un tel sacrifice à sa fille; il préfère mourir pour se tirer d'embarras.

Dans une scène fort bien filée avec Forestier, Marie découvre la fâcheuse position de son père; un domestique vient chercher une boîte contenant des pistolets (1). Dès ce moment, elle n'hésite plus. « Allez remercier M. de Sivry de ce qu'il vous donne ma main. » Un instant après le général annonce le mariage à ses amis; Charles, qui survient, entend les fatales paroles; il sort désespéré. Vraiment on le serait à moins.



e premier acte est bien posé; tout cela se comprend; on sent qu'une fille bien élevée peut faire un pareil sacrifice. Les éloges que j'ai donnés à madame Ancelot me permettent le droit de critiquer un peu. Dans cet acte elle a mis trop de monologues, j'en ai compté quatre. C'est une terrible chose que le monologue. Il fait languir l'action en enlevant la vraisemblance. On comprend un homme en colère laissant échapper quelques interjections lorsqu'il est tout seul; mais Forestier, qui vient nous conter ses projets de sang-froid, à qui parle-t-il?

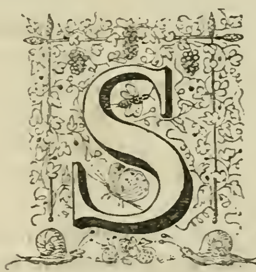
Ce pauvre Charles! il a cru que Marie s'était donnée à Forestier par calcul, pour avoir un hôtel, un équipage et des diamants. Il la déteste, à ce qu'il dit; mais à la manière dont il s'exprime nous n'en croyons pas un mot. Huit ans se sont passés, Marie s'est lancée dans le monde; les bals, les soirées, les spectacles ne lui laissent pas un moment de repos, elle veut s'étourdir. Mademoiselle Mars ne nous laisse aucun doute là-dessus; elle marque cette nuance avec une incroyable vérité. Forestier, qui se trouve en rapport d'intérêts avec Charles, l'introduit dans sa maison au grand déplaisir de Marie. Les époux ont quelquefois de ces idées bizarres qui, pour beaucoup d'entre eux, ont de fâcheuses conséquences.

Dans une scène entre Charles, Marie et Forestier, madame Ancelot a fait preuve d'un vrai talent. Par la bouche du mari, l'auteur apprend à Charles toute l'histoire du premier acte. Cette situation est peut-être un peu forcée; il n'est pas naturel que Forestier raconte cela devant Charles. Pardon, madame, mais vous nous avez donné le droit d'être fort exigeants; cette petite tache ne s'apercevrait point ailleurs; sur la robe de couleur foncée une mouche est invisible; sur celle de satin blanc on la voit à vingt pas.

(1) Première gravure.

Charles sait tout; et lui, qui peu de temps avant haïssait, méprisait Marie, oublie huit années de douleurs, et retrouve tout son amour. Resté seul avec elle, son cœur déborde; cette sensibilité si longtemps refoulée, s'échappe en traits de feu (1). Marie, qui d'abord veut rester calme, se laisse gagner à la contagion, et pour un moment elle oublie M. Forestier. Heureusement que la voix du mari la rappelle à ses devoirs d'épouse. Ici nous n'avons que des éloges à donner: cette scène est pleine de passion et de délicatesse, d'amour et de convenance, surtout depuis que madame Ancelot a supprimé l'arrivée de Fanny. Cette femme de chambre gâtait, à mon avis, un joli tableau par une ombre trop prononcée.

Marie sans force contre l'amour, veut tout dire à Forestier pour qu'il la sauve d'elle-même; elle hésite, elle n'ose point. Mademoiselle Mars saisit toutes les finesses de la situation avec ce ton, cette grâce, ce je ne sais quoi sans nom, dont le mot n'existe pas. Forestier va partir pour un voyage; il recommande sa femme à Charles. Alors Marie voyant le danger, prend son parti: « Je pars avec vous, dit-elle. » Nous avons vu la fille, voilà l'épouse, nous verrons bientôt la mère.



i je n'avais pas craint d'interrompre l'action, je vous aurais déjà parlé de madame d'Horbigny, de M. Melcourt, personnages épisodiques, nécessaires à l'auteur, mais dont le spectateur pourrait fort bien se passer.

Madame d'Horbigny est une évaporée, qui rajeunit à mesure que les autres vieillissent. Cousine de Marie, celle-ci lui confia sa fille Cécile pour la conduire aux eaux de Bade, pendant la maladie dont mourut Forestier. M. Charles d'Arbel, par régime ou par distraction, se trouva là par hasard. Cécile lui rappelle Marie à l'âge de quinze ans; Charles, en face du portrait, oublia l'original, et peu à peu, sans s'en douter, il retrouva près de Cécile tout ce que Marie avait inspiré. Oh, les hommes! les hommes!

Cependant Marie est revenue, et Charles, homme d'honneur, a demandé sa main. Marie

(1) Deuxième gravure.

est rayonnante de bonheur, et le troisième acte s'ouvre comme le premier, par des projets de mariage, *le même à la même.*

Madame d'Horbigny croit devoir une confidence à Marie. Charles pourrait bien ne plus être amoureux, ou du moins il aurait pu changer d'objet : elle a remarqué certains signes diagnostiques... elle s'y connaît... il en aime une autre. Nouvelle Bélise, elle pense que le cœur de M. d'Arbel, au lieu de s'égarer dans une ligne descendante, a passé de cousine à cousine dans la ligne collatérale ; cela ne sortira point de la famille.

Madame Forestier sourit en recevant cette confidence, et cependant elle est rêveuse ; on voit bien que cela l'inquiète un peu. Survient Cécile, qui ne se doute pas à quelle occasion l'hôtel est tout en fête. — C'est votre mère qui se marie, dit la cousine. — Ah ! quel plaisir, maman, nous serons deux pour vous aimer.

Cécile n'a jamais vu le futur époux ; elle est loin de se douter que c'est M. Charles. Dans une fort jolie scène, entre la mère et la fille, scène admirablement jouée, celle-ci laisse pressentir à Marie qu'aux eaux de Bade un jeune homme lui a fait la cour (1). — Parle, ma fille, je veux tout savoir. — Vous ne saurez rien aujourd'hui, ce serait mal à moi de vous distraire ; soyez toute à votre prétendu, madame la mariée.

La jeune personne restée seule se raconte bien des choses qu'elle sait, mais que nous ignorions. Charles survient, il est prêt à lui dire le grand secret, lorsque madame d'Horbigny nomme la prétendue de M. d'Arbel. — Ma mère!!! dit Cécile, ma mère! Elle sort entraînée par sa cousine.

Marie, que la confidence d'Albertine à tant soit peu tourmentée, cherche à découvrir les sentiments de Charles ; et vraiment mademoiselle Mars joue cette scène avec tant de vérité, que l'on tremble pour elle.

Le notaire est arrivé ; bientôt on va signer le contrat, Marie voit le trouble de Cécile et de M. d'Arbel ; elle ne comprend pas encore ; mais apprenant que Charles est une ancienne connaissance de sa fille, qu'ils se sont vus aux eaux de Bade, que pendant six semaines ils ne se sont presque pas quittés, l'affreuse vérité se fait jour. « Il est des femmes... bien malheureuses pour qui le sort est sans pitié. »

Lorsque Marie épousa M. Forestier, elle écrivit à Charles, et la lettre ne fut point envoyée. Après avoir raconté devant Cécile la situation où jadis elle se trouva, elle lui remet la lettre en la priant de la lire tout haut. Cécile s'émeut, regarde Charles ; son amour ne peut plus se renfermer, il éclate, à tous les yeux, à ceux de Marie, qui se dévouant encore, accomplit le plus grand de ses sacrifices, en cédant Charles d'Arbel à Cécile. « Ma récompense est là, dit-elle, en montrant le ciel (1).



ette comédie est écrite avec beaucoup d'esprit, avec ce tact de femme, que nous autres hommes ne pouvons qu'admirer. Les jolis mots, les jolies pensées se suivent sans étonner l'oreille ; et ce qui surtout y répand un charme extraordinaire aujourd'hui, c'est que l'on comprend tout : point de ces phrases pompeuses, qui ne font que du bruit ; partout un style naturel ; on y parle comme dans un salon où l'on parle bien.

Perrier joue Forestier avec rondeur et bonhomie ; Volnys a parfaitement saisi les trois nuances de son rôle ; mademoiselle Anaïs fait si bien qu'on s'occupe d'elle, même à côté de mademoiselle Mars.

Si j'ai critiqué certaines choses, ces réflexions d'un homme obscur ne peuvent avoir aucune portée, et par cette raison madame Ancelot ne s'en fâchera point. Dans tous les cas ma position est très-belle, car les éloges sont reçus favorablement de quelque côté qu'ils arrivent. Bien des gens, lorsqu'ils ont fait une phrase toute simple, se disent : Comment ferai-je pour la gâter ? « Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour. » C'est fort bien ; mais c'est trop simple, il faut changer cela, tout le monde pourrait en dire autant. Madame Ancelot n'a rien changé, sa plume a suivi les impulsions de son esprit, les mouvements de son cœur, nous n'avons qu'à la féliciter.

Je résumerai mon jugement sur *Marie*, en citant Horace à madame Ancelot :

Verùm ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis.

S'il s'agissait de toute autre dame, je lui dirais : « Priez votre mari de vous donner la traduction ; » mais madame Ancelot, dans *Marie*, cite aussi du latin, elle pourrait me répondre : « je le sais mieux que vous. »

E. BLAZE.

(1) Troisième gravure.

(1) Quatrième gravure.

Théâtre

FRANÇAIS.



MARIE.

ACTE Ier. — SCÈNE XIII.

Théâtre

FRANÇAIS



MARIE.

ACTE II. — SCÈNE VII.

Théâtre

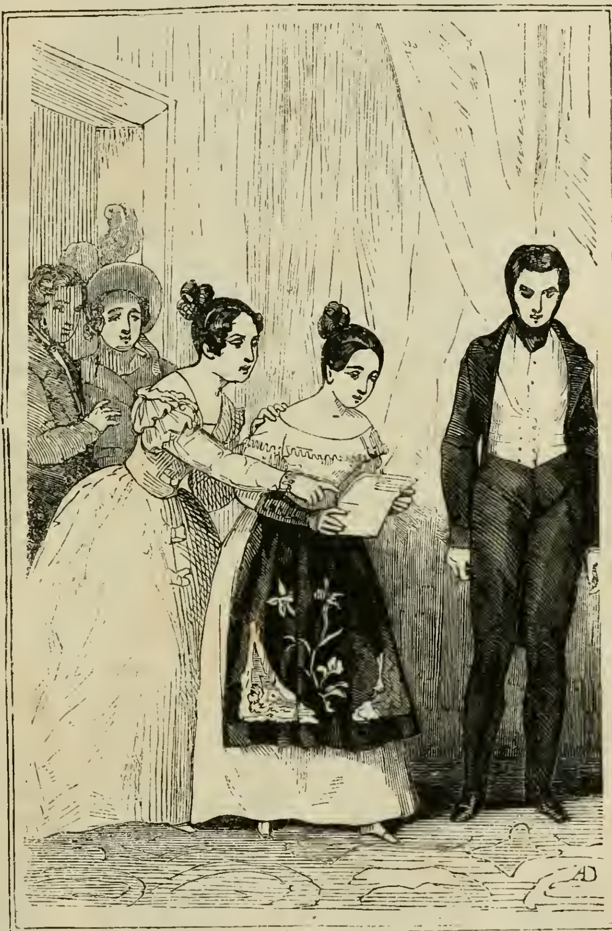
FRANÇAIS.




MARIE.

ACTE II.—SCÈNE VII

Théâtre
**FRANÇAIS.**



**MARIE.**

ACTE III — SCÈNE V.




Cinquième Livraison.

IMPR. DE A. ÉVERAT ET Cᵉ, RUE DU CADRAN, 16.

# I PURITANI E I CAVALIERI

# *LES PURITAINS ET LES CAVALIERS*

OPÉRA SÉRIA EN DEUX PARTIES,

**Paroles de M. C. Pepoli, Musique de Bellini.**

| *PERSONNAGES.* | | *ACTEURS.* |
|---|---|---|
| LORD GAUTIER VALTON, Général-Gouverneur, | Puritains... | MM. PROFETI. |
| SIR GEORGES, son frère, Colonel en retraite, | | LABLACHE. |
| LORD ARTHUR TALBOT, partisan des Stuarts, Cavalier........ | | RUBINI. |
| SIR RICHARD FORTH, Colonel, | Puritains.. .............. | TAMBURINI. |
| SIR BRUNO ROBERTON, | | MAGLIANO. |
| HENRIETTE DE FRANCE, veuve de Charles Ier, sous le nom de la dame de Villa-Forte........................................... | | Mmes AMIGO. |
| ELVIRE, fille de lord Valton............................. | | GRISI. |



Il paraît que M. Pepoli n'a pas jugé nécessaire de nous dire dans quelle forteresse voisine de Plymouth il plaçait le lieu de la scène. Le livret dit tout simplement une forteresse. Dans la liste de ses personnages, Molière met presque toujours *le Marquis*, *le Chevalier*, *la Comtesse*, voilà tout. Marquis de quoi? chevalier de qui? comtesse d'où? Que vous importe, répond le grand homme; je mets sur le théâtre des types de marquis, de bourgeois, de médecins : donnez-leur des noms vous-mêmes, cherchez parmi les originaux de votre connaissance, et vous verrez que mes portraits sont ressemblants. Quand La Fontaine voulait introduire un roi dans ses contes, c'était toujours en Lombardie qu'il le trouvait sous sa main; il s'inquiétait peu de nous dire à quelle époque vivait ce monarque..... C'est un roi lombard, arrangez-vous, voilà tout ce que je puis vous dire. Appuyé sur de telles autorités, M. Pepoli pouvait bien oublier le nom de sa forteresse: cependant je n'aurais pas été fâché de le savoir.

La scène commence à la pointe du jour. On bat la diane, les trompettes sonnent le réveil : notre gouverneur Valton connaît son métier. Dans les villes de guerre menacées par l'ennemi, la garnison prend les armes tous les matins au crépuscule : ainsi le veulent nos règlements militaires; probablement c'est la même chose chez nos voisins d'outre-mer.

Un commandant de place reçut de son général en chef la lettre suivante :

« Monsieur,

» Des avis certains m'apprennent que vous serez attaqué sous peu de jours. Redoublez de surveillance. Dans ce moment les nuits deviennent plus longues : songez que l'équinoxe va bientôt arriver. »

L'officier passe une revue générale de sa troupe, inspecte les remparts, visite le magasin à poudre, et trouvant tout dans un état satisfaisant : « Bon! dit-il, l'équinoxe peut venir » quand il voudra, nous le recevrons à coups de » canon. »

Le gouverneur de la forteresse anonyme ne craint rien du général Équinoxe, ni des partisans des Stuarts, car à l'époque choisie par M. Pepoli, Cromwell et le parlement étaient à peu près tranquilles possesseurs de l'autorité.



Gautier Valton prépare une fête pour le mariage de sa fille Elvire, et naturellement les villageoises arrivent avec les classiques corbeilles de fleurs. Le chœur des soldats, la prière avec accompagnement d'orgue, le son de la cloche, les chants joyeux des paysans jettent une agréable variété dans l'introduction. Deux rivaux prétendent à la main d'Elvire : le colonel Richard Forth, puritain, et Arthur Talbot, cavalier. Comme cela devait être, elle préfère le cavalier, sans quoi la pièce s'appellerait tout bonnement *les Puritains*. Dans ce cas même, elle devrait avoir un autre nom : *les Puritains et le Cavalier*.

Richard raconte sa douleur à Bruno Rober-

ton qui, vainement, l'engage à diriger ses pensées vers l'honneur et la gloire. Le pauvre colonel ne s'inquiète pas beaucoup de ce que doit faire sa demi-brigade; il prie le ciel de changer son cœur ou son destin :

O cangia il mio fato
O cangia il mia cor.

Dramatiquement parlant, notre colonel tombe un peu dans l'idylle. Je vous demande ce que diraient nos hussards, s'ils entendaient leur chef soupirer amoureusement la plaintive romance ; ils siffleraient M. le colonel et nous applaudissons Tamburini. Certes nous avons grandement raison, et cependant nos hussards n'auraient point tort; ce qui prouve que le théâtre n'est pas toujours le tableau vrai des choses de ce monde.

Nous voilà dans la chambre d'Elvire. Son oncle, sir Georges, excellent oncle, ma foi! vient lui donner une bonne nouvelle. Il a prié lord Valton de ne pas sacrifier Elvire à Richard ; il a fait valoir les droits d'Arthur, et le beau-père a consenti. Grande joie de la jeune fille, comme vous pensez bien. Cette situation, retracée par notre première gravure, est admirablement rendue par mademoiselle Grisi. L'incertitude, l'attente, le bonheur qu'elle éprouve en écoutant le récit de Georges; l'espoir que le son du cor fait naître en elle; tout cela se comprend et se lit sur son visage: il est impossible de mettre dans une scène plus d'expression et plus de vérité. Le duo qu'elle chante avec son oncle est un peu languissant vers le milieu, mais l'ensemble final est plein de force et de chaleur.

Un bonheur ne vient jamais seul; vous connaissez le proverbe du loup? Pendant qu'on parle d'Arthur, il arrive lui-même. Elvire craint de n'avoir pas assez de force pour supporter tant de joie : la pauvre fille est très impressionnable et surtout très faible, car bientôt elle succombera sous le poids du chagrin.



ant que nous étions dans la chambre d'Elvire, tous les personnages ne pouvaient pas s'y rencontrer. Voilà pourquoi nous passons dans une superbe salle d'armes. Arthur, Elvire, sont tout à leur amour. L'air que chante Rubini n'est peut-être pas assez développé, mais les groupes des voix et le chœur, en le soutenant, font compensation suffisante. Arrive le gouverneur, cet excellent Valton, qui défend sous peine de mort de franchir les murs de la forteresse. Il ne peut assister au mariage d'Elvire, parce qu'il doit accompagner une dame auprès du parlement ; c'est Henriette d'Angleterre, la veuve de Charles I^er^; mais le gouverneur ne se doute pas que dans ses mains se trouve une prisonnière d'une si haute importance.

Comme la chapelle où doit se marier Elvire est probablement hors des murs, Valton donne au futur époux un passeport qui doit faire baisser les ponts et lever les herses. Dans une forteresse puritaine, il ne doit point exister d'église catholique, c'est tout simple. Il est très naturel aussi que la fiancée aille faire sa toilette, et le cavalier reste seul avec la reine. Henriette sachant que le père d'Arthur, fidèle aux Stuarts, est mort victime de son dévouement à leur cause, n'hésite point à se faire connaître. Animé d'un noble enthousiasme, celui-ci jure de la sauver ou de mourir avec elle.

Elvire revient et prie Henriette de l'aider à finir sa toilette; elle désire apprendre la plus gracieuse manière de porter son voile. Notre dessinateur a choisi cet instant pour en faire le sujet de la deuxième gravure; mais l'art du dessin et de la gravure a des bornes. Comment peindre, comment dire le charme du bolero chanté par mademoiselle Grisi! ravissant, délicieux, sont des superlatifs qui ne peuvent exprimer complètement notre pensée. Les voix principales qui l'accompagnent à la reprise, le chœur qui se joint à l'ensemble, produisent un effet dont toutes nos phrases ne pourraient donner une idée. Henriette essaie le voile. Dans ce moment, Valton appelle Elvire; elle sort, et la reine reste encore une fois seule avec Arthur. « Un voile blanc est fait pour la tête heureuse » d'une vierge et non pour moi, » dit-elle en voulant l'ôter. « Arrête, s'écrie Arthur; viens; » on te prendra pour mon épouse, nous tromperons les gardes et je te sauverai. »

Richard entre l'épée à la main; il veut disputer Elvire à l'heureux Arthur. Les deux rivaux sont prêts à combattre, lorsque Henriette soulève son voile. Cette scène est très dramatique. Richard, qui croyait disputer Elvire à son rival, demeure stupéfait en voyant la prisonnière (1). Son courroux s'apaise. Pour se débarrasser d'Arthur, il favorise son départ.

Tout le monde arrive. « Où est Arthur? qu'est devenu Arthur? — Il s'est sauvé, répond Richard. — Aux armes! crie Valton; allez..... courez.....

(1) Troisième gravure.

volez...» On bat la générale, on sonne le tocsin, le canon se fait entendre, et la pauvre Elvire devient folle de désespoir amoureux. Les puritains jurent de laver dans le sang du cavalier l'affront fait à la fille de Valton.



Rarement les opéras italiens sont en trois actes; celui-ci n'en a que deux dans le livret, mais à la représentation le second acte est en deux parties. Le chœur déplore la démence d'Elvire. On a vu la fille de lord Valton errer dans les bois les plus touffus, ce qui prouve incontestablement qu'elle mourra d'amour. Arrive le digne colonel-oncle, qui raconte en détail toutes les phases de la maladie. Sa nièce gémit comme une tourterelle amoureuse; partout elle croit reconnaître Arthur, et puis, quand son erreur se dissipe, elle pleure en invoquant la mort :

Poi del suo inganno accorta e di sua sorte
Geme, piange, s'affanna... e ognor più amante
Invoca morte.

Au moment où le chœur appelle sur le traître la vengeance du ciel, Richard paraît un papier à la main; c'est l'arrêt du parlement, qui condamne Arthur à mort. Ces messieurs, pendant l'entr'acte, n'ont pas perdu leur temps : aller à Londres, instruire l'affaire, la juger, revenir dans la forteresse voisine de Plymouth... Mais ne nous fâchons pas, à d'autres théâtres que je pourrais citer on n'y regarde pas de plus près.

Le bon colonel dit à Richard que les médecins ont cependant laissé quelque espoir sur la guérison d'Elvire. Une grande joie, une grande douleur peuvent opérer une utile diversion sur ses organes intellectuels. A cette époque on connaissait déjà l'homœopathie; car Elvire étant devenue folle par une violente commotion, une violente commotion peut la guérir : *similia similibus curantur*. Le docteur Hanhemann ne parlerait pas mieux.

Du moment que Lablache, avec sa belle voix, a chanté ces paroles : « Bon! me suis-je dit, Elvire guérira ; quand nous sortirons ce soir, la pauvre fille aura recouvré sa raison. Sans cela, pourquoi M. Pepoli nous aurait-il laissé pressentir cet heureux dénoûment? » Ces phrases incidentes, jetées comme par hasard, font toujours naître l'espérance dans le cœur de ceux qui sont habitués à la charpente dramatique.

Au nom de Cromwell, Richard ordonne de poursuivre Arthur, et s'il est pris.... pendu. L'oncle, resté seul avec Richard, l'engage à sauver son rival : il refuse longtemps; mais peu à peu vaincu par les raisonnements de Lablache, Tamburini promet d'épargner Rubini, toutefois dans le cas seulement où ce dernier ne serait point pris les armes à la main. S'il se présentait au milieu des rebelles, dit l'oncle, puritain de la grosse espèce, je m'unirais à toi contre lui.

Elvire, en robe blanche et les cheveux épars, vient nous chanter sa cavatine. Cette scène est admirable de composition et d'exécution : l'orchestre y rappelle d'une manière fort heureuse le chœur joyeux de la noce, et mademoiselle Grisi sait tirer un admirable parti des contrastes dramatiques de ce monologue musical. Je dis monologue, parce que les parties d'accompagnement de Richard et de Georges sont tout-à-fait accessoires. Mais ces messieurs ne tardent pas à prendre leur revanche : Lablache et Tamburini, entonnant l'unisson d'une voix de tonnerre, produisent l'effet du canon après la mousqueterie. « Je ne vous parle pas des nouvelles de Paris : vous avez sans doute entendu le duo des *Puritains.* » C'est ce qu'écrivait l'illustre maestro à l'un de ses amis à Naples. Il pensait que la voix des deux chanteurs pouvait retentir du boulevart Italien jusqu'au pied du Vésuve.



Hâtons-nous de passer dans les jardins du gouverneur. A propos, ce bon Valton ne reparaît plus; j'aurais cependant voulu le revoir encore ; c'est un si brave homme! Craignant l'équinoxe, peut-être inspecte-t-il sa troupe et son artillerie de rempart. Arthur, que l'on vient de manquer d'un coup de fusil, arrive enveloppé d'un grand manteau. Semblable à Tancrède, il s'écrie :

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère !

« Je suis sauvé, dit-il. — Ce n'est pas certain, pourrions-nous lui répondre. On vous a manqué, c'est fort bien; mais si les puritains recommencent...? d'ailleurs, la toile n'est pas encore baissée, et tant qu'elle sera suspendue aux frises, j'aurai peur pour vous. »

Tout en se promenant, Elvire chante; Arthur, qui reconnaît sa voix, chante à son tour, espérant qu'elle l'entendra. Les soldats de Val-

ton le cherchent partout : s'il n'avait point passé son temps à faire des roulades, il aurait pu se cacher ; mais nous aurions perdu l'air de Rubini, sublime d'expression et d'exquise sensibilité. Rendons grâce au brave cavalier qui, pour la satisfaction de nos oreilles, oublie les soldats de Cromwell.

Ces dignes troubadours passent près de lui sans le voir. Arthur rencontre Elvire et tombe à ses genoux. « Je ne t'ai point trompée. — Mais si. — Mais non : je n'aime que toi. — Si tu ne l'aimais pas, pourquoi l'as-tu suivie ? — Elle allait mourir sans moi. — Qui ? — La reine. — La reine ! tu m'aimes donc toujours ? — Toujours. » Duo charmant et passionné.

Elvire, à ces douces paroles, semble avoir recouvré sa raison ; mais on entend les tambours, et ce bruit, rappelant sans doute de tristes souvenirs à la fille du gouverneur, vient encore déranger ses idées. Les soldats reparaissent : Arthur veut fuir ; mais Elvire le retient, et si les têtes-rondes s'emparent du cavalier, c'est sa maîtresse qui en est la cause.

Bien des fois nous avons vu cette situation reproduite au théâtre. Presque toujours il arrive que le principal personnage est mis en danger par son meilleur ami. Si la pauvre Elvire savait tous les malheurs qui peuvent résulter de son imprudence, elle deviendrait folle, si ce n'était déjà fait. Quoi qu'il en soit, cette situation semblait disposée pour l'*Album des Théâtres*. Notre dessinateur s'en est emparé : chacun prend son bien où il le trouve.

Richard prononce la sentence de mort au nom du parlement. Ce mot de MORT produit une si forte commotion sur le cerveau d'Elvire, qu'elle retrouve son bon sens : c'était bien cela que nous avait prédit le colonel-oncle. C'est de l'homœopathie en action, ou je ne m'y connais pas.

Lorsqu'Elvire sait qu'Arthur doit mourir et qu'elle en est la cause, elle pleure, se lamente ; il est bien temps, ma foi ! Les puritains ne plaisantent pas du tout : ils font entendre des cris de rage qui ne sont guère rassurants. Je crains que tout cela ne finisse fort mal pour notre illustre ténor. Heureusement que le dieu d'Horace arrive au dénouement.

Les trompettes sonnent : un messager se présente avec une lettre. Les Stuarts sont vaincus ; amnistie est accordée aux prisonniers. L'Angleterre est libre, et comme Arthur est Anglais, il ne doit pas rester en prison. L'opéra se termine par un beau chœur final où l'on dit que l'amour récompensera toutes ces anxiétés, ces soupirs et ces larmes.

Amor pietoso e tenero
Coronera di giubilo
L'ansia, i sospiri i palpiti
Di tanta fedeltà.

J'ai lu depuis dans un livre imprimé qu'Arthur et Elvire furent mariés le lendemain ; qu'ils vécurent longtemps heureux, entourés d'une grande quantité d'enfants.

Le livret de cet opéra sort de la classe des livrets italiens. Quant à l'action, nous ne releverons pas quelques invraisemblances : les faiseurs d'opéras ont depuis longtemps carte blanche. Le style est très soigné ; l'auteur a répandu beaucoup de jolies pensées, peut-être trop jolies, trop aiguisées en forme de madrigal ; mais il est bien difficile de ne pas faire parler ainsi des gens qui ne vivent que d'amour.

Nella gioia e nel dolore
E la morte per amore,
Cara e santa a me sarà.
. . . . . . . . . .
Ah ! se piangi... ancor tu sai
Che un cor fido nell' amor
Sempre vive di dolor.

C'est joli sans doute ; mais cela sent un peu trop la Deshoulières, le *Pastor fido*. Nous sommes loin de cette époque d'idylles et de bergeries où les amants pleuraient nuit et jour sur les rigueurs des belles inhumaines. Nous pleurons beaucoup moins à présent : dans notre siècle on se console plus vite. Il est vrai que la pièce est du temps de Cromwell, et chacun sait qu'alors on distillait le sentiment jusqu'à la quintessence.

Au lieu de nous venir d'Italie, cet opéra fut écrit pour notre théâtre ; en le renvoyant à Naples et à Milan, c'est une dette que nous avons payée ; car enfin, il est bien de recevoir souvent, mais on doit rendre quelquefois.

Cet opéra renferme des beautés du premier ordre ; mais aussi quelle exécution ! quels chanteurs ! quelle incroyable réunion de talents ! mademoiselle Grisi, Rubini, Lablache, Tamburini, quel magnifique quatuor !

E. BLAZE.

**Théâtre Royal**

**ITALIEN.**

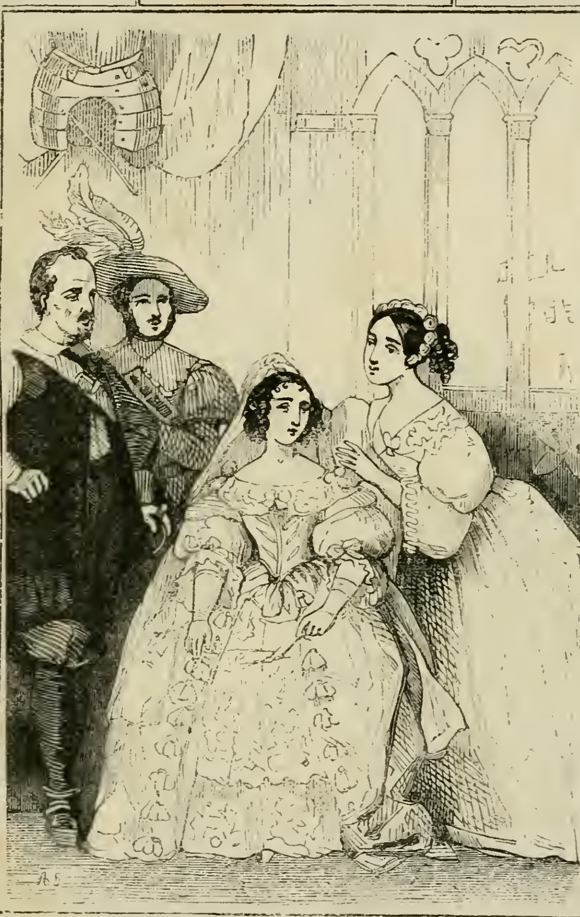


**LES PURITAINS.**

ACTE Ier.— SCÈNE IV.

Théâtre Royal

ITALIEN.



LES PURITAINS.

ACTE I.—SCÈNE VIII.

Théâtre Royal
ITALIEN.



LES PURITAINS.
ACTE I. — SCÈNE X.

Théâtre Royal

ITALIEN.



LES PURITAINS.

ACTE II. — SCÈNE VI.




Sixième Livraison.

IMPR. DE A. ÉVERAT ET C^e, RUE DU CADRAN, 16.

# LÉON,

## DRAME EN CINQ ACTES,

### Par M. de Rougemont.

| *PERSONNAGES.* | *ACTEURS.* | *PERSONNAGES.* | *ACTEURS.* |
|---|---|---|---|
| LE COMTE D'ARMAILLÉ | MM. Mélingue. | UN EXEMPT | MM. Hérit. |
| LE MARQUIS DE SANNOIS | Alfred. | UN DOMESTIQUE de Madame de Linières | Forestier. |
| LÉON | Surville. | UN DOMESTIQUE du Comte | Albert. |
| PATRU, avocat | Raucourt. | MADAME DE LINIÈRES | Mlles Georges. |
| MORIN, avocat | Chilly. | EUPHRASIE DE COURBON | Adolphe. |
| DOMINIQUE, domestique | Auguste. | | |



Un beau jour... je ne sais pas de quelle année sans quoi je vous le dirais; c'était sous le règne de Louis XIV, Isaure de Chavigny fut séduite par Albert de Mongeron..... mais avant de vous raconter la chose, je dois vous faire observer que nous marchons vers le mieux; si nous n'y sommes pas encore arrivés, nous prenons la bonne route et c'est toujours d'un heureux augure. Le succès de *Léon* n'a rien à faire avec le machiniste et le décorateur, c'est un succès de bon aloi. Dans ce drame on ne voit point de fantasmagorie, point de cuirasse, point de feu d'artifice. Lorsque j'assiste à quelque pièce à grand fracas, où le directeur a changé ses écus pour des soleils de clinquant, des lunes de carton, je me dis : « prenons garde à l'escamotage. » M. Comte et M. Bosco n'y manquent jamais, ils vous endorment par de belles paroles, vous les écoutez sans regarder leurs mains, et vous vous réveillez la tête dans un sac.

Ainsi d'un directeur de théâtre, plus la pièce est faible plus il cherche à la soutenir par des accessoires : on regarde; on n'écoute pas; on ne comprend plus, et chacun dit : « C'est ma faute. » Pas du tout, il n'y avait rien à comprendre; le directeur le savait bien, il nous a tout bonnement escamoté comme aurait fait M. Bosco. Sur le théâtre de la Porte-St-Martin j'ai vu bien des pièces où tant de personnes venaient réclamer leur part de succès qu'il n'en restait presque plus pour l'auteur. Les peintres décorateurs arrivaient dabord. — Il m'en faut la moitié. Le fourbisseur. — Il m'en faut le quart. Le machiniste. — Il me faut le reste. — Et moi donc? disait l'artificier. — Et moi donc? disait le ménuisier, le costumier, l'imprimeur d'étoffes, etc. Bref, le pauvre auteur, les acteurs, le directeur finissaient par n'avoir rien du tout.

Ceci me rappelle une petite anecdote que je veux vous raconter puisque nous avons le temps. Dans une petite ville de ma connaissance on venait de chanter la grand'messe. Un musicien amateur qu'on avait prié de jouer de l'orgue s'en était acquitté parfaitement bien. Après la cérémonie il recevait les félicitations de tous; on portait aux nues le compositeur et l'exécutant. Un rustre dont les bras vigoureux avaient fait agir les énormes soufflets de l'orgue fend la foule des complimenteurs, « Il a fait la » musique celui-ci, beau mérite! celui-là s'est » assis pendant une heure en promenant ses » mains sur une table, grande peine vraiment! » que me direz-vous donc à moi... car j'ai souf- » flé!!! » Mais entrons en matière.

Albert de Mongeron devait épouser Isaure de Chavigny, mais il ne l'épousa point; ce monde n'est plein que de ces perfides qui n'épousent jamais.

Cette pauvre demoiselle, après avoir perdu son amant, eut un fils en compensation; je ne sais pas si le système de M. Azaïs pourrait s'ajuster à la circonstance. Quoi qu'il en soit, Albert partit; Isaure n'entendit plus parler de lui. Elle fut bien triste la pauvre fille; sa mère fit disparaître le petit enfant, le public n'en sut rien; péché caché est à moitié pardonné, dit le proverbe, et le proverbe a toujours raison.

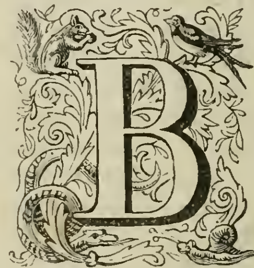
Isaure pleura longtemps, comme vous pensez bien, et puis elle se consola. C'est toujours ainsi qu'on finit; ne ferait-on pas mieux de commencer par là, sauf à pleurer ensuite si la fantaisie en venait? Donc, M. le comte de Linières épousa mademoiselle Isaure; l'union fut heureuse, il mourut, et sa femme est veuve lorsqu'on lève la toile.

Euphrasie et Léon sont en scène : la première

est orpheline et pupille de madame de Linières, Léon est secrétaire de la comtesse... mais pourquoi ne vous dirais-je pas tout de suite que c'est son fils, car vous vous en doutez déjà. Certain jour, en se promenant elle demandait à Dieu le bonheur d'aimer son mari; « Si j'avais un enfant ! » s'écria-t-elle tout haut en *a parte*..... à ce propos je vous dirai qu'autrefois nous jouions la comédie de société; c'est un plaisir qui n'est pas toujours innocent, et par cette raison peut-être nous le trouvions fort agréable. Un de nos acteurs dont l'intelligence n'était pas très-développée avait lu dans son rôle. « ( à part) qu'elle est belle ! » Tout cela fut répété mot pour mot devant le public; notre homme supprima la parenthèse, on l'entendit s'écrier avec sensibilité : « A part qu'elle est belle ! » Quand madame de Linières eut fini son exclamation, une vieille femme qui se trouvait là, près d'elle, lui répondit : — Vous voulez un enfant ? prenez celui-ci, je vous le vends. — Combien ? — Cinquante louis. — Ce n'est pas cher. La dame donna sa bourse, le contenant et le contenu, c'est la mode au théâtre, il faut que les acteurs aient une belle collection de bourses. L'enfant la suivit; c'était le sien, elle en acquit la certitude plus tard, c'était Léon. Il a grandi depuis ce temps, le beau jeune homme est amoureux d'Euphrasie, et personne dans l'hôtel ne se doute qu'il tient d'aussi près à madame de Linières.

Tout cela se passe dans l'avant-scène. Madame de Linières le raconte à son avocat, comme si c'était l'histoire d'une de ses amies. Cette consultation, parfaitement dite par mademoiselle Georges, est fort bien écoutée par Raucourt, et ce n'est pas un petit mérite au théâtre que de savoir écouter. Cet avocat c'est Patru; vous savez bien, celui que Scarron faisait oublier à ce que dit l'auteur de la *Métromanie*. Il paraît qu'au temps de Piron les poëtes marchaient avant les avocats; depuis cette époque ces derniers ont bien pris leur revanche. Madame de Linières, comme tutrice d'Euphrasie, est en procès avec le comte d'Armaillé; Patru vient lui dire que sa cause est excellente ; lorsque Patru plaidait, l'affaire était gagnée, il n'en plaidait que de bonnes. Les avocats de cette espèce sont rares, mais on en trouve encore dans notre siècle d'argent. On en voit peut-être un peu plus de ceux qui ressemblent à Morin, l'avocat du comte d'Armaillé. Dans un procès, celui-ci ne voit que les honoraires pour conclusion. La cause est bonne pour madame de Linières, et Patru conseille un accommodement; elle est mauvaise pour M. d'Armaillé, Morin l'engage à plaider. C'est tout juste la différence entre l'avocat honnête homme et l'avocat fripon. Raucourt et Chilly jouent très-bien ces deux rôles; il est malheureux pour le dernier que le sien ne soit pas plus long.

Euphrasie vient annoncer l'arrivée d'un superbe carrosse; madame de Linières regarde par la fenêtre, elle demeure stupéfaite anéantie en reconnaissant dans M. le comte d'Armaillé le séducteur dont... l'amant qui... le perfide que..... Mademoiselle Georges est fort belle dans ce moment, ses traits expriment bien ce que son cœur doit éprouver, la surprise, le dépit et peut-être un peu d'amour, car les femmes ont toujours un petit reste de tendresse pour les perfides.

on ! me suis-je dit en voyant le second acte commencer deux minutes après le premier, ceci ne durera pas trente ans. Dans ce drame aux formes anciennes, et par conséquent très-nouvelles, l'action marche sans s'arrêter; l'intérêt s'accroît en marchant, les incidents sont naturels et le spectateur comprend tout ce que les acteurs disent. C'est quelque chose par le temps qui court.

Madame de Linières a passé dans son beau salon pour y recevoir M. le comte d'Armaillé. Celui-ci ne reconnaît point dans cette belle dame la pauvre Isaure de Chavigny; M. le comte a bien autre chose à penser; veuf d'une princesse, privé de ses trois enfants qui sont morts, il ne regrette pas sa femme ni ses fils, mais son nom illustre qui va s'éteindre. Heureusement il lui reste un neveu le marquis de Sannois qui prendra les titres et les armes des d'Armaillé, Louis XIV y consent; le procès peut se terminer à l'instant même en mariant le marquis avec mademoiselle de Courbon.

Euphrasie entre, M. de Sannois arrive, on les laisse ensemble. Madame de Linières en femme raisonnable ne veut consentir à cette union que dans le cas où sa pupille trouverait le futur à son gré.

Cependant les galanteries de M. le marquis de Sannois n'ont point l'air de faire impression sur mademoiselle Euphrasie; je la soupçonne fort d'aimer Léon, et cela devait être : élevés ensemble, les deux jeunes gens ont pu se voir tous les jours, s'apprécier, d'ailleurs madame de Linières ne demandait pas mieux.

Pendant que le marquis débite ses fadeurs à mademoiselle Euphrasie survient Léon, que la présence d'un rival rend furieux; on se querelle, on se provoque, mais le gentilhomme ne se bat point avec tout le monde, il ne tire l'épée qu'avec ses égaux, et Léon s'appelle Léon tout court. Notre première gravure représente Euphrasie se plaçant entre les deux rivaux. « C'est par ordre de madame de Linières que je suis ici, » dit-elle a Léon. Puis s'adressant au marquis : « C'est mon » frère, c'est mon ami d'enfance, l'amitié qu'il » me porte le rend quelquefois injuste à l'égard » des autres.» Madame de Linières, qu'Euphrasie a fait venir, calme l'emportement de ces messieurs; le marquis s'éloigne, et Léon resté seul avec la comtesse lui demande s'il est noble, s'il a des parents, un nom enfin, toutes questions auxquelles madame de Linières ne peut pas répondre. « Eh bien! madame, dit Léon en sortant, ce nom que vous me refusez aujourd'hui, vous l'écrirez peut-être demain sur ma tombe.»

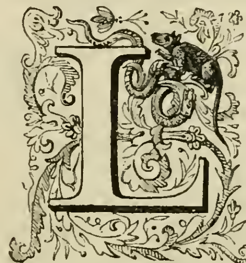
Au troisième acte, le comte d'Armaillé vient se plaindre à madame de Linières que Léon a fait parvenir un cartel au marquis de Sannois. Pour éviter un duel, M. le comte veut faire enfermer Léon, ou l'envoyer aux colonies; il craint qu'un coup d'épée ne raie à jamais du nobiliaire de France l'illustre nom des d'Armaillé. Madame de Linières inquiète elle-même des suites que pourrait avoir cette querelle, veut parler à Léon; il est sorti. Euphrasie déclare positivement à M. le comte que jamais elle n'épousera M. de Sannois.

Dominique, vieux serviteur, dit que le matin même il a porté le cartel de Léon, le marquis l'a brûlé sans daigner y répondre et puis il est parti pour Marly. Si Léon s'est dirigé vers l'hôtel d'Armaillé, certainement il n'aura rencontré personne.

Euphrasie, restée seule avec Dominique, l'envoie pour savoir des nouvelles; la pauvre fille est bien inquiète, et le spectateur aussi; l'intérêt du drame augmente à chaque scène.

Dominique revient; il n'a rien vu; mais on lui a dit qu'un jeune homme était blessé; près de la Porte Maillot il n'a pu percer la foule, il a ramassé un mouchoir, on regarde... point de marque. Est-ce le sien? est-il mort? est-il blessé? Dans ce moment Léon entre, Euphrasie pousse un cri et se jette dans ses bras. Ce mouvement est très-beau, très-naturel, on conçoit qu'une demoiselle bien élevée puisse, dans une telle situation, perdre sa réserve accoutumée en sautant au cou de celui qu'elle aime. La nature le veut ainsi, lorsqu'elle parle bien haut, les convenances sociales sont oubliées. Mademoiselle Adolphe joue parfaitement cette scène, c'est une charmante personne que mademoiselle Adolphe. Léon reconnait le mouchoir, « Je croyais l'avoir perdu.» — Malheureux! vous venez donc de vous battre, ah! fuyez s'il en est temps encore. — Partir... nous quitter, dit madame de Linières en entrant, pourquoi? — M. le comte veut le faire arrêter. — Lui! je l'en défie.

Au nom du roi, vous êtes mon prisonnier: répond un exempt suivi de M. d'Armaillé. — Léon! — C'est l'assassin de mon neveu. (Sujet de la deuxième gravure.)



L'hôtel de Linières est dans la tristesse; maîtres et valets, tout le monde aime Léon, et chacun attend avec effroi le fatal jugement. Madame de Linières cherche partout des défenseurs; Patru arrive. Apprenant que Léon a tué son rival en duel, il refuse de le défendre. Lui-même, six mois auparavant, a perdu son fils dans un combat singulier; le duelliste est un homme horrible à ses yeux. M. de Rougemont a placé dans la bouche de Patru des paroles que le grand avocat n'aurait point désavouées; elles partent du cœur d'un honnête homme; j'en fais à l'auteur mon sincère compliment.

Léon, amené par l'exempt, raconte son affaire à Patru. Irrité de la manière insolente dont le marquis avait reçu son cartel, il a couru à sa rencontre, il a voulu le forcer à se battre, mais M. de Sannois a répondu qu'il ne se commettrait point avec un bâtard. Cette nouvelle insulte le pousse à bout, il veut le forcer à se mettre en garde; mais le marquis dédaignant de se servir de la pointe avec un homme sans nom le frappe avec le pommeau de son épée. « Ah! Dieu m'est témoin que je n'ai pas été maître de moi..... je l'ai tué! (Troisième gravure.)

Madame de Linières, qui s'est cachée dans la chambre voisine, a tout entendu; craignant l'impression qu'un tel aveu doit produire sur l'esprit d'un honnête homme tel que Patru, impression qui peut priver Léon du meilleur avocat de Paris, madame de Linières s'élance

désespérée. — Ah ! ne le croyez pas, il vous trompe, il veut mourir. Mademoiselle Georges est superbe dans ce mouvement de tendresse maternelle; au reste, plusieurs fois pendant le cours de la représentation j'ai reconnu les sublimes accents de Mérope. — Madame, dit Léon, plaignez-moi... ne me maudissez pas. — Eh ! malheureux, une mère a-t-elle jamais maudit son enfant. La reconnaissance est bien amenée, Mérope ne peut plus se contenir devant le poignard de Polyphonte, « Barbare, il est mon fils, » s'écrie-t-elle entraînée par la force de la situation. Il est aussi naturel que madame de Linières laisse échapper son secret en entendant ces mots « Ne me maudissez pas. »

| | |
|---|---|
| ÉGYSTHE. Moi, votre fils? | LÉON. Vous, vous ma mère? |
| MEROPE. Tu l'es... | Mad. DE LINIÈRES. Oui. |

Qui ne se souvient d'avoir entendu ce *tu l'es* sortir du cœur de mademoiselle Georges? L'amour maternel si longtemps refoulé par la crainte se montrait alors dans sa voix, dans ses gestes, dans ses yeux; elle oubliait le tyran de Messène pour embrasser Egysthe. Le *oui* de madame de Linières est tout aussi sublime d'expression; car si Mérope tremble pour les jours d'Égysthe, madame de Linières craint le déshonneur. Je ne peux pas mieux faire l'éloge de notre grande actrice qu'en la comparant à elle-même.

Cependant Patru promet à Léon l'appui de sa parole puissante; ils sortent pour aller au Châtelet. Les domestiques de l'hôtel vont être interrogés. La déposition de Dominique peut devenir funeste à Léon ; il a ramassé le mouchoir, il n'a rien vu, mais il sait... on lui a dit... madame de Linières le prie, le supplie de se renfermer dans un silence complet. Cette scène est fort belle, une mère priant un vieux domestique de ne pas dire toute la vérité, ce brave serviteur intègre, honnête homme, qui tremble de se parjurer ou de causer le malheur d'une famille; c'est nouveau, c'est bien, c'est naturel. Mais si javais un conseil à donner à M. de Rougemont, je lui dirais de raccourcir cette situation ; à mon goût, elle se prolonge trop.



Nous passons chez M. le comte d'Armaillé; madame de Linières vient pour lui demander la grâce de Léon, mais il est sorti. Mademoiselle de Courbon arrive : le tribunal est assemblé dit-elle; venez, allons prier les juges, ils nous écouteront. Madame de Linières prend un parti désespéré que nous ne connaissons pas encore; elle sort, l'avocat Morin veut hasarder un conseil, — je n'en prends plus que de mon désespoir.

Entre M. le comte suivi de Patru. L'avocat vient de plaider la cause de Léon, et il supplie M. d'Armaillé de pardonner lui-même, cette scène est jouée avec chaleur par Raucourt, il y a dans son organe, de la sensibilité, des pleurs, de l'entraînement; c'est un acteur qui comprend très-bien le personnage qu'il représente. Morin vient annoncer la condamnation et madame de Linières arrive. — Me reconnaissez-vous Albert de Mongeron ? — Albert! et comment madame de Linières peut-elle savoir ? — A seize ans on me nommait Isaure de Chavigny.

Grand étonnement de la part du comte, il augmente encore en apprenant que Léon est son fils; mais ce fils il va le perdre... Oh ! je le sauverai, dit-il. — Restez monsieur le comte, un père peut bien envoyer son fils à l'échafaud, une mère ne l'y laisse jamais monter. Je me suis jetée aux pieds du roi; voici la grâce de Léon. — Vicomte d'Armaillé... embrassez votre père. Ce drame est fort bien joué ; Mélingue est un vrai gentilhomme de l'œil de bœuf, estimant une femme lorsqu'elle est princesse, et regrettant ses fils parce qu'ils laissent dans son arbre généalogique une solution de continuité. Le rôle du vieux Dominique est bien compris par Auguste. Surville a de la chaleur, de la verve. Raucourt est très-beau dans le rôle de Patru. Mademoiselle Adolphe, jeune et jolie actrice, après avoir beaucoup promis tient parole et promet encore. Mademoiselle Georges, reine ou bourgeoise, déploie toujours un talent hors de ligne.

Un prédicateur italien, prêchant devant des auditeurs peu nombreux, commença par ces mots : *pochissimi signori.* En voyant la foule qui tous les soirs envahit la vaste salle de la Porte-St-Martin, on peut croire que de longtemps M. Harel, si la fantaisie lui prend de haranguer son parterre, n'emploiera l'apostrophe de notre prédicateur.

E. BLAZE.

Théâtre
DE LA
**PORTE-SAINT-MARTIN.**



**LÉON.**

ACTE II. — SCÈNE IX.

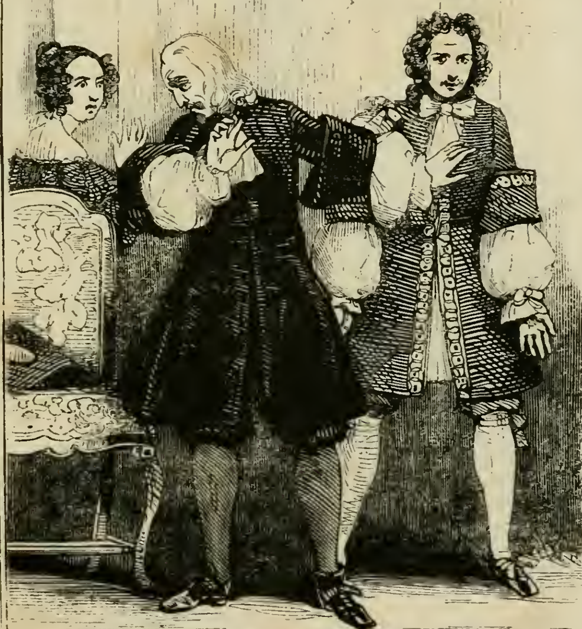
Théâtre
DE LA
**PORTE-SAINT-MARTIN.**



**LÉON.**

ACTE III.—SCÈNE XII.

Théâtre
DE LA
PORTE-SAINT-MARTIN.



LÉON.

ACTE IV.— SCÈNE VI.

Théâtre
DE LA
PORTE-SAINT-MARTIN



LÉON.

ACTE V. — SCÈNE XI.




SEPTIÈME LIVRAISON.

IMPRIMERIE DE BOURGOGNE ET MARTINET, RUE JACOB (CI-DEVANT DU COLOMBIER), 30.

Cent exemplaires ont été tirés sur papier vélin superfin.

Coloriés avec le plus grand soin. . . . . . . . . . . . . . 8 fr. la livraison.
160 le volume.

Les personnes qui voudraient colorier elles-mêmes, trouveront aux bureaux de l'Album des exemplaires sur papier vélin collé. . . . . . » 50 c. la livraison.
10 fr. » le volume.

# L'AMBASSADRICE

**OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES,**

**Paroles de MM. Scribe et de Saint-Georges, Musique de M. Auber.**

| *PERSONNAGES.* | *ACTEURS.* | *PERSONNAGES.* | *ACTEURS.* |
|---|---|---|---|
| LE DUC DE WALBERG..... | MM. Moreau S. | Mme BARNECK............. | Mmes Boulanger. |
| FORTUNATUS............. | Roy. | HENRIETTE................ | Damoreau. |
| BENEDICT................. | Couderc. | CHARLOTTE............... | J. Colon. |
| LA COMTESSE............ | Mme Monzel. | | |



Fortunatus était bien le plus heureux des directeurs de spectacle; ce digne *impresario* trouvait des premières cantatrices à 2,000 florins d'appointement. Comment faisait-il donc? Au reste, à quoi bon lui demander sa recette? nos directeurs de Paris ne s'en serviraient pas, ils sont trop galants pour en faire usage.

Au lever du rideau, nous sommes à Munich, dans une mansarde habitée par madame Barneck et sa nièce Henriette, *prima dona*, dont les appointements sont de 2,000 florins, comme j'avais l'honneur de vous le dire. Henriette est sage, la tante est sévère; voilà pourquoi ces dames ne logent pas au premier. La tante espère bien qu'en renouvelant son engagement la prima dona montera d'un degré, ce qui probablement les fera descendre toutes deux de quelques étages: mille pardons du calembourg. Pour notre première gravure, nous avons choisi l'instant où mademoiselle Henriette repasse son rôle et sa collerette. Charlotte survient; Charlotte est un peu cancanière, elle raconte à sa camarade tous les *on dit* des coulisses. On remarque depuis quelque temps un beau jeune homme faisant les yeux doux à la prima dona, ce qui, sans doute, est cause que Charlotte regrette de ne marcher qu'au second rang dans le régiment de Fortunatus.

Ce brave Fortunatus! il arrive pour renouveler l'engagement d'Henriette. Lorsqu'un directeur a dans sa troupe une prima dona comme madame Damoreau, il doit tout faire pour la conserver; mais la tante, qui s'occupe du positif, demande 8,000 florins; c'est bien le moins pour une actrice qui fait courir tout Paris, je voulais dire tout Munich. Le directeur fait d'abord la grimace, mais il accorde ce qu'il ne peut pas refuser; dans des circonstances pareilles bien des gens font ainsi. La pancarte n'est pas encore signée, lorsque arrive Bénédict, le premier ténor de la troupe. Ce pauvre garçon est amoureux d'Henriette : tout premier ténor doit être amoureux de la prima dona, c'est une des conditions de l'emploi. A force de se dire : « Je t'aime, » les comédiens finissent par croire qu'ils disent vrai; et puis, après s'être mariés pour rire, si souvent, il est tout simple que l'envie leur vienne de prendre un jour la chose au sérieux.

Bénédict n'est pas aimé d'amour; on lui promet beaucoup d'amitié, beaucoup d'estime, choses de petite valeur en comparaison du reste. Le ténor apporte une belle corbeille de fleurs qu'il a trouvée chez le portier; un inconnu l'envoie pour mademoiselle Henriette. Ces dames regardent, admirent; et sous les roses elles trouvent, non pas un serpent, mais une lettre, ce qui, pour Bénédict, est à peu près la même chose; car, sans s'en douter, il a servi de facteur aux propositions d'un rival. Le directeur de Londres, sir Blag, écrit à la prima dona de Munich pour lui proposer un engagement de 40,000 florins, somme assez rondelette qui fait aussitôt changer d'avis à la tante. Fortunatus insiste parce qu'il est le premier en date; mais ce qu'on voulait un instant plus tôt, on ne le veut plus à présent; les actions ont monté : après une bataille gagnée, les relations diplomatiques changent de face.



On doit jouer le soir un opéra nouveau, *le Sultan Misapouf*, titre charmant et qui promet. Henriette et Bénédict répètent leur duo. Vers la fin, au moment où le ténor, aux genoux de la prima dona, lui baise la main, conformément aux prescriptions de son rôle, car sans cela certainement il n'oserait point pren-

dre cette liberté, le monsieur qui donne des corbeilles de fleurs et qui sait écrire de si belles lettres, entre en scène avec la tante. Ici permettez-moi de vous faire observer une chose : toutes les fois qu'au théâtre je vois un homme à genoux, baisant la main d'une femme, je me dis : « Bon, quelqu'un va venir les surprendre, la porte va s'ouvrir ! » et toujours la porte s'ouvre. Depuis Britannicus surpris aux pieds de Junie, jusqu'au sultan Misapouf, voyez combien de mains baisées, combien de portes ouvertes, et toujours ouvertes au bon moment, jamais trop tôt, jamais trop tard.

Le monsieur est sir Blag, à ce qu'il dit ; il vient renouveler de vive voix ses propositions écrites. Mais Bénédict connaît sir Blag... — Monsieur, ce n'est pas vous. — C'est vrai, je ne suis pas sir Blag. J'avais pris ce nom respectable pour m'introduire ici ; monsieur le premier ténor me rend un grand service en m'obligeant à vous dire la vérité. Je suis artiste, je trouve Henriette charmante, et je viens lui offrir ma main.

La cantatrice est sur le point d'accepter, lorsque Charlotte s'écrie : — Allons, monseigneur, ne vous cachez plus, nous savons qui vous êtes — Monseigneur ! dit la tante, dit la nièce, dit le ténor. — Oui, c'est le duc de Walberg, l'ambassadeur de Prusse, dit Charlotte. — C'est vrai, répond le monsieur. — Dans ce cas, dit Henriette, je ne puis plus vous écouter ; je voulais bien d'un artiste, mon égal, mais un duc !... les mœurs avant tout. M. de Walberg se retire, la tante se désole ; elle regrette d'avoir refusé l'engagement de 8,000 florins ; car enfin, suivant le proverbe, sa nièce pourrait bien se trouver assise sur un tapis entre deux fauteuils.

Heureusement que M. de Walberg n'a pas dit son dernier mot ; un domestique apporte une lettre, et la tante ne peut contenir sa joie : — Mais qu'est-ce donc ? parlez... — Un bonheur inouï, incroyable, inespéré... Après avoir ajouté tous les adjectifs, toutes les exclamations de madame de Sévigné, la tante arrive au fait. — Monsieur le duc t'offre sa main, te voilà madame l'ambassadrice ; une voiture à quatre chevaux va nous enlever toutes les deux ; nous partons pour Berlin : quel bonheur d'être enlevées ! Henriette en est fort contente aussi ; pour nous le prouver elle chante, et le parterre, partageant la joie de notre prima dona, salue ses roulades d'une triple salve d'applaudissements.



Les acteurs ont bien voyagé pendant l'entr'acte ; Fortunatus et sa troupe ont quitté Munich pour aller à Vienne. L'ambassadeur et la prima dona, suivie de sa tante, sont venus à Berlin ; mais à peine arrivé, M. de Walberg est reparti pour Vienne, tout seul, dans sa voiture à quatre chevaux. Fortunatus, après avoir fait chanter son *Sultan Misapouf* dans la capitale de l'Autriche, l'amène à Berlin ; et, pour que tous les acteurs du premier acte se trouvent réunis pour le second, le roi de Prusse a rappelé M. de Walberg.

L'ambassadeur arrive auprès de sa femme, qui s'est bien ennuyée. Avant de conclure son mariage, M. le duc attend la permission du souverain, car un ambassadeur du roi de Prusse ne se marie pas comme un autre homme. Madame Barneck voudrait brusquer le dénoûment ; une ancienne *Dugazon* est accoutumée à voir les mariages se bâcler avec promptitude. En attendant, elle est devenue baronne de Barneck. Je profite de l'occasion pour faire mon compliment à madame Boulanger, elle joue fort bien les baronnes pour rire. Voulant ménager la susceptibilité germanique de sa sœur, M. de Walberg n'a point parlé de théâtre, de prima dona, choses qui, dans une haute maison allemande, feraient dresser les cheveux de toutes les têtes, même ceux des perruques.

— Que ferons-nous aujourd'hui, ma sœur ? dit la comtesse. Quel dommage que vous ne sachiez pas la musique ! Venez, je veux vous donner une leçon. — Surtout arrangez-vous pour chanter faux, dit l'ambassadeur ; une duchesse doit mal chanter. La dame se met au piano, Henriette s'essaye ; elle suit d'abord les ordres de son mari ; mais bientôt le naturel l'emporte, et dans la duchesse de Walberg nous retrouvons madame Damoreau. Cette jolie scène est représentée par notre deuxième gravure. Vous connaissez l'histoire de la chatte métamorphosée en femme : elle courait encore après les souris ; la prima dona, changée en ambassadrice, court après les roulades. Tel Achille au milieu d'un essaim de jeunes filles préférait un sabre à tous les ornements de la coquetterie féminine.

Aussi du moment que madame Damoreau,


Théâtre
DE
L'OPÉRA-COMIQUE.
Beaux Arts
Littérature
AG
L'AMBASSADRICE.
ACTE 1er.—SCÈNE 1re.

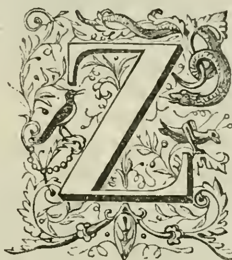
mettant de côté son titre de duchesse, son rang d'ambassadrice, reprend son rôle de prima dona; c'est un feu roulant de trilles, de roulades, de gammes chromatiques, et, ma foi, le parterre trouve cela charmant, car il applaudit à briser les banquettes. La tante survient, elle applaudit aussi; le parterre, pensant que la tante a raison, recommence encore. C'est comme dans le mariage de Figaro, lorsque le comte dit à mademoiselle Mars : « Madame, vous jouez fort bien la comédie »

Arrive le directeur de spectacle, qui vient demander à M. le duc s'il conservera sa loge pour la saison; Charlotte, que Fortunatus avait laissée dans sa voiture, s'ennuie, et monte au salon. Je dois vous dire d'abord que le départ d'Henriette a procuré de l'avancement à Charlotte; elle est devenue prima dona. En voyant madame la baronne de Barneck afficher des manières de cour, Charlotte part d'un éclat de rire, au grand scandale de madame la comtesse. — Le roi donne son consentement à mon mariage, dit l'ambassadeur. — Il y manque le mien, répond la comtesse. — Et le mien, ajoute Charlotte. Diable! me suis-je dit, pourquoi donc Charlotte serait-elle consultée? Est-ce que par hasard...? à Vienne... M. le duc... oh! non.

On doit jouer le soir *le Sultan Misapouf*, au bénéfice de Bénédict; il vient offrir une loge à madame l'ambassadrice. Le ténor, se retrouvant avec son ancienne prima dona, profite de l'occasion pour chanter avec elle un fort joli duo. Bénédict lui rappelle ses anciens succès, les applaudissements du parterre, les bravos, les couronnes, choses charmantes qu'elle a perdues en devenant ambassadrice.

Survient la comtesse avec deux billets de loge : — Choisissez, dit-elle; je ne veux pas me trouver avec vous. — Je laisse la grande loge à la grande dame; la cantatrice sera fort bien dans la petite loge. — Et vous, monsieur, que faites-vous ici? Sortez. — Restez, Bénédict: madame, il est chez moi; je suis duchesse de Walberg.... Je ne vous retiens plus.

Henriette lit le billet de loge : quelle est sa surprise en y trouvant quelques lignes tracées de la main de Charlotte! « Monsieur le duc, je ne jouerai pas ce soir, parce que je veux vous parler: j'irai vous voir dans votre loge, car j'ai bien des choses à vous dire. » — Qu'est-ce que Charlotte peut avoir à dire à M. le duc? C'est inquiétant pour Henriette. — Je vais vous conter cela, répond Bénédict : à Munich, M. l'ambassadeur vous aimait, parce que vous étiez prima dona; mais Charlotte vous ayant remplacée sur le théâtre, Charlotte ayant eu vos applaudissements, vos couronnes, elle pourrait bien vous avoir remplacée dans son cœur. Ce n'est pas Henriette que veut M. le duc, c'est une prima dona, une femme à talents, une cantatrice applaudie. On disait là-dessus bien des choses, à Vienne : certainement cela n'est pas vrai; mais si la moitié seulement.... — C'est une horreur! dit l'ambassadrice.



*'ou soui perdou!* s'écrie Fortunatus en entrant, ma représentation de ce soir est flambée; ma prima dona, Charlotte, est enrhumée, elle ne peut pas chanter : comment faire? je suis déshonoré. — Ah! ah! dit Henriette, Charlotte veut prendre mon emploi dans la loge de l'ambassadeur; et si j'allais la remplacer auprès du sultan Misapouf! Le tour serait excellent. Je chante mieux qu'elle, on m'applaudirait à faire écrouler la salle; elle en sécherait de chagrin, et c'est quelque chose, surtout au théâtre, de désoler une rivale... Je chanterai.

Allons, me suis-je dit, nous verrons enfin ce sultan Misapouf, car, à l'arrivée de Fortunatus, j'avais bien peur de ne pas le voir. Les acteurs étaient aussi contents que moi, car ils ont terminé le second acte par un trio final fort gai, fort agréable et fort bien chanté.

La décoration du troisième acte est très originale. Le théâtre représente une loge grillée; c'est celle de M. de Valberg; elle est à l'avant-scène. Par les intervalles de la grille on aperçoit la salle de spectacle de Berlin dans le fond; le théâtre est au côté gauche du spectateur; on voit des loges garnies de belles dames : c'est fort bien organisé.

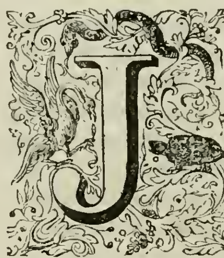
Entre Charlotte qui n'est pas du tout enrhumée, car elle chante un petit air, et rien dans la voix de mademoiselle Jenny Colon ne pourrait faire croire qu'elle a dit vrai. M. de Valberg survient. — Eh bien! Charlotte, que voulez-vous de moi? — Pas grand'chose; un régiment pour un de mes amis. — Ah! vous aimez les colonels? — Comme vous les premières cantatrices.

Le public s'impatiente; quand je dis le public, c'est celui qui se trouve derrière la loge grillée, le public de Berlin. On entend les cris :

« La toile! la toile! » Les pieds, les cannes et les parapluies jouent cet air si connu de tous les parterres du monde, vous savez bien, cet air composé de trois notes : une noire et deux croches, qui ressemble au rappel de nos tambours. Ce tapage de l'autre salle avec accompagnement d'orchestre a beaucoup fait rire les spectateurs de la salle où j'étais. Les stores de la grille s'abaissent, on lève la toile du théâtre où l'on va jouer Misapouf, et Bénédict après les trois saluts d'usage, vient faire une annonce au public (troisième gravure). « Messieurs, la première cantatrice étant indisposée...— A bas! » crie le parterre «A la porte! » crient les chevaliers du lustre; il paraît que cette précieuse institution est connue à Berlin. « A bas! à la porte! » Ces messieurs font un tapage infernal. Bénédict profite d'un moment de silence : « Messieurs, la première cantatrice étant indisposée, elle sera remplacée par une autre arrivée aujourd'hui de Paris. » Bravo! bravo! s'écrient les Romains et les Carthaginois.

Charlotte espérait bien faire manquer la représentation; elle se croyait nécessaire. Quand son nom fait recette (expression technique), un acteur se rengorge; il a toujours en bouche : « Eh bien! je ne jouerai pas. » Mais si le directeur en rencontre un autre qui fasse à peu près aussi bien, et s'il l'engage, le premier a l'oreille basse. On s'aime beaucoup dans les coulisses, on s'y traite de « cher ami. » Cependant, chacun n'aime que les applaudissements qui lui sont personnellement adressés. Ceux envoyés aux autres sont des coups de poignard; et voilà pourquoi Charlotte se désole. La voilà remplacée; une autre va recueillir son brillant héritage.

Cependant la toile du second théâtre se lève, et le duc stupéfait reconnaît sa femme. L'ambassadrice chante son grand air; les deux salles applaudissent : le duc seul n'est pas content. Quelle énormité! Que diront la cour et la ville? Que dira surtout madame la comtesse? Elle entre courroucée, et au moment où elle se dispose à gronder, arrive Henriette avec un caftan, des babouches, costumée enfin comme le sont les favorites ordinaires du sultan Misapouf. « Monsieur le duc, je déchire le consentement que vous aviez obtenu du roi; nous sommes libres tous deux. Il me faut la vie du théâtre, les couronnes et les applaudissements du parterre; adieu. » Nous avons choisi cette dernière scène pour notre dernière gravure.



J'entendais mes voisins qui se disaient : « Elle n'était donc pas mariée? — Cependant, au second acte, elle s'appelait elle-même la duchesse de Valberg. — Peut-être n'était-elle que fiancée. — Qu'est-ce que c'est qu'une fiancée? — Lorsqu'on est fiancée, peut-on demeurer avec un ambassadeur dans le même hôtel, surtout quand on affiche des mœurs austères et qu'on a près de soi la plus sévère des tantes? Qu'en pensez-vous, monsieur? — Moi? dis-je alors, je ne sais pas ce que je dois penser; adressez-vous à MM. Scribe et de Saint-Georges, ils vous auront bientôt expliqué la chose.»

La musique de M. Auber est gracieuse, vive, spirituelle. Le duo et le trio qui terminent le second acte, la grande cavatine d'Henriette, la petite chansonnette de Charlotte, la leçon de chant, méritent les applaudissements qu'ils reçoivent chaque soir. Tout cela peut-être est moins savant que ce qu'on entend à d'autres théâtres, mais convient mieux à la majorité du public parisien. Je connais bien des gens qui, pour se conformer aux règles du bon ton, vont entendre la musique transcendante : cela les ennuie quelquefois; mais n'importe, c'est un devoir qu'ils ont rempli. Après cet acquit de conscience, ils viendront voir l'*Ambassadrice* pour se dédommager.

Madame Damoreau et mademoiselle Jenny Colon, après avoir un peu descendu, beaucoup monté, se sont rencontrées sur la place de la Bourse; là, comme ailleurs, elles sont certaines de plaire. Il en est de même de madame Boulanger, qu'elle soit nièce ou tante. Le rôle d'Henriette, fait à la taille de madame Damoreau, convient à merveille à notre belle et bonne prima dona. Mademoiselle Jenny Colon est charmante comme toujours. Roy, Moreau, Couderc, ont plusieurs fois mérité leur part des applaudissements généraux. Je n'ai jamais vu de directeur italien, mais il me semble qu'ils doivent tous ressembler à Roy. S'ils étaient faits autrement, je pense que ce serait leur faute.

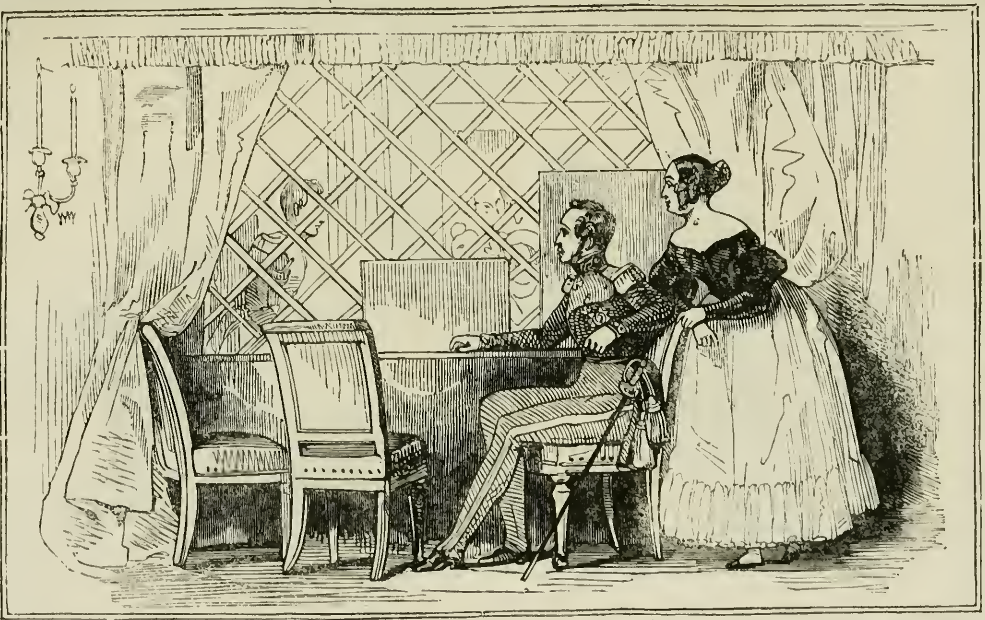
L'*Ambassadrice* promet à l'*impresario* le surnom de Fortunatus. La pièce marche bien, on s'intéresse à toutes les choses; elles m'ont beaucoup amusé, quoique plusieurs fois j'aie été trompé dans mes espérances, car franchement j'espérais voir le sultan Misapouf.

E. BLAZE.

Théâtre

DE

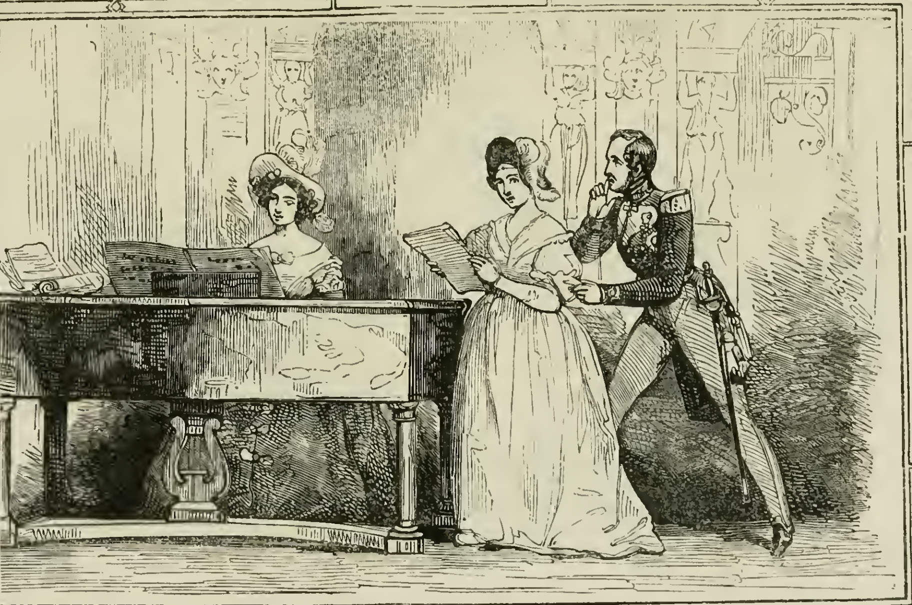
L'OPÉRA-COMIQUE.



L'AMBASSADRICE.

ACTE III.—SCÈNE II.

Théâtre
DE
L'OPÉRA-COMIQUE



L'AMBASSADRICE.

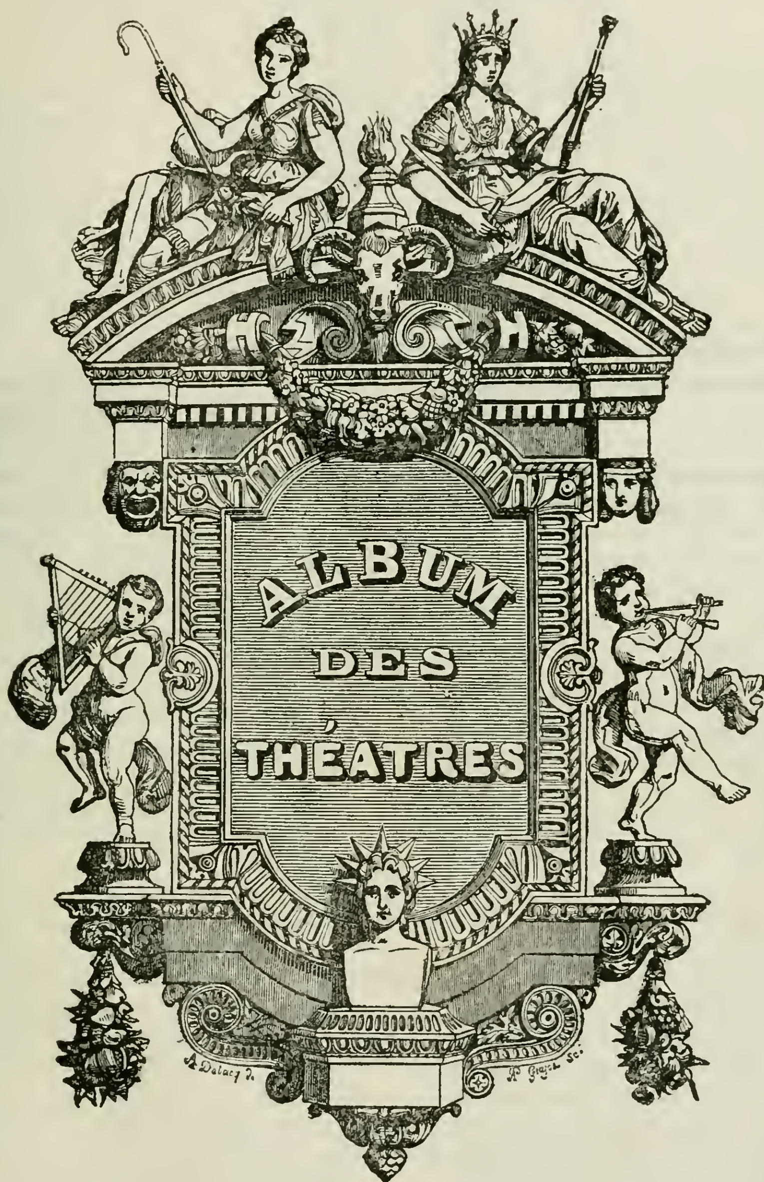
ACTE II.—SCÈNE II.

Théâtre
DE
L'OPÉRA-COMIQUE.



L'AMBASSADRICE.

ACTE III.—SC. DERN.




HUITIÈME LIVRAISON.

IMPRIMERIE DE BOURGOGNE ET MARTINET, RUE JACOB (CI-DEVANT DU COLOMBIER), 30.

Cent exemplaires ont été tirés sur papier vélin superfin.

| | | |
|---|---|---|
| Coloriés avec le plus grand soin. . . . . . . . . . . . . . | 8 fr. | la livraison. |
| | 160 | le volume. |

Les personnes qui voudraient colorier elles-mêmes, trouveront aux bureaux de l'Album des exemplaires sur papier vélin collé. . . . . . » 50 c. la livraison.

| | | |
|---|---|---|
| | 10 fr. » | le volume. |

# LA CAMARADERIE

OU

# LA COURTE-ÉCHELLE,

## COMÉDIE EN CINQ ACTES,

## Par M. Scribe.

| PERSONNAGES. | ACTEURS. | PERSONNAGES. | ACTEURS. |
|---|---|---|---|
| M. DE MIREMONT | MM. SAMSON. | TROIS CAMARADES | ARSÈNE. |
| EDMOND | MENJAUD. | | MONLAUR. |
| DE MONTLUCAR | PROVOST. | | MATTHIEU. |
| BERNARDET | MONROSE. | DEUX VALETS | ALEXANDRE. |
| OSCAR RIGAULT | REGNIER. | | FAURE. |
| DISTILLET | DAILLY. | ZOÉ | Mmes ANAÏS. |
| SAINT-ESTÈVE | COLSON. | AGATHE | PLESSY. |
| DESRONSEAUX | L. MONROSE. | CÉSARINE | VOLNYS. |



Si le titre est nouveau, la chose n'est pas nouvelle. Au temps de Molière, la camaraderie existait déjà, Vadius et Trissotin en étaient les chefs reconnus. Le marquis de Mascarille et le vicomte de Jodelet, se félicitant de leur bravoure au sujet de la demi-lune et même de la lune tout entière, étaient bons camarades.

> Nous serons par nos lois les juges des ouvrages;
> Par nos lois, prose et vers, tout nous sera soumis;
> Nul n'aura de l'esprit hors nous et nos amis.
> Nous chercherons partout à trouver à redire
> Et ne verrons que nous qui sachent bien écrire.

Voilà, ce me semble, les règles bien posées par Armande; elles peuvent servir de neuvième chapitre aux huit premiers déjà rédigés par Philaminte. La preuve que Molière disait vrai, comme toujours, c'est que cinq ans plus tard le duc de Nevers et la duchesse de Bouillon, sa sœur, louaient deux salles de spectacle; ils remplissaient l'une de leurs amis, et l'autre restait vide. La *Phèdre* de Pradon était jouée aux grands applaudissements de la camaraderie d'alors, et celle de Racine se débitait devant les banquettes.

L'*Album des Théâtres* a trop de pudeur pour répéter dans ses colonnes le sonnet que madame Deshoulières fit à ce sujet. Racine et Boileau ripostèrent par un autre sonnet sur les mêmes rimes. Le duc de Nevers en fit un troisième contre eux; il finissait en les menaçant de les punir

> ........ à coups de bâton donnés en plein théâtre.

Des coups de bâton à Boileau! des coups de bâton à Racine! Pour prévenir cette énormité, il ne fallut rien moins que la protection de Louis XIV et celle du prince de Condé. Le dernier jura de venger, comme faites à lui-même, les insultes qu'on se permettrait à l'égard de Racine et de Boileau.

Toutes ces intrigues de camaraderie dégoûtèrent notre grand poëte tragique. Ce n'est que douze ans après qu'il fit *Esther* et *Athalie*. Pauvre Racine! que de tracasseries l'attendaient encore! Athalie, le chef-d'œuvre de l'esprit humain, devait voir renouveler toutes les cabales de Phèdre. Et voyez à quel point d'aveuglement la camaraderie peut porter certains hommes, non pas les imbéciles, mais ceux d'un mérite reconnu, puisque le camarade Fontenelle salit sa plume de cette sale épigramme :

> Pour avoir fait pis qu'Esther
> Comment diable a-t-il pu faire?

Pis qu'Esther! pis à côté d'Athalie!

Aujourd'hui, le duc de Nevers ne pourrait pas louer une salle de spectacle pour la laisser vide. A certaines premières représentations n'entre pas qui veut en payant. Il faut d'abord donner ses nom, prénoms, âge, qualités, demeure. Le lendemain, on prend des informations, et si l'enquête est favorable à l'impétrant, si ses opinions littéraires ne sont point hostiles au genre, on accorde la stalle, en ayant soin de placer deux surveillants qui répondront de ses faits et gestes. Allez donc siffler, murmurer, bâiller, lorsque vous avez pour acolytes deux gaillards à moustaches, au poignet solide, à l'air rébarbatif! avant d'entendre les cris : « A la porte! » vous y seriez déjà. J'ai vu telles premières représentations où l'action de

siffler m'aurait semblé le plus grand effort du courage. Il est sans doute très beau de mourir sur la brèche, mais être roué de coups dans le fossé qui sépare les banquettes du parterre, ce n'est pas du tout honorable, encore moins divertissant.



de Montlucar est un célèbre économiste à ce qu'il dit, homme riche d'ailleurs, et payant bien les éloges qu'on lui donne ou qu'on lui vend. Il est membre d'une association où chacun loue toujours les autres pour en être loué. C'est une assurance mutuelle dont madame de Miremont est généralissime, et le médecin Bernardet chef d'état-major, gazette ambulante, feuilleton vivant. Parmi les sociétaires se trouve un avocat, M. Oscar Rigaud; on le prône, on le pousse, on le fait *mousser*; ce qui n'empêche pas Montlucar de choisir M. Edmond de Varenne pour plaider ses procès, car les juges ne sont point membres de la camaraderie. Si les bévues d'un avocat inhabile peuvent coûter cher au client, les sottises d'un ignorant médecin sont plus à craindre encore. Lorsque Montlucar tombera malade, soyez certain qu'il ne fera point appeler Bernardet. L'économiste est un profond calculateur; il soigne ses écus et sa santé, choses de trop haute importance pour les confier à des camarades charlatans. Le dévouement réciproque de ces messieurs n'est que de l'égoïsme. « Je parlerai de vos talents dans mon journal, je dirai que vous êtes un grand docteur, vous arriverez au professorat, que m'importe! les autres s'arrangeront avec vous à leurs risques et périls; quant à moi, je vous donnerai tout ce que je puis vous donner..... excepté ma pratique : j'aime bien à jouer, mais je ne veux pas servir d'enjeu.»

Arrive Edmond; il a gagné sa cause, et dans le journal de ces messieurs, il trouve son plaidoyer défiguré. Les parenthèses qui devaient contenir les mots : *Applaudissements*, *vive sensation dans l'auditoire*, renferment dans leurs sinistres crochets : *Murmures*, *impatience, bâillements réitérés.* Le jeune avocat se désole, rien ne lui réussit. Madame de Montlucar cherche à le consoler. Mademoiselle Agathe de Miremont, qui l'aime et qu'il aime, lui glisse ces mots à l'oreille : « Mon père donnera sa fille à un député; soyez député (1). »

(1) Première gravure.

La pauvre demoiselle, effrayée de la déclaration qu'elle vient de faire, se sauve aussitôt, et M. Edmond est ivre de joie. Être député! c'est fort bien; épouser Agathe! c'est encore mieux; mais par où commencer? Je suis inconnu. — On nomme aujourd'hui le député de Saint-Denis, dit Zoé; demandez la protection de M. de Montlucar, mon mari. Propriétaire d'une manufacture dans cette ville, il a beaucoup d'influence parmi les électeurs; il vous fera nommer.

Madame de Montlucar raisonnerait très logiquement si son cher époux ne voulait pas être député lui-même. Ce digne économiste n'ose point encore se mettre sur les rangs; mais il voudrait qu'on le forçât d'accepter. C'est une manière adroite de sauver l'amour-propre en cas de non-succès. « On voulait absolument me nommer, je n'ai pas voulu me mettre sur les rangs. » Ce qui signifie : « Si je m'y étais mis je serais député! » Si la chose réussit le plaisir est double, on va dire de porte en porte qu'on se doit à son pays, aux suffrages de ses concitoyens, qu'on se sacrifie aux intérêts de la patrie, etc. « Cela est au-dessous de ma condition, dit Mascarille, je le fais seulement pour donner à gagner aux libraires qui me persécutent » : Montlucar pense qu'Edmond prend l'initiative, et vient lui offrir sa voix. De tout cela résulte une fort jolie scène de quiproquo, comme celle des deux sœurs dans *Cendrillon.* Repoussé par Montlucar, Edmond ne sait plus que faire, lorsque survient le camarade Oscar Rigaud, l'avocat-poëte. Fils d'un marchand de bois de Villeneuve-sur-Yonne, il a mis ses revenus et son esprit au service de la camaraderie. Il donne des déjeuners, et fait imprimer des vers. M. Oscar est riche, et c'est pour son plaisir qu'il écrit. On pourrait lui appliquer ce quatrain, fait autrefois sur un certain Laus de Boissy, poëte grand seigneur :

Damis ne sera pas des nôtres,
Il n'écrit que pour son plaisir,
Et lorsque l'on veut réussir,
Il faut écrire un peu pour le plaisir des autres.

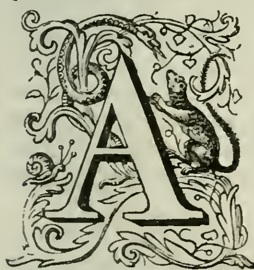
Ses amis ont créé tous les autres genres; il a voulu créer le sien aussi; il a donné dans le *funéraire;* son dernier poëme, *le Catafalque*, est un chef-d'œuvre qu'on ne peut comparer à rien. — Tu veux être député? viens déjeuner avec nous. Je te présente à mes amis, et nous te nommerons. — Je ne te comprends pas. — Viens toujours. — Allons, dit Edmond, autant vaut déjeuner avec lui que de se jeter

dans la rivière. D'ailleurs, demain il sera temps encore.

Avant de passer au second acte, je dois vous dire que M. Edmond de Varennes fréquentait autrefois le pensionnat où furent élevées Agathe et Zoé. Césarine était sous-maîtresse; les mauvaises langues assuraient que souvent elle regardait M. Edmond avec une certaine bienveillance dont il ne s'apercevait jamais. Les femmes ne pardonnent point qu'on ne s'aperçoive pas de ces choses; une semblable offense demeure long-temps gravée dans leur cœur ou dans leur tête

*....Manet alta mente repostum*
*Judicium paridis spretæque injuria formæ.*

Depuis ce temps, Césarine, devenue madame de Miremont, belle-mère d'Agathe, a fait tout ce qu'elle pouvait pour nuire au jeune avocat. Je dois vous dire encore comment Césarine est devenue la femme d'un pair de France. Lorsque M. de Miremont venait voir sa fille Agathe à la pension, Césarine était bien aimable, bien complaisante; elle se faisait inviter à passer les vacances au château. Là, tous ses soins étaient de flatter les goûts du vieillard. Semblable au père Adam, qui, selon Voltaire, n'était pas le premier homme du monde, elle se laissait gagner aux échecs; c'est toujours un excellent moyen de plaire que de savoir perdre au jeu.



Au second acte, nous voilà chez Oscar Rigaud; j'aime assez le nom d'Oscar. Bernardet arrive le premier. On attend les autres convives, parmi lesquels se trouvent M. de Miremont et Césarine. Mais la générale a bien autre chose à faire que de déjeuner avec ces messieurs; elle doit aller au concert où le ministre l'attend. Il faut qu'elle lui procure quatre voix pour la loi que l'on discute à la chambre des députés. Bernardet la prie de demander par la même occasion une chaire de professeur à l'École de médecine. — Vous l'aurez, si je fais passer la loi.

Oscar, le grand poëte, présente Edmond à Bernardet, le grand médecin, qui le présente au grand peintre, inventeur d'une nature qui n'existait pas, et que vous ne trouverez nulle part. Celui-ci le recommande aux autres, et ces messieurs disent en chœur le *Dignus est intrare in nostro docto corpore*. Devant le nouveau confrère on ne se gêne pas; Edmond, l'honnête homme de la pièce, voyant avec quelle espèce de gens il se trouve, se retire sans déjeuner. — Qui nommerons-nous à Saint-Denis? Pour le savoir, faisons un scrutin préparatoire. Ils sont une douzaine, et chacun n'obtient qu'une voix, probablement chacun s'est donné la sienne. Au scrutin de ballottage, grâce aux demi-confidences, aux promesses de Bernardet, faites au nom de madame Césarine, Oscar réunit l'unanimité des suffrages. C'est lui que les électeurs nommeront, puisqu'ils sont aux ordres de la camaraderie. Oscar se croit déjà député. « Ah! le bon billet qu'a La Châtre! » Le vin de champagne remplit les verres, on se jure assistance mutuelle envers et contre tous. Ces messieurs ne se disent point: « Aide-toi, le ciel t'aidera; » mais, aide-moi, je t'aiderai.



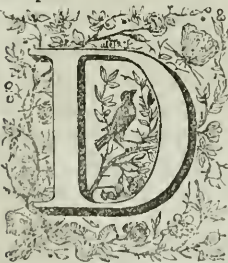
C'est une chose bien précieuse que l'amitié d'une femme. Zoé reçoit une lettre d'Edmond. Le pauvre jeune homme est bien triste; il aime, dit-il, une femme charmante, sans espoir de l'obtenir. Zoé, qui pense mériter l'épithète, se croit un instant l'objet de cette grande passion; mais Agathe la détrompe bien vite, et madame de Montlucar n'en promet pas moins de tout faire pour déjouer les intrigues de Césarine en faveur d'Oscar. Zoé, sachant bien que madame de Miremont conserve toujours au fond du cœur un tendre sentiment pour Edmond, lui présente la lettre, qui, d'ailleurs, ne nomme personne, et parvient à lui faire croire qu'elle est la femme charmante aimée par le jeune avocat (1). « S'il se tient éloigné, c'est la crainte, le respect, un peu de dépit peut-être; mais il vous aime toujours. » On croit facilement ce qu'on désire. Césarine, enchantée de la nouvelle, change à l'instant son plan de campagne. Ce qu'elle faisait pour Oscar, elle le fera pour Edmond. La générale a ses aides-de-camp; tout peut se réparer encore. Mais comment s'y prendre pour retenir à Paris M. de Miremont qui va voter et faire voter pour Oscar? Elle n'est jamais embarrassée.

Césarine avait dit, dans l'acte précédent: « Mon mari n'est jaloux que lorsque je le veux. » Il ne s'agit plus que de le vouloir. Alors elle dit de fort douces paroles à Oscar,

(2) Deuxième gravure.

et devant son mari. Les deux butors prennent la chose au pied de la lettre; l'un est content, l'autre est fâché (1). Jaloux du cousin Rigaud, M. de Miremont renonce au voyage de Saint-Denis, se fâche tout de bon, et croit fermement suivre sa propre volonté. Le brave Cassandre, comme à l'ordinaire, suit l'impulsion que lui donne sa femme. — Et moi, dit Oscar, que vais-je faire? — Allez voir les électeurs; parlez, parlez beaucoup et long-temps. Ce conseil, pour qu'Oscar se perde lui-même, est d'un excellent comique. Au reste, cette scène est vive, animée, fort adroitement faite, et très bien jouée par madame Volnys, Samson et Régnier.

Au quatrième acte, M. de Miremont est malade, ainsi le veulent sa chère épouse et le médecin Bernardet. Césarine présente au noble pair la tisane dont il croit avoir besoin (2). Voici ce que les camarades espèrent de cette maladie de commande. M. de Miremont a huit places; il est vieux : les députés solliciteurs croiront qu'il va mourir; ils demanderont à lui succéder; ils voteront pour le ministère; la loi passera, et puis il sera permis à M. le pair de se bien porter. Zoé vient voir Césarine pour entretenir son zèle en faveur d'Edmond. Les choses vont très bien jusque là; mais Edmond arrive lui-même. Zoé tremble qu'il ne détruise d'un mot l'édifice qu'elle a bâti; elle a beau faire des signes, l'autre ne voit rien; il poursuit bravement sa période. Après avoir remercié madame de Miremont de tous les services qu'elle lui a rendus pour le faire nommer, il demande la main d'Agathe. A ce mot, vous devinez le courroux de la pairesse généralissime : « Mes gens, mes chevaux, mes aides-de-camp, mes feuilletons, mes gazettes! il faut que je redétruise mon ouvrage. » — Je suis sauvé! dit Edmond qui ne comprend pas. — Il est perdu! dit Zoé qui comprend fort bien.



Dans une tragédie ou dans un drame, lorsque le héros est condamné, lorsqu'au moment de l'exécution ses amis prient et supplient le tyran de faire grâce, et qu'à la fin il se décide à l'accorder, je me dis : La grâce arrivera trop tard. Nous allons entendre bientôt Albin ou Théramène, avec la figure pâle, nous raconter comme quoi tout est fini. Ce sera la même chose ici, me suis-je dit en voyant commencer le cinquième acte de M. Scribe. Madame de Miremont arrivera trop tard, Edmond sera nommé; car, enfin, ces honnêtes électeurs de Saint-Denis ne peuvent pas tourner à tout vent comme la tête de Césarine. La générale et son chef d'état-major ont beau faire, ils ont beau rendre la santé au digne pair, et l'emballer pour Saint-Denis; ces messieurs rencontrent les électeurs qui reviennent : Edmond est nommé. Mais épousera-t-il Agathe? J'en doute fort; car, enfin, si Césarine ne veut pas que son mari le veuille, que deviendra le pauvre Edmond?

La pièce est fort bien jouée, Monrose met dans le rôle de Bernardet toute la finesse, tout le mordant qu'il possède, et dans la voix et dans le regard. Samson, Cassandre ou valet, Crispin ou Bertrand, est toujours l'homme du rôle qu'il joue. Cet acteur ne laisse rien perdre; aucun mot ne passe sans être entendu : semblable aux commentateurs, peut-être finit-il par rendre plus qu'il n'a pris. Menjaud, Régnier, Provost, mademoiselle Plessy, mademoiselle Anaïs, disent fort bien tout ce qu'ils doivent dire; cette dernière est charmante dans le rôle de Zoé. Je terminerai cette revue par le général en chef de la Camaraderie. Madame Volnys ordonne avec tant de grâce, que l'obéissance des camarades ne doit étonner personne; le contraire surprendrait bien davantage. A l'armée nous obéissions toujours à nos généraux, et cependant j'en ai connu beaucoup qui n'avaient pas d'aussi beaux yeux que madame Volnys.

C'est un beau succès pour M. Scribe et pour la Comédie Française. La Camaraderie marche bien; elle étincelle d'esprit, de jolis mots, de jolies phrases. C'est un habit à paillettes sur les épaules d'un colonel du Gymnase. Est-ce une comédie? un vaudeville en cinq actes? Je ne saurais le dire. Mais la pièce intéresse, elle occupe, elle fait rire, elle amuse : que voulez-vous de plus?

E. BLAZE.

(1) Troisième gravure.
(2) Quatrième gravure.

Théâtre

**FRANÇAIS.**



LA CAMARADERIE.

ACTE 1er.—SCÈNE IV.



Théâtre

FRANÇAIS.



LA CAMARADERIE.

ACTE III.—SCÈNE III.

Théâtre

FRANÇAIS.



LA CAMARADERIE.

ACTE III.—SCÈNE VI.



Théâtre
FRANÇAIS.



LA CAMARADERIE.

ACTE IV.—SCÈNE I.




NEUVIÈME LIVRAISON.

IMPRIMERIE DE BOURGOGNE ET MARTINET, RUE JACOB (CI-DEVANT DU COLOMBIER), 30.

Cent exemplaires ont été tirés sur papier vélin superfin.

| | | |
|---|---|---|
| Coloriés avec le plus grand soin. . . . . . . . . . . . . . . | 8 fr. | la livraison. |
| | 160 | le volume. |

Les personnes qui voudraient colorier elles-mêmes, trouveront aux bureaux de l'Album des exemplaires sur papier vélin collé. . . . . . » 50 c. la livraison.

| | | |
|---|---|---|
| | 10 fr. » | le volume. |

# LE GAMIN DE PARIS

**COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,**

**Par MM. Bayard et Vanderburch.**

| *PERSONNAGES.* | *ACTEURS.* |
|---|---|
| LE GÉNÉRAL MORIN....... | MM. Ferville. |
| AMÉDÉE son fils............ | Rozevil. |
| Mme MORIN, belle-sœur du gén. | Mmes Uzannaz. |
| Mme MEUNIER, grand'mère.... | Julienne. |
| JOSEPH } ses petits-enfants.... | M. Bouffé. |
| ÉLISA } | Melle E. Sauvage. |
| M. BIZOT, vieil employé..... | MM. Klein. |
| HILAIRE, valet............. | Bordier. |

Quand un auteur écrit une pièce de théâtre, il doit voir de son cabinet l'effet qu'elle produira, non pas avec tel ou tel acteur, mais avec tous les acteurs qui sont dans l'emploi. Ceux qui, suivant une autre méthode, bâtissent un drame pour un comédien, rien que pour lui, ne se servent des autres que comme d'un cadre pour faire ressortir un tableau, se trompent souvent, et dans ce cas la province ne ratifie point les jugements de la capitale. Il ne faut pas croire que tout l'esprit, tout le bon goût de la France n'est qu'à Paris; plus d'une fois il est arrivé que des ouvrages couronnés ici par un succès immense ont été sifflés avec justice à Rouen, à Lyon, à Bordeaux. On avait grandement raison ; car, Messieurs, vous n'aviez pas écrit ponr la France, mais pour Paris, pour un public de convention qui ne peut pas voir tel acteur sans rire ou sans prendre un grand intérêt à tout ce qu'il dira. Du moment que cet acteur vous manque, votre effet n'existe plus. La démarche, la pose, les intonations, tout est changé; votre pièce sans base s'écroule comme un échafaudage bâti par un charpentier mal habile.

Il est des acteurs qui possèdent l'art de faire rire avant qu'ils aient ouvert la bouche, et que l'on applaudit avant que les chandelles soient allumées; ceux-là, quoi que vous leur fassiez dire, amuseront le public, mais cela ne va pas plus loin : partez pour Lyon ou pour Étampes, vos traits d'esprit ne comptent plus. Dans une pièce écrite pour Potier, j'ai vu jadis quatre valets de théâtre apporter une table superbement servie, uniquement pour faire dire à l'acteur qui relevait un couvre-plat : « Il y a quelque chose là-dessous. » Certainement l'auteur avait une très belle pensée à laquelle Potier s'associait de toute la puissance de sa physionomie ; mais les acteurs de province ne pouvaient en sonder toute la profondeur, et le public des départements ne comprenait point.

J'ai vu cette table servie au théâtre de Marseille, et les Provençaux ne riaient pas lorsqu'on disait : « Il y a quelque chose là-dessous. » Pour soutenir l'honneur du parterre parisien, je racontais à mes voisins la grâce de Potier en découvrant le plat, le jeu de ses lèvres en prononçant la phrase à effet ; on ne m'entendait point, et cependant je puis me flatter de parler provençal autant qu'homme de France.

Nos réflexions peuvent s'appliquer en partie aux auteurs du *Gamin de Paris*. Je dis en partie, parce que le cadre dans lequel ils ont placé Bouffé, le grand comédien du Gymnase, a merveilleusement servi pour faire ressortir des talents de province. On peut jouer moins bien que Bouffé, et tenir encore un rang fort distingué dans les coulisses. Il faut avoir vu Bouffé dans *le Gamin de Paris* pour se faire une idée de son talent. Certes si l'affiche ne vous le disait pas, vous n'imagineriez jamais que ce petit polisson qui cabriole, qui fait tourner sa toupie avec tant de grâces, a pu jouer Michel Perrin et Grandet. Que dis-je ! mais n'allons pas chercher nos comparaisons ailleurs, prenons-les toutes dans *le Gamin de Paris*; vous verrez la même pièce, la même scène exciter le rire et faire déployer les mouchoirs. Si le rire est

déplacé dans une œuvre tragique, les larmes ne déparent point une comédie. Au théâtre, il est plus facile de faire rire que de faire pleurer : avec une grosse bêtise on y parvient souvent; mais pour extraire les larmes des yeux d'un honnête homme, et cela sans poison, sans poignard, sans horreur, il faut que l'auteur et l'acteur visent juste, qu'ils attaquent la bonne fibre du cœur, sans quoi le coup est manqué.

Dans la comédie, la première chose que l'on doit considérer après le vraisemblable, c'est l'intérêt, qui, d'ailleurs, ne peut exister qu'avec le vraisemblable. Si le spectateur s'occupe fortement de l'action que vous représentez, s'il attend avec impatience l'arrivée de tel personnage, s'il rit souvent, s'il pleure quelquefois, et si surtout ses larmes, mouillant à peine sa paupière, sont séchées à l'instant par un éclat de rire, l'auteur a réussi, l'acteur a dignement rempli sa tâche, et le spectateur sort en disant : « Très bien ! » Cette exclamation se répète partout dans les corridors; on l'entend murmurer sous le péristyle, et jusque dans la rue.

Garrik, le plus grand comédien du monde, possédait au suprême degré le talent de faire rire et celui de faire pleurer. Après avoir porté la terreur dans l'âme des spectateurs, il dilatait leurs poumons par de bons éclats de rire qui font tant de bien. *Richard III*, *Hamlet*, ou les farces de la foire, c'était toujours excellent; le public trouvait ce qu'il venait chercher, des larmes, des rires, des émotions. A Londres, on eut des vertiges, on s'étouffait aux portes du théâtre. La vogue immense qu'il obtint prit le nom de *fièvre de Garrik*; tous les Anglais en furent dévorés. Semblables aux Hébreux qui se guérissaient de la peste en regardant le serpent d'airain, les Anglais calmaient leurs accès fébriles en admirant Garrik. Cette haute renommée, à laquelle nul acteur n'a jamais pu parvenir, ne fut point sa récompense parce qu'il était tragédien ou comédien, mais parce qu'il était l'un et l'autre. Il peignait toujours la vérité dans les choses les plus opposées; maître des émotions du parterre, il tenait dans sa main le cœur de tous; à sa voix on frémissait de crainte, ou bien on éclatait de rire, et voilà pourquoi Garrik repose à Westminster à côté de Shakspeare dont il fut si bon interprète. Par la même raison, si quelque jour MM. Bayard, Vanderburch et Bouffé viennent à mourir, ce qui du reste me paraît assez probable, je suis d'avis qu'on ne les sépare point.

Molière a fait *le Misanthrope*, *l'Avare*, *le Bourgeois gentilhomme*. Ce sont des caractères généraux; chez tous les peuples on en trouvera le type; mais *le Gamin de Paris* n'existe qu'à Paris. Si la pièce de MM. Bayard et Wanderburch ne portait pour titre que *le Gamin*, ce titre serait faux. Ce caractère court les rues, il saute à tous les yeux, on ne peut faire un pas sans le rencontrer. Je ne sais qui disait : « Nous marchons sur la comédie. » Oui, certainement nous marchions à côté du gamin de Paris; cent fois il nous a fait des niches, et nul encore ne s'était occupé de le mettre en scène. Rien de plus facile, dira-t-on. Oui, mais il fallait y songer. C'est l'œuf de Christophe Colomb.



ne mansarde occupée par madame Meunier, grand'mère de mademoiselle Elisa, forme la décoration du premier acte. M. Amédée, jeune peintre logeant dans la même maison, fait le portrait de la maman, tandis que la demoiselle copie de la musique. M. Amédée, me disais-je, est probablement amoureux d'Elisa; mais il lui parle tout bas; j'entends un *je t'en prie*.... Diable ! je ne me suis pas trompé. (Première gravure.)

Survient M. Bizot, qui, sans le vouloir ou peut-être en le voulant, apprend à la jeune personne que M. Amédée découche toutes les nuits. Cette manière de vivre inquiète Elisa; mais Amédée s'excuse en disant qu'il travaille à peindre des décorations de théâtre. M. Bizot n'aime pas Joseph le gamin; cent fois celui-ci lui fit des niches; tout à l'heure encore, en jouant au bouchon sur le bord du canal Saint-Martin, le décime monstre de Joseph est venu, comme par un fait exprès, se graver sur le *tibia* de M. Bizot.

Joseph arrive tout mouillé, grelottant; d'où sort-il ? Du canal Saint-Martin. Bientôt resté seul avec sa sœur Élisa, le gamin lui raconte qu'il a vu M. Amédée dans un superbe tilbury attelé d'un cheval fringant qui par parenthèse a failli l'écraser. — Mais qu'allais-tu faire dans le canal ? C'est une histoire qu'il faut *voir* raconter par Bouffé; les gestes, la toupie, les intonations, comment vous expliquer tout cela? Je n'oserais certainement pas l'entrepren-

dre. Je vous dirai qu'en jouant au bouchon le gamin a entendu des cris. Un enfant se noyait; lui bravement s'est lancé dans l'eau pour sauver le petit mioche, il a réussi. La chose lui paraît fort ordinaire; il ne cherche pas du tout à s'en faire un mérite. (2e gravure.)

C'est bien là l'insouciance du gamin de Paris ; il casse les vitres et partage son pain avec un pauvre aveugle. Dans un autre moment, il lui fera des niches, tout cela dépend du vent qui souffle. Sa tête est une girouette ; elle tourne, elle obéit à la moindre impulsion ; qu'elle soit bonne ou mauvaise, il la suivra toujours. Le gamin sauve un enfant qui se noie ; s'il l'avait vu sur le bord du canal, peut-être l'eût-il poussé dans l'eau pour faire pièce à la maman. Son cœur est bon, mais le gamin ne réfléchit pas; il se lancera dans une émeute sans savoir pourquoi, sans savoir de quel côté se trouve le bon droit. Il voit qu'on lance des pierres, il lancera des pierres; c'est très amusant de lancer des pierres, surtout lorsqu'après avoir poché un œil elles vont en carambolant casser les grands carreaux des boutiques ou les glaces d'un café.

Survient la grand'mère Meunier qui se fâche tout de bon contre notre ami Joseph parce qu'il a laissé dans le canal sa casquette de deux francs soixante-quinze centimes. Mais il fait le calin auprès d'elle, l'embrasse, et finit par la faire rire. Cette scène est fort bien jouée: pendant que les acteurs s'essuient les yeux, les spectateurs tirent leurs mouchoirs, et le dernier couplet s'achève au milieu d'un accompagnement de nez.

J' suis l' César de la toupie
Et l'Alexandre du bouchon.

dit le gamin en sortant; on voit qu'il hante le paradis du Gymnase, il parodie des couplets chantés plus d'une fois sur le boulevart Bonne-Nouvelle.

Le César de la béchamelle
Et l'Alexandre du rostbiff.

ou bien :

Le César de la carambole
Et l'Alexandre du bloqué.

Voyez l'agrément de conquérir le monde, il en reste toujours quelque chose, on sert de point de comparaison; je félicite sincèrement M. César et M. Alexandre.

Mais voici bien une autre affaire : la maman Meunier propose un mariage à sa petite-fille. Le voisin Durand veut l'épouser : c'est un gros mercier qui demeure en face ; superbe parti, ma foi ! Vous sentez bien qu'Elisa refuse. Diable! dit la grand'mère : « il y a quelque chose là dessous. » Heureusement que MM. Bayard et Wanderburch n'ont pas fait servir de dîner.

Bizot vient annoncer que Joseph est arrêté ; mais le gamin arrive pour expliquer la chose. C'est une méprise, une pierre lancée par quelque polisson, et comme le nôtre est coutumier du fait, les sergents de ville qui le connaissent le menaient chez le commissaire, lorsqu'un beau monsieur décoré l'a fait relâcher en répondant pour lui.

Joseph reste seul avec Elisa. —Ton M. Médée, lui dit-il, est un mouchard, car il se déguise; ici c'est un pauvre artiste, dans la rue c'est un fashionable en tilbury; ruban rouge, rien n'y manque. Amédée survient; Elisa lui demande des explications sur sa conduite mystérieuse. Alors il se décide, et lui dit que fils d'un homme riche il a feint d'être pauvre pour se faire aimer d'elle; bien d'autres à sa place ont souvent fait tout le contraire; plus tard il l'épousera, mais à présent c'est impossible.

Bizot, qui vient interrompre cette scène de désespoir, emmène Amédée. Elisa reste seule avec Joseph qui vient de tout apprendre en portant des épreuves à M. Paul de Kock ; le gamin de Paris devait nécessairement être imprimeur en herbe. Il a rencontré le groom de M. Amédée; il l'a fait jaser; il sait son nom, sa demeure ; son père est le général Morin, pair de France, et M. Amédée va se marier. La pauvre Elisa s'écrie qu'elle est perdue, déshonorée, et Joseph commence à comprendre. Ce n'est plus un enfant, il voit tout de suite qu'il faut être homme pour protéger sa sœur. Sa résolution est prise, il part; au second acte nous saurons ce qu'il va faire.



Le général Morin est un de ces vieux grognards de l'empire que le Gymnase nous a montrés si souvent dans tous les grades et dans toutes les situations. Il a la goutte; il est brusque, bourru, brave homme. C'est toujours ainsi que le théâtre nous montre les anciens militaires; il faut bien qu'ils soient taillés sur ce modèle puisque tous les auteurs de vaudeville nous l'affirment.

Madame de Morin, tante d'Amédée, veut le marier avec une demoiselle de haute naissance. Le général en serait bien aise; sa bru lui tiendrait compagnie; il aurait des petits enfants à gronder, ce qui fait passer le temps d'une manière fort agréable.

Le gamin est venu déjà la veille à l'hôtel Morin; les domestiques l'ont empêché d'entrer; en se débattant, il a cassé trois carreaux, et on l'a mis à la porte. Tenace dans ses projets, il revient, et, culbutant les valets, leur donnant des crocs en jambe, il entre dans le salon. Joseph l'a bien dit au premier acte : « Je veux être un homme. » Il raconte au général l'histoire d'Elisa, les déguisements d'Amédée. Tout cela se dit avec naïveté, simplement, avec une chaleur entraînante. — Que veux-tu que j'y fasse? répond le pair de France. Survient la tante aux grands airs. C'est son jeune fils que Joseph a tiré de l'eau. Lorsqu'on lui raconte ce qu'a fait Amédée en trompant une honnête fille, elle trouve la chose charmante; elle croit qu'une bourse pleine d'or peut payer le déshonneur d'Elisa. Joseph la jette sur le parquet. — Si la goutte ne me clouait pas ici, j'irais voir ta sœur. — Bon! dit le gamin, je vais chercher Elisa.

Ferville est sur le théâtre comme chez lui; c'est bien un vieux général en robe de chambre. Cet acteur ne se croit jamais en présence du public; s'il se doutait qu'il existe un parterre, il ne serait pas si naturel. Après avoir été bonhomme, il monte sur son grand cheval de bataille, et soit qu'il se moque de la baronnie de madame Morin en lui rappelant qu'elle est fille de Vacherot, marchand de laines d'Arpajon, soit qu'il tance vertement Amédée sur sa conduite envers Elisa, Ferville déploie une verve qui contraste fort bien avec la scène précédente. — Si vous aviez dit à ces braves gens: Je suis l'héritier d'une grande famille, on vous eût fermé la porte; mais vous avez caché votre nom, votre rang; vous avez promis d'épouser, vous êtes un infâme. Vous n'avez point osé paraître avec votre ruban rouge, vous êtes indigne de le porter. Le général arrache la décoration d'Amédée qui sort désespéré. Nous avons choisi ce moment pour le sujet de notre troisième gravure. Le pauvre garçon! Sa tante le protége; mais, privé de sa maîtresse et de son ruban rouge, que va-t-il devenir? S'il s'agissait de tout autre, la question ne serait pas douteuse; Amédée suivrait la marche ordinaire indiquée par l'honneur ou par nos préjugés; mais ici l'épée et le pistolet n'ont rien à faire, il faut se résigner.

Joseph arrive avec Elisa; Morin reçoit la jeune fille avec bonté. Celle-ci lui raconte l'histoire de ses amours, les séductions du jeune homme, sa perfidie, le désespoir où serait la grand'mère si pareille nouvelle lui parvenait. Apprenant qu'il a chassé son fils, elle demande grâce pour lui. Seule elle veut être malheureuse. Le général, après avoir réfléchi : — Savez-vous lire, mademoiselle? lui dit-il. — Oui, monsieur; j'ai été élevée à Saint-Denis ... à la Légion-d'Honneur; mon père était un ancien militaire. — Il s'appelait? — Meunier. — Je l'ai connu. Survient la tante qui veut mettre Elisa dans une bonne maison en qualité de femme-de-chambre. — C'est moi, dit le général, qui me charge de la placer; elle restera près de moi. Je ne veux pas qu'elle me quitte; sa présence adoucira les douleurs de la goutte.

Amédée arrive; il sort de chez le ministre de la guerre; il a obtenu du service dans l'armée; il part, et s'il n'est pas tué, son père le reverra digne de lui. Le général lui rend son bout de ruban. — Partez, monsieur, dit-il; quand vous aurez un état, un nom à vous, vous me demanderez la main de ma fille; car elle est à moi, peut-être alors vous la donnerai-je. — Impossible! dit madame de Morin, vous n'irez pas jusque là. — Pourquoi pas, madame? — Parce qu'il faudrait être fou. — Je le ferai. — Vous ne le ferez pas. — Mais si. — Mais non. — Eh bien! épouse-la tout de suite, ne fût-ce que pour faire enrager ma belle-sœur.

L'intérêt de la pièce se soutient jusqu'au bout. Ferville et Bouffé sont excellents tous deux. Mademoiselle Sauvage joue fort bien son petit rôle de jeune fille. Ce n'est point une grisette ordinaire; elle a fort bien saisi la nuance que les auteurs ont choisie. Une couturière sortant de Saint-Denis n'a point le ton et les manières d'une couturière ordinaire. Quant à Bouffé, c'est le gamin incarné. Jamais il ne le joue deux fois de la même manière. Il ajoute, il retranche, il taille, il rogne, *e semprè benè.* E. BLAZE.

Théâtre
DU
GYMNASE-DRAMATIQUE.



LE GAMIN DE PARIS.

ACTE I^er^.— SCÈNE I.

Théâtre

DU

GYMNASE-DRAMATIQUE.




LE GAMIN DE PARIS.

ACTE I$^{er}$.—SCÈNE IV.

Théâtre

DU

GYMNASE-DRAMATIQUE.



LE GAMIN DE PARIS.

ACTE II.—SCÈNE IX.

Théâtre

DU

GYMNASE-DAAMATIQUE.



LE GAMIN DE PARIS.

ACTE II —SCÈNE X.

# ROBERT-LE-DIABLE.




DIXIÈME LIVRAISON.

IMPRIMERIE DE BOURGOGNE ET MARTINET, RUE JACOB, 30.

Nous espérions donner *Stradella* dans notre 10e livraison, mais les immenses détails d'architecture qui se trouvent dans les décorations, et que nous voulons reproduire dans nos gravures, nous forcent d'en retarder la publication jusqu'à la fin du mois.

---

## AVIS.

Plusieurs abonnés se plaignent de ne pas recevoir leurs livraisons le 1er du mois et le 15. Nos publications étant subordonnées aux décisions du parterre, ne peuvent pas être périodiques. Il en paraîtra toujours deux par mois, du 1er au 10, comme du 15 au 25. Nous avons besoin, pour nous mettre à l'œuvre, de voir un succès constaté par plusieurs représentations.

# ROBERT-LE-DIABLE

**OPÉRA EN CINQ ACTES,**

**Paroles de MM. Scribe et Germain Delavigne, musique de M. J. Meyerbeer.**

| PERSONNAGES. | ACTEURS. | PERSONNAGES. | ACTEURS. |
|---|---|---|---|
| ROBERT, duc de Normandie. | MM. AD. NOURRIT. | UN HÉRAUT D'ARMES............ | M. MASSOL. |
| BERTRAM, son ami......... | LEVASSEUR. | ISABELLE, princesse de Sicile. | Mmes FALCON. |
| RAIMBAUT, paysan Normand.. | LAFONT. | ALICE, paysanne Normande. . | DORUS-GRAS. |
| UN ERMITE................. | PRÉVOT. | HELENA, personnage muet.... | TAGLIONI. |
| UN MAJORDOME DU ROI DE SICILE.. | ALEXIS. | DAME D'HONNEUR d'Isabelle...... | LAVRY. |



es premiers seront les derniers. *Robert-le-Diable* ne prend son rang dans *l'Album des Théâtres* qu'après *les Huguenots* : certes, ce n'est pas un oubli de notre part; mais à l'époque où cet opéra fit sa première apparition, suivie d'un succès unique, incommensurable, nous n'existions pas encore. Cette raison est assez bonne pour qu'on nous dispense d'en donner une autre.

La scène est en Sicile, près de Palerme; des chevaliers sont réunis sous des tentes; et, pour passer le temps, ils boivent. C'est un moyen tout comme un autre; on s'en servait à la grande armée, on s'en servira toujours dans les camps. On amène à Robert un pèlerin arrivant de la Normandie; curieux d'avoir des nouvelles de son pays, le chevalier le prie de lui raconter ce qui s'y passe. Raimbaut, là-dessus, chante une ballade renfermant l'histoire de la mère de Robert. Berthe reçut autrefois les hommages d'un prince; elle l'épousa. Ce prétendu prince n'était autre qu'un démon. Le fils qui naquit bientôt de cet étrange mariage hérita des vertus de son père. Il enlevait les femmes et les filles; il battait les maris, et tout le monde l'appelait Robert-le-Diable.

Fâché d'entendre raconter sa propre histoire, Robert se nomme, et veut que l'on pende Raimbaut; celui-ci demande grâce; il vient en Sicile avec sa fiancée.... A ce mot, le chevalier se radoucit; il ordonne qu'on amène la jeune fille. Robert reconnaît Alice, son amie d'enfance, sa sœur de lait. Prête à se marier avec Raimbaut, elle a quitté la Normandie pour venir auprès de Robert accomplir les dernières volontés de Berthe; elle lui présente le testament de sa mère.

> ....Un jour, a-t-elle dit,
> Quand il en sera digne, il lira cet écrit.

— Ce moment n'est pas encore arrivé, dit Robert; j'aime la princesse de Sicile; j'ai voulu l'enlever, mais son père me fit attaquer par tous ses chevaliers. J'allais succomber sans le secours de Bertram; il fut vainqueur, il me sauva. Je n'ai pu revoir Isabelle; pense-t-elle encore à moi! — Il faut le demander. — Comment? — Écrivez-lui. — Qui remettra ma lettre. — Moi. — Comment pourrai-je reconnaître un tel service? — En permettant qu'aujourd'hui je me marie avec Raimbaut. Robert fait écrire la lettre par son chapelain; car les chevaliers maniaient mieux l'épée que la plume. Bertram survient. En le voyant, Alice témoigne un étonnement qui ressemble à la peur; elle reconnaît en lui l'original d'un portrait du diable qu'elle a vu dans l'église de son village.

Les chevaliers reviennent, et Bertram, le génie du mal, comme Alice est le génie du bien, pousse Robert à jouer. Lui qui sait tout, n'ignore pas que le jeu peut conduire un homme à se donner au Diable, et c'est pour cela qu'il fait perdre Robert. Il a probablement pipé les dés; car le pauvre chevalier perd tous les coups; or, argent, vaisselle, bijoux, chevaux, armures, tout y passe. Bertram-le-Diable rit sous cape du désespoir de Robert; il cherche à le consoler, en lui répétant ses propres paroles :

> L'or est une chimère, etc.

Il paraît que Robert tenait beaucoup à cette chimère, car il sort désespéré.

Isabelle, princesse de Sicile, est seule dans une salle de son palais; elle déplore l'absence de Robert. Survient Alice, qui remet le billet écrit au premier acte. Isabelle pardonne, et Robert arrive. Dans un duo charmant, il plaide sa cause lui-même; on entend une marche guerrière : c'est le signal du tournoi. La main d'Isabelle est promise au vainqueur, et Robert n'a plus d'armes; il les a perdues au jeu. La princesse le sait. Tout est prévu, des écuyers apportent une superbe armure, avec laquelle Robert combattant sous les yeux de sa belle ne peut manquer de vaincre tous ses rivaux. Le roi de Sicile compte beaucoup sur les exploits du prince de Grenade; mais Robert ne s'en inquiète guère; comme Rodrigue, il est prêt à dire :

Paraissez, Navarrois, Maures et Castillans;

il ne demande qu'à rencontrer son rival, non dans un tournoi, mais dans un combat sérieux. Ses désirs vont être exaucés, car un héraut lui présente un cartel au nom du prince de Grenade, qui l'attend dans la forêt voisine. Robert suit le messager; mais Bertram nous apprend aussitôt que ce prince de Grenade n'est qu'un fantôme, une ombre; Robert le poursuivra sans pouvoir l'atteindre, et cependant un autre remportera le prix du tournoi.

Isabelle revient conduite par son père; le peuple, les seigneurs, les chevaliers, etc, l'accompagnent. Un héraut d'armes demande pour le prince de Grenade l'honneur d'être armé par les mains de la princesse. Mais Robert ne vient pas; Alice, Isabelle, l'attendent. Son absence les désespère et fait rire Bertram, car le diable se félicite toujours du mal qui arrive ici-bas. Bertram a fait tous ses calculs. C'est en rendant Robert bien malheureux qu'il espère le soumettre à son infernale puissance. Espérons que l'ange gardien aura plus de puissance que le Diable.

Nous sommes sur les rochers de Sainte-Irène; c'est là que Raimbaut doit épouser Alice; un ermite leur donnera la bénédiction nuptiale. Raimbaut arrive le premier au rendez-vous; il y trouve Bertram. Celui-ci, qui cherche toujours à faire des recrues, donne de l'or à Raimbaut, et l'engage à ne plus songer à sa fiancée, à porter plus haut ses prétentions; et d'ailleurs pourquoi se marier? le bonheur est dans l'inconstance.

Le conseil des démons se tient dans une caverne, sous les ruines d'un temple. Bertram doit y paraître; on entend un chœur infernal. On dirait vraiment que M. Meyerbeer s'est trouvé quelquefois au sabbat, car ses démons chantent comme ils doivent chanter. Il a noté leurs airs, il les a sténographiés séance tenante, car il n'aurait pas pu les deviner. Bertram n'est pas plus tôt entré dans la caverne, qu'on voit Alice arriver d'un autre côté. D'abord elle est étonnée de ne point trouver Raimbaut, puis entendant les chants diaboliques, elle s'effraie; on s'effraierait à moins. Elle écoute, les démons appellent Robert; inquiète, elle s'approche, elle regarde; et probablement elle voit des choses bien horribles, puisqu'elle pousse un cri, et tombe évanouie au pied de la croix qui se trouve au milieu du théâtre. Bertram revient; l'arrêt est prononcé: si Robert ne se donne pas au diable, Bertram le perdra pour toujours. Apercevant Alice, il lui demande si elle a entendu ou vu quelque chose: un diable devrait tout savoir. Il lui recommande le silence envers tous, sous peine de mort pour elle, ses parents et ses amis, sans excepter Raimbaut. Notre première gravure représente cette situation; Alice embrasse la croix; Bertram voudrait s'approcher, mais une puissance surnaturelle l'arrête toujours. Arrive Robert, désespéré de n'avoir trouvé personne dans la forêt, d'avoir perdu la main d'Isabelle, promise au vainqueur du tournoi. Alice voudrait le prévenir du danger qu'il court auprès de Bertram, mais celui-ci lui renouvelle ses menaces... Elle sort. « Ton rival, dit Bertram, s'est servi de sortiléges pour égarer tes pas, il faut employer les mêmes armes contre lui. Dans les ruines d'un cloître, sur le tombeau de Sainte-Rosalie, il existe un rameau vert; celui qui le possède fait tout ce qu'il veut, il est riche, il est immortel. Auras-tu le courage de l'enlever? — Oui! »

Le théâtre change, et représente une des plus magnifiques décorations qui jamais aient été mises sur la scène de l'Opéra. Nous avons essayé de la reproduire dans notre deuxième gravure. Nous savons bien que nous sommes restés au-dessous de l'original; mais si ceux qui ne l'ont point vu peuvent s'en former une

idée d'après notre copie, nous croirons avoir réussi.

Dans le cloître ruiné d'une ancienne abbaye, on voit plusieurs tombeaux avec des statues de nonnes, en pierre, en marbre; dans le fond on remarque celui de sainte Rosalie; couverte de ses habits religieux, la s inte tient à la main un rameau de cyprès. Il fait nuit. La scène est éclairée par les rayons de la lune. Bertrand arrive; il évoque toutes ces nonnes couchées sur leur lit de marbre, et les rappelle à la vie pour une heure. Ces dames, qui jadis ont probablement obéi souvent aux ordres du diable, reconnaissent la voix de Bertram; elles se soulèvent, se dressent, et, semblables à des ombres, elles glissent sans marcher. Les statues s'animent, les tombeaux s'ouvrent, il en sort des fantômes de toute espèce; on croirait être dans un cimetière le jour de la résurrection.

Bertram continue son récitatif, et donne ses ordres à toutes ces filles damnées. Il est leur chef, leur général, elles doivent obéir. « Un chevalier va venir ici, je désire qu'il cueille le rameau vert; s'il hésite, forcez-le par vos séductions à remplir sa promesse. » Les nonnes font un signe d'assentiment, et Bertram se retire. Toutes ces jeunes filles sortant du tombeau se reconnaissent et sont contentes de se revoir. Les passions qui les agitaient autrefois se réveillent en elles. La supérieure leur donne l'exemple, une supérieure! il n'est pas étonnant qu'elle soit damnée. Elle semble leur dire: « Puisque nous avons une heure de vie, nous ne saurions mieux l'employer qu'à la danse. » La supérieure a raison, car elle se nomme Taglioni. Survient Robert; toutes les nonnes se cachent derrière les colonnades. Il s'avance près du tombeau de sainte Rosalie; mais le trouble s'empare de lui, le sacrilége l'effraie; dans les traits de la sainte, il croit revoir ceux de sa mère. Il est prêt à sortir lorsqu'il se voit entouré par les nonnes. Héléna s'approche de lui; toutes les séductions, elle les emploie pour entraîner Robert. Plusieurs fois, au moment de détacher le rameau, le remords l'en empêche; mais au milieu de tant de belles filles qui l'entourent, que voulez-vous que le pauvre chevalier fasse? il succombe, c'est ce que bien d'autres auraient fait à sa place.

......Amenez-moi des saints,
Amenez-moi, si vous voulez, des anges,
Je les tiendrai créatures étranges,
Si vingt nonnains telles qu'on les vit lors,
Ne......

Robert, enivré par tant de séductions, enlève le rameau; c'est ce moment que nous avons choisi pour notre troisième gravure. Le lieu de la scène est le même que dans la seconde; ainsi, par la pensée, augmentez les proportions de la deuxième gravure en y plaçant le groupe de la troisième, ou bien rapetissez les personnages de la troisième en les plaçant dans la seconde, et vous aurez toujours la vérité. Les nonnes dansent pour se réjouir d'avoir exécuté les ordres de leur seigneur et maître; les démons dansent, les fantômes dansent et la toile tombe sur une magnifique bacchanale.



Quittons les tombeaux pour revenir aux palais des rois de Sicile. Isabelle, entourée de sa cour, reçoit les présents de son futur époux, le prince de Grenade. Robert paraît avec son rameau de cyprès doué d'une vertu singulière, il endort tous ceux qui le regardent. C'est le contraire de la musique de M. Meyerbeer, elle réveille ceux qui l'entendent. A l'arrivée de Robert, les seigneurs siciliens, les dames de la cour d'Isabelle deviennent immobiles; chacun garde la position qu'il avait; c'est comme dans *la Belle au bois dormant*. La princesse tombe sur une estrade et s'endort; les portes se referment et Robert reste seul avec elle. Aussitôt il rompt le charme; Isabelle se réveille et lui reproche les moyens surnaturels qu'il emploie; un vaillant chevalier doit compter sur son épée et non sur le secours de l'enfer. — Oui, j'ai voulu me venger d'un rival odieux. — Vous le pouviez avec honneur ce matin encore en combattant. — Je suis le maître ici, rien ne peut t'enlever à mon amour. Cette réponse ne nous paraît pas digne d'un chevalier courtois; mais il faut l'excuser, il s'est donné au diable, et les gens qui font un tel pacte sont peu galants de leur nature.

Cependant Isabelle lui chante pour l'attendrir une charmante cavatine, et Robert, ne voulant rien devoir à la magie, brise le rameau vert; les chevaliers, les hommes d'armes, endormis par ce talisman, désormais sans force, puisqu'il est brisé, se réveillent peu à peu. Les menaces du chœur vont toujours *crescendo*. Robert, en digne chevalier, veut tenir tête à tout le monde, mais la résistance est impossible; on se précipite sur lui, on l'entraîne; certes, s'il avait prévu la catastrophe, il aurait laissé dormir tous ces gens-là, c'est ce que

j'aurais fait à sa place. Isabelle, effrayée, tombe évanouie; ses femmes se groupent autour d'elle; Alice à genoux prie Dieu pour Robert.



n chœur de moines ouvre le cinquième acte. La scène se passe dans le vestibule de la cathédrale de Palerme, un rideau cache le fond du théâtre. Lorsque à l'Opéra vous voyez la scène rétrécie, et que les acteurs ont à peine l'espace nécessaire pour se mouvoir, entre une toile et la rampe, soyez certain qu'on vous prépare une surprise. A cette époque, en Sicile, les églises jouissaient du droit d'asile; un criminel, du moment qu'il en franchissait le seuil, échappait à la justice humaine. Il fallait, pour le saisir, une permission de l'autorité ecclésiastique. L'évêque la donnait quelquefois, mais il la refusait souvent pour ne pas laisser prescrire son droit.

Après avoir commis les plus épouvantables crimes, le fameux Langlade se réfugia dans l'église des Grands-Augustins, à Avignon. L'autorité séculière, qui le poursuivait, n'osa point franchir la porte du lieu saint. Les sergents se rendirent chez le vice-légat. — Je permets qu'on l'arrête. — Mais, Monseigneur, il s'est couché sur l'autel. — Qu'on le saisisse sur l'autel, et s'il est entré dans le tabernacle, qu'on le prenne dans le tabernacle.

Robert n'a pas commis un crime bien grand : avoir endormi des courtisans n'est qu'une peccadille. Arrêté, mis en prison, sans doute au quatrième acte, il s'est vu délivré par son ami Bertram, et pour ne point être repris, il vient à l'église, c'est-à-dire dans le vestibule. Bertram, qui l'accompagne, ne pourrait certainement pas entrer dans la nef; il lui serait plus facile de vaincre une armée que de passer devant un bénitier. Robert s'est battu contre le prince de Grenade qui l'a vaincu.—Je suis bien malheureux, dit-il, tout me trahit aujourd'hui. — Excepté moi qui t'aime. En brisant ce rameau tu as livré Isabelle à ton rival; mais tu peux encore la lui ravir. — Comment? —En signant cet écrit. — Donne. Au moment où Robert va signer, on entend des chants religieux dans l'église; ils lui rappellent des souvenirs d'enfance; il hésite, et Bertram, pour le décider, lui dit que le peuple prie pour le bonheur du prince de Grenade. — Enfin pourquoi mettre tant d'acharnement à me perdre? qui es-tu ? parle. — Ne l'as-tu pas deviné? Le récit de Raimbaut est vrai..... je suis ton père. — Malheureux que je suis ! — Ton malheur n'est pas si grand que le mien. Notre tourment, à nous habitants de l'enfer, est de n'aimer rien. Lorsque je fus jadis lancé dans l'abîme avec les anges révoltés, j'eus un moment de repentir, et Dieu me permit d'aimer, j'aimai ta mère; cet amour, je l'ai reporté sur toi, de toi seul dépend mon avenir, mon bonheur, ma vie. Si tu signes nous sommes unis pour l'éternité, si tu me refuses je ne te reverrai plus. A minuit tout sera fini. Dis un mot, et ton rival disparaît ; tu épouseras Isabelle; les honneurs, les richesses, les plaisirs, une jeunesse éternelle, voilà ce que je t'offre en échange. C'est ton bonheur que je veux, moi qui suis ton père; si tu peux le trouver ailleurs, pars, je renonce à toi. — Eh bien, dit Robert, j'accepte, ne nous séparons jamais.

A ces mots, arrive Alice, l'ange gardien. Bertram la redoute ; il montre le parchemin fatal et presse Robert d'en finir. Au moment où celui-ci va le prendre, Alice lui présente le testament de Berthe. Robert, pendant ce fameux trio, se trouve tour à tour prié par l'un, pressé par l'autre. Nous avons choisi cette situation pour notre quatrième gravure. Cette scène est très belle, elle est d'une grande vérité morale et philosophique. C'est la position de l'homme ici-bas, toujours pressé par le génie du mal, toujours bien conseillé par la conscience, heureux lorsque la conscience est écoutée. Robert, prêt à tomber dans l'abîme, saisit la main d'Alice; minuit sonne, et Bertram est englouti dans l'enfer.

Le fond du théâtre s'ouvre, on voit la grande nef de la cathédrale de Palerme. On entend des chants religieux, l'orgue leur donne une solennité qui jusqu'à ce jour était inconnue à l'Opéra. La princesse de Sicile est près de l'autel où Robert est attendu. L'encens fume, le chœur célèbre la victoire du ciel sur l'enfer, et la toile tombe sur ce magnifique spectacle.

La place nous manque pour faire l'éloge de la musique de M. Meyerbeer; d'ailleurs, nous ne pourrions que répéter ce qu'on a dit de toutes les manières. Cent soixante-trois représentations avec la salle pleine, voilà, je pense, la meilleure preuve du succès populaire, européen, universel, de *Robert-le-Diable*.

E. BLAZE.

Théâtre

DE

**L'OPÉRA.**



ROBERT-LE-DIABLE.

ACTE III. — SCÈNE IV.

Théâtre
DE
L'OPÉRA.



ROBERT-LE-DIABLE.

ACTE III.—SCÈNE VII.

Théâtre

DE

**L'OPÉRA.**



ROBERT-LE-DIABLE.

ACTE III. — SCÈNE VII.

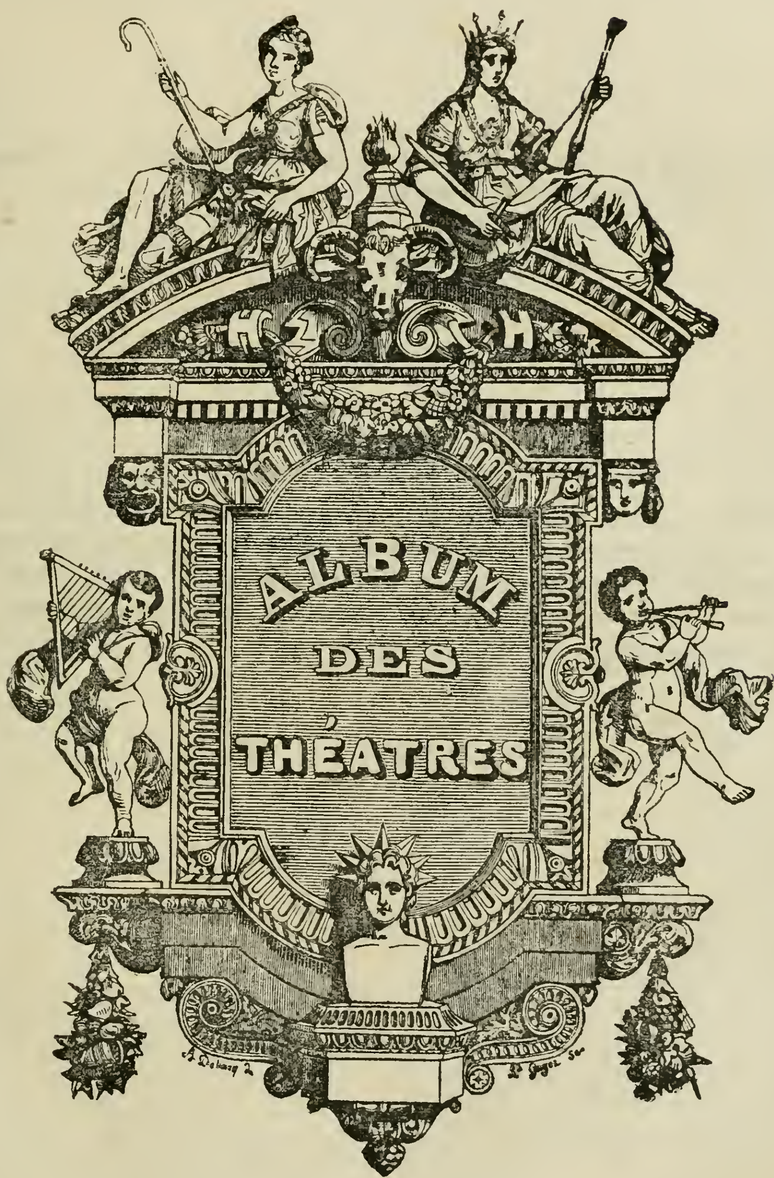
Théâtre
DE
L'OPERA.



ROBERT-LE-DIABLE.

ACTE V. — SCÈNE III.

# STRADELLA.




ONZIÈME LIVRAISON.

IMPRIMERIE DE BOURGOGNE ET MARTINET, RUE JACOB, 30.

On peut se procurer aux bureaux de l'Album des Théatres les dix premières livraisons, formant un demi volume broché.

Papier ordinaire. . . . 3

Papier velin superfin. . . 5

---

# AVIS.

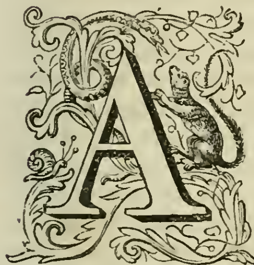
Plusieurs abonnés se plaignent de ne pas recevoir leurs livraisons le 1er du mois et le 15. Nos publications étant subordonnées aux décisions du parterre, ne peuvent pas être périodiques. Il en paraîtra toujours deux par mois, du 1er au 10, comme du 15 au 25. Nous avons besoin, pour nous mettre à l'œuvre, de voir un succès constaté par plusieurs représentations.

# STRADELLA,

**OPÉRA EN CINQ ACTES,**

**Paroles de MM. E. Deschamps et E. Pacini, musique de M. L. Niedermeyer.**

| PERSONNAGES. | ACTEURS. |
|---|---|
| STRADELLA, maëstro et chanteur | MM. Ad. Nourrit. |
| LE DUC DE PESARO, patricien et sénateur | Dérivis. |
| SPADONI, factotum du duc | Levasseur. |
| BEPPO, élève et ami de Stradella | Ferd. Prévot. |
| PIETRO, Bravi | Wartel. |
| MICHAEL, Bravi | Massol. |
| LÉONOR, fiancée de Stradella | M<sup></sup>mes Falcon. |
| GINEVRA, mère de Beppo | Gosselin. |
| Un officier de sbires | MM. Charpentier. |
| Saltimbanques | Martin. Bernardet. |



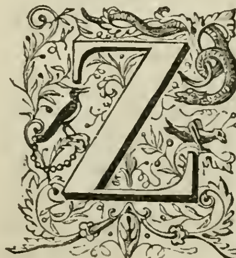
u lever du rideau nous sommes à Venise, par un beau clair de lune; Spadoni, coupe-jarrets au service du duc de Pesaro, paraît vêtu du classique manteau, couleur de muraille. Une gondole sillonne les eaux du canal, et le duc débarque. — Tes amis sont-ils prêts? — Oui, Monseigneur, les voilà. — *Sa grandeur que veut-elle?* disent les bravi. — Il faut enlever une belle rebelle qui demeure à deux pas d'ici. Vous serez bien payés.

. . . . . Il suffit, Monseigneur,
De vous servir on ne veut que l'honneur.

Mais on entend du bruit, c'est sans doute une mascarade, retirons-nous, dit le brave Spadoni; c'est Stradella: le maëstro, le chanteur, suivi de ses élèves, vient donner une sérénade à la belle Léonor. Vous avez sans doute déjà deviné que le duc est le rival de Stradella, et que Léonor est à la fois l'objet de la sérénade, et le but de l'enlèvement projeté. La guitare en main, Stradella chante une fort jolie romance, accompagnée par le chœur des élèves, et des bravi placés au coin des rues; les premiers célèbrent l'amour et la beauté, les autres maudissent des importuns qui les empêchent de *travailler*, et de mériter leur salaire.

Paraissant à son balcon, comme doit le faire toute bonne Vénitienne à qui l'on donne une sérénade, Léonor répond aux galanteries de Stradella; bientôt elle descend dans la rue, et les deux amants chantent un nocturne pour se jurer amour et fidélité. Ils doivent se marier demain; quant à moi, je souhaite fort qu'aucun obstacle ne vienne s'opposer à leur union. Ils se séparent, et Léonor rentre chez elle. — Amis, la place est libre, dit Spadoni, forcez la porte: ordre que ces messieurs exécutent aussitôt; la pauvre Léonor a beau crier, l'écho seul répond à sa voix. Ces mauvais sujets emportent la pauvre fille, et la conduisent au palais Pesaro.

Mais la patrouille arrive, les cris de Léonor ont frappé les oreilles des sbires, l'officier s'adresse à Spadoni, qui, fort de l'assistance du duc, fait l'insolent comme un valet de grand seigneur. On veut le mettre en prison, Pesaro se nomme, et l'officier demande excuse pour la liberté grande. Arrivent des gondoles pleines de masques de toutes sortes, pierrots et polichinelles viennent se mêler parmi les soldats. Le sinueux serpent de la farandole entoure la patrouille; il passe dans le peloton, qu'il coupe en plusieurs sections, que dis-je? les files ellesmêmes sont séparées, et ne peuvent plus sentir le coude du côté du guide. Les sbires veulent se gendarmer; mais le moyen de se fâcher avec des dominos qui dansent en riant! La contagion les gagne, ils finissent par danser eux-mêmes, et le premier acte finit comme *le Procès du Fandango*.



élés serviteurs du duc, les compagnons de Spadoni apportent dans son palais Léonor évanouie. Ils se retirent, elle reprend ses sens, et chante un air pour déplorer son malheur, et l'absence de Stradella. Entendant

venir quelqu'un, elle entre dans la chambre voisine. C'est Spadoni, qui, pour fléchir les rigueurs de l'inhumaine, se présente accompagné d'une troupe de marchandes, portant dans leurs cartons tout ce qui peut flatter la coquetterie d'une femme. On dirait que la rue Vivienne a fait une descente dans la rue Lepelletier. Ces dames se retirent, elles sont remplacées par Stradella, et son ami Beppo. Le chanteur est au service du duc, qui l'envoie pour amuser Léonor; vous voyez que le patricien de Venise emploie tous les moyens de plaire, ce n'est pas sa faute s'il ne réussit point. Stradella ne se doute guère que Léonor est enlevée, qu'elle est si près de lui, et qu'il doit faire le galant au profit d'une autre.

Ses élèves commencent à chanter le chœur de la sérénade du premier acte, mais il les arrête :

. . . . . Gardez-vous de profaner ces chants
Inspirés par celle que j'aime !

Léonor a tout entendu de la pièce voisine, elle accourt et se trouve dans les bras de Stradella. Duo de tendresse et de désespoir : que faire? comment sortir d'ici? Ce balcon est trop élevé, impossible de descendre. Dans ce moment on entend Beppo qui, dans sa gondole, chante une barcarolle. Stradella écrit sur ses tablettes, les jette à Beppo, et sa douleur se change en espérance. Ce duo plein de grâce et de fraîcheur est admirablement chanté par Nourrit et mademoiselle Falcon.

Beppo jette par la fenêtre un paquet de cordes enveloppées dans un manteau. Ce paquet contient des armes; Stradella pose le tout sur une table, et attache l'échelle au balcon; mais au moment de partir, le duc arrive. Sa seigneurie paraît satisfaite des soins du maëstro pour adoucir la belle Léonor, il l'en remercie, ce n'est vraiment pas la peine. Le duc veut rester seul avec elle, il fait signe à Stradella de sortir, mais celui-ci ne comprend pas ou ne veut pas comprendre. Le maître renouvelle ses ordres, et le chanteur reste encore. Au moment où le patricien va porter la main sur Léonor, Stradella s'avance, et les sépare. — Quelle audace! — Je suis votre rival — Qu'as-tu dit, misérable?—Léonor m'appartient.

Jugez de la colère de Pesaro! dans l'ensemble du trio elle est bientôt portée à son comble. Voulant punir le chanteur, il tire l'épée, mais celui-ci prenant un pistolet envoyé par Beppo, le menace de la mort s'il ose faire un pas. — Il fait descendre Léonor par l'échelle de corde, lui même descend bientôt après, en tenant son arme vis-à-vis la poitrine du duc, et la toile tombe.

Je le dis à regret, mais cette scène sent un peu le mélodrame. Sur les théâtres du boulevart, les héros ne se tirent pas autrement d'affaire. Le pistolet n'est point une arme vénitienne; Beppo, qui se promène dans sa gondole sous les murs du palais Pesaro, ne doit pas avoir des pistolets au service de ses amis. Un stylet, passe encore; quand il s'agit de Venise, je comprends le stylet. Mais, direz-vous, le duc avec sa longue épée aurait trop d'avantages; cela ne me regarde point; arrangez-vous, cherchez un autre moyen, avec un pistolet vous pourriez sortir toujours d'un mauvais pas, l'acteur n'aurait qu'à le poser sur la gorge du tyran, qui s'effraierait comme Pesaro, dans notre première gravure; les amis applaudiraient, ils trouveraient la chose sublime, et vous croiriez être quitte envers nous. Pas du tout : ce que nous souffrons au boulevart ne nous suffit point à la rue Lepelletier; en dînant au Rocher de Cancale, nous voulons être mieux servis qu'ailleurs : à l'Opéra, vous avez assez vos franches coudées, quand vous faites des diableries, des féeries, nous nous prêtons fort bien à toutes les trappes, aux dragons ailés, aux chars roulant sur les nuages; mais si vous faites agir des hommes de vrai, vous rentrez dans le droit commun, vous devez suivre les principes. Ici le pistolet tranche trop la question; c'est presque le dieu des anciens qui venait faire le dénouement dans un nuage. *Nec Deus intersit*, Horace l'a dit, et chez nous autres vieux classiques, Horace fait encore autorité.



Léonor et Stradella, pendant l'entr'acte, ont beaucoup voyagé. L'ami Beppo les a conduits chez sa mère, qui demeure à la campagne, près de Rome. La décoration est fort belle, on voit dans le fond la ville éternelle, avec sa coupole de saint Pierre. Les amants vont se marier, ils n'ont plus que quelques jours d'attente à supporter; nous sommes au Jeudi-Saint, et chacun sait qu'on ne se marie point ce jour-là. Léonor, restée seule, et se croyant bien en sûreté loin de Venise, se trouve tout-à-coup en face de Spadoni. Son maître arrive à Rome avec le titre d'ambassadeur auprès du Saint-Siége; il aime tou-

jours Léonor; Spadoni renouvelle ses propositions; il offre le titre de duchesse de Pesaro, mais notre héroïne est incapable de trahir Stradella.

Léonor sortie, arrive le duc. Puisque ce chanteur est un obstacle, dit-il, choisis des hommes sûrs. Tu l'enlèveras, et nous le conduirons dans les cachots de Venise; voici de l'or. Spadoni réfléchit tout seul. « On peut s'échapper de prison, et puis il faut beaucoup de gens pour une telle expédition, tandis qu'avec un coup de stylet, la question se simplifie; faisons-le tuer, cela me coûtera moins cher. »

Les habitants des environs se rendent à Rome pour assister aux solennités de la semaine Sainte. Belles dames, et simples paysans, grands seigneurs, villageois, pèlerins, tout le monde va recevoir la bénédiction du saint Père, *urbi et orbi*. Parmi tant de gens de toutes les conditions, Spadoni cherche ceux qu'il croit pouvoir associer à ses projets criminels; deux hommes déguenillés se présentent..... Voilà ceux qu'il me faut.—Voulez-vous gagner trente ducats pour me débarrasser de quelqu'un? — C'est donc un homme sans importance. Trente ducats! C'est sans doute un manant? — Un chanteur. — Soit. . . Il se nomme? . . . — Stradella.—Quoi! le grand chanteur de Rome? C'est à trop bon marché. — Si je vous en donne cent? — A la bonne heure. — Il faut le tuer aujourd'hui au sortir de l'église. — Y pensez-vous, un Jeudi-Saint! Nous ne voulons pas nous damner. — Si j'en donnais deux cents? — Allons, va pour trois cents, et vraiment c'est pour rien, nous gâtons le métier. Tout cela se dit dans un trio d'une facture originale, fort bien chanté par Levasseur, Wartel et Massol.

Le théâtre change, et M. Duponchel, avec sa baguette de fée, nous transporte dans l'église de sainte Marie-Majeure, à Rome; décoration superbe, admirable, plusieurs milliers de fidèles sont là qui prient; les orgues jouent; l'illusion est complète.

Michaël et Piétro viennent pour reconnaître Stradella, et se disputent l'honneur de porter le premier coup. Le maëstro chante un hymne, il déploie tout son talent de compositeur et de chanteur. Les assassins, séduits par cette voix sublime, par l'appareil imposant, subjugués par le charme religieux, hésitent dans leur projet. Stradella continue d'une voix tonnante:

Malheur au superbe, au cupide!
Malheur à l'impie, au perfide!
Malheur surtout à l'homicide!!!
Pour jamais l'enfer les attend.

Michaël et Piétro tombent à genoux, et jettent leur poignard. C'est cet instant que nous avons choisi pour le sujet de notre deuxième gravure. Stradella, sur un gradin au milieu de l'église, convertit les deux coupe-jarrets, comme jadis Orphée apprivoisait les tigres. Qu'on vienne me dire à présent que l'Opéra est un spectacle immoral; à la chute du rideau, j'étais édifié comme quand je reviens du sermon.



Nous voici sur la place du Capitole, à Rome. Stradella va recevoir les honneurs du triomphe, et la main de Léonor; certes, voilà bien des sujets de joie, pourvu qu'elle ne soit pas troublée. Ici M. Duponchel a placé son ballet; toutes les fois qu'une noce va se faire, il y a raison suffisante pour danser; lorsqu'à cette fête se joint la solennité d'un triomphe, on peut dire qu'il y a double motif. M. Duponchel a prodigué le satin, le brocart et la moire. Tout ces costumes italiens, dont chacun est le résultat d'une étude faite sur les lieux, produisent le plus grand effet. Jamais l'Opéra ne s'était montré aussi artistement prodigue. Un Romain moderne, assis auprès de moi, trépignait de plaisir en revoyant les trois décorations qui lui rappelaient sa patrie; il affirmait que tous les détails étaient d'une incroyable vérité.

Nous avons essayé de retracer, dans notre troisième gravure, la pompe de ce spectacle. On voit sur le devant les statues de Castor et Pollux, et les trophées dits de Marius. Dans le fond est l'église de sainte Marie *dell' aracœli*. Partout les flots du peuple romain inondent la scène.

Au moment où Stradella se dispose à monter sur le pavois, escorté par les grands dignitaires de Rome, les députations des académies, et que le peuple crie *vivat* en lui jetant des couronnes, arrive le duc de Pesaro, précédé par les soldats dalmates, gardes ordinaires des ambassadeurs de Venise. Il vient réclamer Stradella, le transfuge. — Il a levé la main sur son maître, dit Spadoni. — C'était pour me sauver du déshonneur, répond Léonor. — Celui-là nous a payés pour tuer le chanteur, ajoutent Michaël et Piétro.

Dans le finale qui termine cet acte, le peuple veut protéger Stradella. Les soldats veulent le saisir. Le duc et Spadoni excitent les Dalmates à faire leur devoir. Léonor, Beppo, Ginevra, implorent le secours du peuple; à la fin le duc

reste maître du champ de bataille, ses soldats arrachent Stradella des bras de Léonor, qui tombe évanouie.



Retournons à Venise. Dans une hôtellerie, une troupe de saltimbanques est réunie, et se dispose aux représentations qu'elle va donner en plein air, à l'occasion des fêtes que doit amener la nomination du doge. Léonor et Beppo, qui sont venus de Rome pour suivre Stradella, nous apprennent que le pauvre chanteur est condamné à mort. Mais il s'échappe de sa prison, et le voilà qui arrive, par hasard, dans l'auberge où se trouvent Léonor et Beppo. Tous les trois se disposent à fuir, lorsque survient la patrouille; il n'est plus temps. Les saltimbanques cachent Stradella dans leurs rangs, ils lui prêtent un manteau, une toque, et l'officier, après avoir interrogé les nouveaux confrères de notre chanteur, lui demandent ce qu'il sait faire. — Je chante. — Eh bien! chante, et Stradella chante une fort jolie barcarolle. Ici je ferai remarquer une chose, le chant est le langage ordinaire de l'Opéra; lorsqu'en chantant on dit à un acteur de chanter, la nuance n'est point tranchée, rien ne nous dit qu'il chante, et rien ne nous prouve que les autres ne chantent pas : de même quand la scène est à Londres, à Berlin, à Pétersbourg, le langage des acteurs est anglais, allemand ou russe. Le spectateur se prête facilement à ces choses, sans que vous les lui expliquiez. J'ai vu des pièces où les personnages anglais baragouinaient, quoiqu'ils se trouvassent à Londres, c'est une sottise : l'Anglais ne doit baragouiner qu'en France; en Angleterre il doit parler bon français.

En entendant une si belle voix, l'officier des sbires est tout étonné: ordinairement les saltimbanques ne chantent pas si bien; il rappelle ses souvenirs, et reconnaît Stradella. Voilà donc notre pauvre chanteur arrêté de nouveau. Cependant trois coups de canon annoncent au peuple de Venise que le doge est nommé. L'espoir renaît chez Léonor, elle ira demander la grâce de Stradella; mais Spadoni vient annoncer que le nouveau doge n'est autre que Pesaro.

Le théâtre change, et les yeux sont éblouis par la magnificence de la décoration. C'est Venise, avec son soleil, ses monuments, et ses canaux; la mer, avec les vaisseaux, les gondoles; au milieu, le fameux Bucentaure doré; à droite le palais du doge, les colonnes de Saint-Théodore, et du lion de Saint-Marc. Tout cela présente un superbe panorama, mais un panorama vivant, animé par les flots du peuple, par les sénateurs, les nobles dames, revêtues de leurs habits de fête.

Spadoni fait boire ses camarades, les bravi, pour les exciter à bien faire, soit qu'il faille célébrer la nomination du doge, soit qu'il s'agisse de punir des coupables; ces messieurs, toujours aux ordres de celui qui paie, promettent tout ce que leur chef désire. Ils se retirent, et le théâtre est inondé par le peuple qui vient se placer pour voir défiler le cortége. Arrive Léonor, désespérée; elle prie les Vénitiens de demander au doge la grâce de Stradella; s'il la refuse, leur devoir est de recourir aux armes pour sauver l'illustre musicien dont Venise s'honore.

Dans ce moment, le cortége se met en marche, ayant en tête les étendards de Venise, aux diverses couleurs, signifiant la paix, la guerre, la trêve et la ligue. Viennent ensuite les trompettes d'argent, les écuyers du doge, et des huissiers jetant des pièces de monnaie au peuple. Le doge paraît avec l'ambassadeur de France à sa droite, et le nonce du pape à sa gauche. Arrivent ensuite une foule de pages, d'écuyers, de sénateurs, d'avogadores, de procurateurs, de généraux, d'amiraux; troupe superbe, galonnée, brodée, dorée, dont les uniformes de couleurs et de coupe différentes présentent le plus magnifique spectacle. Notre quatrième gravure vous le représente au moment où Léonor se jette aux pieds du doge pour demander la grâce de Stradella. Le doge s'arrête au milieu du théâtre, et chante une cavatine sur les sublimes paroles de notre Louis XII. « Le roi de France ne venge pas les » injures faites au duc d'Orléans. » Le doge de Venise n'est plus le duc de Pesaro, s'occupant d'intrigues amoureuses, il est le chef d'une puissante république; il fait grâce à Stradella, et le moine qui devait assister le condamné, bénit le mariage des deux fiancés.

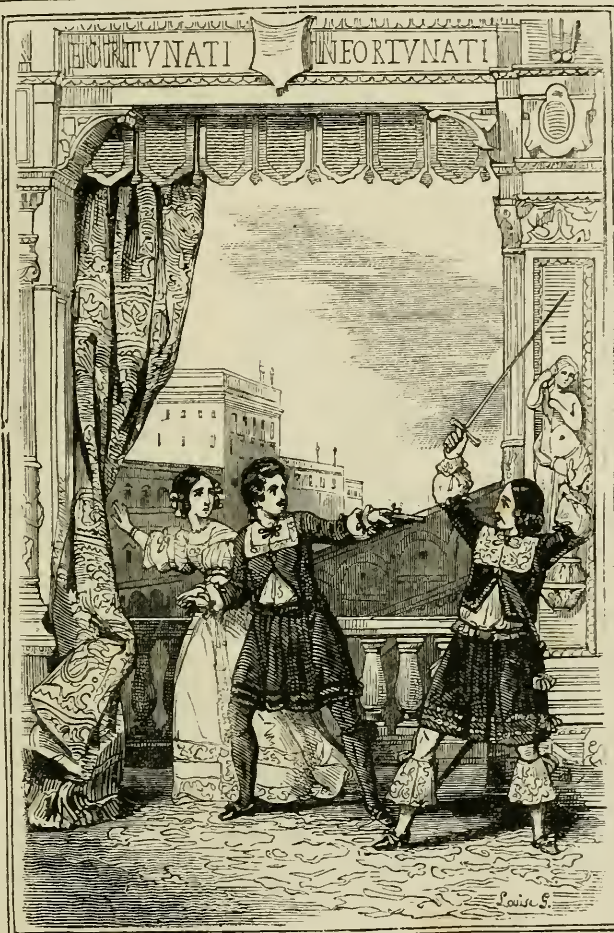
Le peuple crie *vivat*, le doge paraît sur le pont du Bucentaure, les drapeaux s'inclinent, les cloches sonnent à Saint-Marc, le canon gronde dans le port, et comme, après avoir marié Stradella, le doge veut se marier lui-même, ce qui du reste me paraît fort juste, il épouse la mer Adriatique, en lui jetant son anneau.

E. BLAZE.

Théâtre

DE

**L'OPÉRA.**



**STRADELLA.**

ACTE II.—SCÈNE VI.

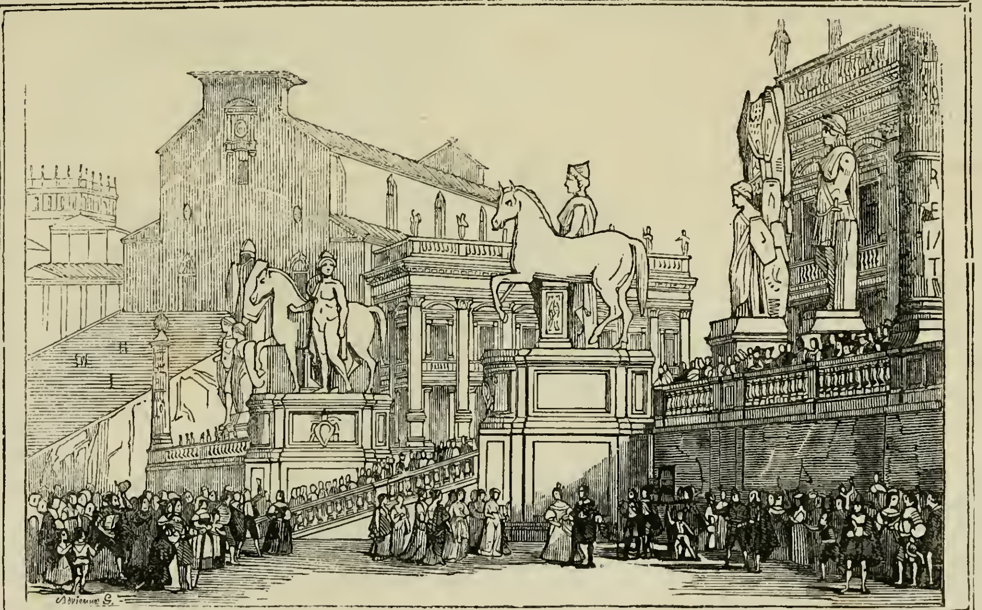
Théâtre
DE
L'OPÉRA.



STRADELLA.

ACTE III.—SCÈNE VI.

Théâtre
DE
L'OPÉRA.



STRADELLA.

ACTE IV. — SCÈNE III.

Théâtre
DE
L'OPERA.




STRADELLA.

ACTE V. — SCÈNE IV.

# CÉSAR.




DOUZIÈME LIVRAISON.

IMPRIMERIE DE BOURGOGNE ET MARTINET, RUE JACOB, 30.

POUR PARAITRE LE 25 AVRIL, AU BUREAU DE L'ALBUM DES THÉATRES.

# LA VIE MILITAIRE SOUS L'EMPIRE,

OU

## MOEURS DE LA GARNISON, DU BIVOUAC, ET DE LA CASERNE,

PAR

**E. BLAZE.**

Les mères, les maris, me prendront aux cheveux,
Pour dix ou douze contes bleus,
Voyez un peu la belle affaire!
LA FONTAINE.

Deux volumes in-8°.

Prix : 15 fr., et 17 fr. 50 c. par la poste.

---

# LE CHASSEUR AU chien d'arrêt,

CONTENANT

LES HABITUDES, LES RUSES DU GIBIER, L'ART DE LE CHERCHER ET DE LE TIRER, LE CHOIX DES ARMES, L'ÉDUCATION DES CHIENS, LEURS MALADIES, ETC.,

**PAR E. BLAZE.**

*Romanis solemque viris opus, utile famæ*
*Vitæque et membris.....*
HORACE.

**Deuxième Edition.**

Un volume in-8°. — Prix : 7 fr. 50 c.

# CÉSAR,

OU

# LE CHIEN DU CHATEAU,

## COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

**Par MM. Scribe et Varner.**

| PERSONNAGES. | ACTEURS. | PERSONNAGES. | ACTEURS. |
|---|---|---|---|
| GRANDCHAMP | MM. FERVILLE. | CÉSAR | BOUFFÉ. |
| DE NEUILLAC | RHOZEVILLE. | GEORGETTE | Mmes E. SAUVAGE. |
| DESROSIERS | SYLVESTRE. | MADAME DE CARADEC | JULIENNE. |



Le grand art du comédien est de s'identifier avec le personnage qu'il représente, quel que soit ce personnage, jeune ou vieux, prince ou savetier. Un comédien qui joue les amoureux, rien que les amoureux, n'est pas un comédien, c'est un amoureux de comédie. En effet, qu'il s'appelle Ernest ou Gustave, Valère ou le marquis, il a toujours en bouche une série de madrigaux, il les débite d'un air plus ou moins tendre. Les muscles de son visage s'accoutument à prendre un tension sentimentale, et du moment qu'il dit : « Je vous aime, ma vie est à vous, mon cœur brûle d'une passion indélébile, impérissable, etc., » ses lèvres s'arrondissent, le cou s'allonge, le corps prend un air suppliant; et si Malvina, Julie ou Célimène répondent à la tendresse de notre amoureux, il se relève en cherchant à nous faire croire qu'il est le plus heureux du monde.

Demain ce sera la même chose, que dis-je, demain? mais aujourd'hui la soirée ne finira pas sans que, dans une autre pièce, tout en changeant quelques mots, notre homme ne nous redise les mêmes choses sur le même air. Ainsi, cet acteur est toujours amoureux, il veut perpétuellement se marier; celui-ci, père noble, est essentiellement grondeur, son affaire est de dire non pendant quatre actes et demi, pour dire oui lorsque vient le dénouement. Il en est de même des autres emplois de la comédie. Vous concevez qu'il n'est pas très difficile de toujours dire les mêmes choses, à peu près de la même manière.

Vernet, Bouffé, jouent tous les genres dans la comédie du second ordre, et ils les jouent bien. Il ne manque plus à leur gloire que de s'essayer dans la tragédie. Pourquoi pas? A leur place je m'en occuperais dès demain. Vous figurez-vous la foule qui assiégerait les bureaux si Bouffé jouait Manlius, si Vernet jouait Néron? quant à moi je m'inscris d'avance pour une stalle.

Dans *César*, Bouffé s'est montré tout aussi bon comédien que dans le *Muet d'Ingouville*, dans *le Gamin de Paris*, etc. Ces rôles n'ont aucun rapport entre eux; qu'importe? Bouffé prend ses inspirations dans la nature, il est le personnage qu'il représente, et je parierais qu'une fois rentré chez lui il a besoin de quelques heures pour cesser d'être César ou Joseph, et redevenir M. Bouffé.



Nous sommes en face du superbe château de Caradec, en Bretagne, car un château qui s'appelle Caradec ne peut exister qu'en Bretagne. La scène se passe aux temps de la république une et indivisible. Le premier personnage qui paraît est un citoyen Desrosiers; j'aimerais mieux qu'il s'appelât Rosier tout court, les vrais citoyens d'alors supprimaient la particule, témoin M. le comte de Saint-Janvier, à qui certain municipal enleva toutes les parties de son nom pièce à pièce, parce qu'il n'y avait plus ni *monsieur*, ni *comte*, ni *de*, ni *saint*. — Eh bien soit, je suis Janvier tout court. — Non pas : tu t'appelles Nivose.

Ce Desrosiers ne fait pas beaucoup de frais

pour nous mettre au courant de ce qui le concerne. Despréaux l'a dit :

> J'aimerais mieux cent fois qu'il déclinât son nom,
> Et dit : Je suis Oreste, ou bien Agamemnon.

Desrosiers entre en matière, et seul avec le public, il raconte son affaire en se parlant à lui-même. Cette méthode n'est pas savante, mais en revanche elle est claire, vous savez tout de suite à quoi vous en tenir. Je n'aime guère les expositions en monologue, cependant je les préfère à celles où deux personnages se racontent mutuellement ce qu'ils savent. « Tu sais que lorsque je quittai Bordeaux j'adorais la belle Mélanie, tu sais que mon père s'opposait à mon mariage. — Oui, répond l'autre; et tu sais aussi que les démarches de mon oncle furent inutiles; tu sais que ma tante, tu sais que ma cousine..... » Eh! pourquoi donc vous dire toutes ces choses puisque vous les savez? Au moins Desrosiers vient nous raconter ses affaires que nous ignorons. Il est coiffeur de son métier; je crois qu'il se trompe, il n'y avait alors que des perruquiers, des épiciers, des cordonniers. Aujourd'hui nous avons des coiffeurs, des magasins d'épicerie et des fabriques de chaussures, ce qui certainement vaut beaucoup mieux.

Desrosiers a quitté Paris poursuivi par ses créanciers; il trouve que la République a montré de l'égoïsme en faisant de nouvelles lois; elle ne paie pas ses dettes et veut que les citoyens paient les leurs : c'est absurde. Il voyage en philosophe, espérant que dans la guerre aux châteaux il pourra s'en trouver un pour lui. L'antique manoir des Caradec conviendrait fort à notre perruquier. Il a toujours eu pour les châteaux une passion malheureuse, espérons qu'il finira par la satisfaire.

Après nous avoir raconté sa vie et ses projets, Desrosiers entre dans la maison du concierge, dont la fille Georgette, jeune personne fort avenante, lui fait les honneurs. Surviennent madame de Caradec et M. de Neuillac son cousin. Ils complètent l'exposition en se racontant bien des choses qu'ils savent. Le marquis de Caradec, propriétaire du château, ruiné je ne sais comment, partit avant la révolution pour aller en Amérique; il voulait, en faisant le commerce, chercher à rétablir sa fortune. Un noble homme dérogeait en se livrant à des spéculations mercantiles, il enferma son épée dans une armoire. « Si je suis digne de la porter encore, je la reprendrai. » Nous ne comprenons pas trop aujourd'hui comment un commerce honorable pouvait rendre un homme indigne de porter l'épée. Quoi qu'il en soit, le marquis partit avec son fils âgé de onze ans. Il confia son château de Caradec à sa sœur marquise aussi de je ne sais où. Le frère et la sœur se promirent de marier leurs enfants afin de conserver le sang des Caradec dans toute sa pureté.

Mais le pauvre marquis ne fut pas plus heureux en Amérique; ballotté sur mer et sur terre il a fini par aller dans l'autre monde en voulant se rendre dans le nouveau. Depuis longtemps on n'a plus entendu parler de lui, et le cousin de Neuillac désirerait remplacer Arthur, qui probablement est mort avec le marquis. La marquise espère encore, et n'acceptera M. de Neuillac pour neveu que lorsqu'elle n'aura plus d'espoir de retrouver Arthur.

Arrive Georgette qui, je ne sais comment, vient à parler de César. — Qu'est-ce que César? dit la marquise. — Madame ne connaît pas César? — Non. — Eh bien! je vais vous dire ce qu'est César. César, c'est le chien du château, quand je dis un chien, c'est bien un homme, mais il couche dans la loge du chien, il fait le service du chien, et il est fidèle comme un chien. Par une belle nuit où la pluie tombait à verse, un malheureux jeune homme vint se présenter au château. Dragon, le vieux chien, au lieu d'aboyer, caressa le pauvre voyageur, lui donna place dans sa niche et partagea sa pitance avec lui. Depuis ce temps, Dragon est mort, et César est resté tout seul regrettant tous les jours son ami.



Vous avez déjà deviné que César et M. Arthur ne sont qu'une seule et même personne. Ce pauvre Arthur, les anciens serviteurs de son père ne l'ont pas reconnu ; mais Dragon, semblable au chien d'Ulysse, a conservé cette mémoire du cœur si rare chez l'homme, si commune chez le chien. Quel noble animal que le chien! Arthur, devenu César, n'en est pas moins un idiot; les malheurs qu'il a éprouvés ont ébranlé son cerveau, il ne se souvient plus de rien; il pleuvait beaucoup le jour où Dragon lui donna l'hospitalité; voilà tout ce qu'il sait.

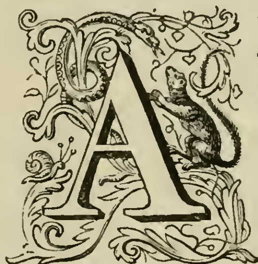
Un général républicain vient établir son quartier au château de Caradec et la marquise reconnaît son ancien garde-chasse. Il est parti lui cinquantième, les quarante-neuf autres sont

morts, il est devenu général de brigade : en ce temps-là on avançait rapidement. La marquise a beaucoup de peine à comprendre que Grandchamp le garde-chasse soit devenu le général Grandchamp. Autrefois ces charges se payaient fort cher, les gens comme il faut pouvaient seuls avoir des grades élevés. — Croyez-vous donc que notre sang ne vaut pas votre or? C'est ainsi que le général républicain ferme la bouche à la marquise. Cependant c'est une bonne femme cette marquise, elle donne un rouleau d'écus à Georgette pour que celle-ci le porte au curé; c'est pour donner des secours aux pauvres du village. La jeune fille, qui veut sans doute fêter l'arrivée de son oncle le général, charge César de la commission.

Le curé, pressé de distribuer l'aumône, envoie César chez un pauvre diable souffreteux prêt à mourir sur une paillasse. Celui-ci reconnaît César pour le fils de son ancien maître, il l'appelle monsieur le marquis et lui remet les titres des Caradec, son acte de baptême, etc. Oui, mais il ne s'agit pas d'avoir des papiers, il faut en connaître la valeur, et l'idiot ne sait pas ce qu'il possède. Au temps où les bêtes parlaient, un coq fit l'échange d'une fort belle perle qu'il avait trouvée, contre un grain de mil. La première gravure représente cette fable de notre excellent La Fontaine. L'idiot y tient la place du coq et le perruquier celle du lapidaire. César donne tous ses titres pour un écu de six livres, et ce n'est pas par cupidité qu'il fait cet échange, car il donnera bientôt l'argent à Georgette. Le perruquier amateur de châteaux a conclu cet excellent marché; muni de toutes pièces, il se présente à la marquise sa tante, à son cousin de Neuillac; on le reconnaît pour l'héritier légitime, il prend possession de la demeure de ses pères. Cependant le nom d'Arthur a frappé César, son cerveau malade s'est ébranlé. Arthur! Arthur! on voit que l'idiot a jadis entendu prononcer souvent ces deux syllabes. Tout le monde entre au château; on ferme la grille, et le pauvre César reste en dehors, il n'a pas même la faculté d'aller s'étendre dans sa niche. Qui sait? Tout en banquetant, les habitants du château de Caradec oublieront peut-être d'envoyer la pitance du chien. On entend au loin les ménétriers du village qui fêtent l'arrivée du marquis.

Tout chez Hortense
Est en cadence,
On rit, on danse,
Joue, et cætera;
Et sur la pierre,
Un pauvre hère
La nuit dernière
Gémit et pleura.

Ce couplet de Désaugiers nous a fourni le sujet de notre deuxième gravure.

u second acte, nous sommes dans un salon du château. M. de Neuillac est jaloux de son nouveau cousin; il s'est battu pour la république, il se battra certainement pour conserver l'espoir d'épouser sa cousine. Il provoque Desrosiers, qui demande huit jours de délai pour mettre ordre à ses affaires. En attendant il sera marié, muni de la dot il partira, et le cousin se battra tout seul. Le général Grandchamp a vu le faux marquis quelque part; cette figure, cet air d'*incroyable* sont de sa connaissance; il rappelle ses souvenirs, il a rencontré Desrosiers non pas sur les champs de bataille, mais dans une boutique de perruquier, au Palais-Royal ou plutôt National. Mais Desrosiers ne se déconcerte pas; obligé de sauver sa tête des proscriptions de la Terreur, il s'est réfugié, dit-il, dans une boutique : le séjour des châteaux était trop dangereux.

César arrive, la vue de ce salon frappe son cerveau malade, cette table couverte du même tapis rouge lui rappelle aussitôt les leçons qu'il y reçut jadis de son précepteur. *Musa, la muse*, est la première idée qui lui revient de son enfance. Du souvenir de ses études il passe vite à celui de ses récréations; un magot de la Chine est sur la cheminée, il le reconnaît, il le prend, il le baise, il lui fait branler la tête; tout-à-coup il s'écrie : « Ils étaient deux ! » il cherche, il tourne, il retourne; à la fin il découvre le second dans une armoire; grande joie de César, il retrouve ses anciens amis; il les pose en face l'un de l'autre et tous les trois ils se saluent à qui mieux mieux. C'est le sujet de notre troisième gravure.

Les autres personnages sont fort étonnés de voir l'idiot César reconnaître ainsi des lieux qu'il n'a jamais vus. Leur attention redouble quand le jeune homme paraît chercher un tableau dont le cadre existe encore. Il était là, dit-il. — Qui? — Lui. C'était le portrait de son père qui garnissait autrefois cette place vide, il s'en souvient, sa tête est dérangée,

mais le cœur de César est toujours à la même place.

On se presse autour du pauvre idiot, on le questionne; Georgette lui demande d'où venait la pièce de six francs qu'il lui a donnée. Il parle alors de papiers, du pauvre mourant; son récit est entremêlé de ses souvenirs d'enfance, des Chinois qui l'ont tant amusé jadis. Alors on espère découvrir quelque chose en allant chez le malade, on y court.

Desrosiers reste seul et débite un long monologue; Georgette est là, mais elle n'entend point; réellement je craignais qu'elle n'entendît. Le monologue est inconvenant, mais lorsqu'il est écouté par un autre personnage, alors il devient d'une étonnante absurdité. Je me souviens d'avoir vu à l'Ambigu le plus singulier des monologues, présents, passés, et probablement futurs. Nous étions au troisième acte, le dénouement s'approchait, car il était onze heures; mais l'assassin n'était pas reconnu, cela devenait inquiétant pour la morale publique. On savait seulement le nom du coupable, supposons qu'il s'appelait François; pendant la pièce il avait pris celui de Jacques, voyez la malice! Jacques était en scène, on le soupçonnait bien un peu de l'indélicatesse d'avoir répandu le sang d'un homme, mais il avait prouvé son alibi. Jacques était innocent, il s'agissait de trouver François. Les gendarmes arrivent; en les voyant Jacques se trouble et il s'écrie (à part) : oh! malheureux François! Ah! ah! disent les autres, vous êtes donc François. C'est bon, qu'on le saisisse et qu'on le pende! Voyez le danger des monologues, des *à parte*. Si François l'avait connu, certainement il aurait évité la corde.

Survient le général, qui, seul avec sa nièce Georgette, reçoit une dépêche du gouvernement. Le général Grandchamp ne sait pas lire. Je ne comprends pas trop pourquoi les auteurs dramatiques s'attaquent toujours aux exceptions; le théâtre, pour être vrai, doit s'en prendre aux masses. S'il existait quelques généraux républicains qui ne savaient pas lire, l'immense majorité lisait, écrivait, tout aussi bien qu'elle se battait; ce qui n'est pas peu dire. Si la pièce avait pour titre : *Le général républicain qui ne sait pas lire*, je vous comprendrais; mais si votre personnage est purement épisodique, il doit ressembler à la grande majorité des généraux républicains. Le général Grandchamp prie sa nièce de lire la dépêche. « Le premier consul ordonne de cesser les poursuites contre les émigrés, etc. » Mais Georgette change le sens de la lettre (1) et dit que le premier consul ordonne d'arrêter le marquis de Caradec, porté sur la liste des émigrés. Desrosiers survient; du moment qu'il sait la chose, il aime mieux abdiquer le marquisat et redevenir perruquier. Car, enfin, il vaut mieux raser la pratique et se porter bien, que de posséder un château sans pouvoir conserver sa tête.

Mieux vaut goujat debout, qu'empereur enterré.

César revient, ses parents reviennent, tout s'explique, César est Arthur; il cherche une armoire où jadis le marquis de Caradec enferma son épée, il la trouve, il pousse un cri, la raison semble lui revenir. « Nous en ferons un sous-lieutenant de la république, » dit le général, et la toile tombe.



Un honnête voisin que j'avais à l'orchestre me dit : Mais ce n'est pas fini?

— Pardonnez-moi, monsieur; la pièce est en deux actes, deux fois on a baissé le rideau : donc, etc., comme disent les mathématiciens.

— Mais qui donc épousera la cousine?

— C'est vrai, je n'y pensais pas.

— Et cette pauvre Georgette, sera-t-elle récompensée de la soupe journellement portée à César?

— Vous avez raison.

— En tout il faut conclure, et les auteurs nous doivent une post-face.

— Eh bien, monsieur, vous la trouverez dans l'*Album des théâtres*, excellent recueil que je vous conseille de lire.

— Je ne manquerai pas de m'y abonner.

— Vous ne sauriez mieux employer un écu de six francs.

Or, pour tenir parole à l'honnête voisin, je lui dirai qu'après avoir pris mes informations, j'ai su la fin de l'histoire. Arthur, bien choyé, bien traité, bien dorloté, recouvra peu à peu sa raison. Il devint l'ami de M. de Neuillac, qui devint l'époux de la cousine dont on parle toujours et qu'on ne voit jamais. Arthur aimait beaucoup Georgette, il la fit passer de la loge du concierge au salon du château. Cet avancement, quoique très rapide, était encore moins grand que celui de César, qui ne fit qu'un saut en partant de la niche du chien.

E. BLAZE.

(1) Quatrième gravure.

Théâtre
DU
GYMNASE-DRAMATIQUE.




CÉSAR
*ou* LE CHIEN DU CHATEAU.

ACTE I. — SCÈNE IX.

Théâtre
DU
GYMNASE-DRAMATIQUE.



CÉSAR
*ou* LE CHIEN DU CHATEAU.
ACTE I.—SCÈNE XII.

Théâtre
DU
GYMNASE-DRAMATIQUE.




CÉSAR
*ou* LE CHIEN DU CHATEAU.

ACTE II. — SCÈNE VI.

Théâtre
DU
GYMNASE-DRAMATIQUE.




CÉSAR
*ou* LE CHIEN DU CHATEAU.
ACTE II. — SCÈNE XI.

# LE DIABLE BOITEUX.




TREIZIÈME LIVRAISON.

IMPRIMERIE DE BOURGOGNE ET MARTINET, RUE JACOB, 30.

# LE DIABLE BOITEUX,

## BALLET-PANTOMIME EN TROIS ACTES,

### Par MM. Coraly et Burat de Gurgy, musique de M. Casimir Gide.

| *PERSONNAGES.* | *ACTEURS.* | *PERSONNAGES.* | *ACTEURS.* |
|---|---|---|---|
| LE DIABLE BOITEUX....... | MM. Barrez. | L'Avertisseur................ | Péqueux. |
| CLÉOPHAS, écolier d'Alcala.. | Mazilier. | Le Répétiteur............... | Vincent. |
| Le Capitaine BELLASPADA, frère de dona DOROTHÉA.. | Montjoie. | L'Inspecteur................ | Faucher. |
| DON GILÈS, gentilhomme espagnol............... ... | Élie. | Un Valet.................. | Paul. |
| Le maître des Ballets........ | Chatillon. | FLORINDE, danseuse......... | Mmes F. Elssler. |
| Le Docteur................. | L. Petit. | DONA DOROTHÉA, jeune veuve.................. | Legallois. |
| Le Coiffeur................ | Coralli. | PAQUITA, jeune fille du peuple. | Leroux. |
| | | La femme de chambre........ | Roland. |



Une nuit du mois d'octobre couvrait d'épaisses ténèbres la célèbre ville de Madrid, lorsque don Cléophas Léandro Perez Zambulo, écolier d'Alcala, sortit brusquement par une lucarne d'une maison où le fils indiscret de la déesse de Cythère l'avait fait entrer. Il tâchait de conserver sa vie et son honneur, en s'efforçant d'échapper à trois ou quatre spadassins qui le suivaient de près pour le tuer ou pour lui faire épouser par force une dame avec laquelle ils venaient de le surprendre.

Nous n'oserions point parler aujourd'hui du *fils indiscret de la déesse de Cythère*, c'était bon pour *les perruques* du temps jadis. Ce pauvre Lesage! c'est cependant ainsi qu'il a commencé son délicieux roman. Les auteurs du ballet devaient nécessairement faire un petit prologue, car les spectateurs qui n'ont pas lu le *Diable boiteux* (on trouve encore de ces gens-là), n'auraient rien compris en voyant arriver don Cléophas par la fenêtre, ils auraient cru que c'était un voleur. Donc, MM. Coraly et Burat ont voulu nous montrer en action ce qu'ils ne pouvaient pas nous donner en récit. Au lever de la toile on danse dans la salle du Théâtre-Royal à Madrid; dominos, polichinelles et pierrots se démènent comme des diables, pour parvenir à croire qu'ils s'amusent.

Don Gilès arrive avec une belle dame déguisée en pèlerine, le capitaine Bellaspada accompagne un domino rose, et don Cléophas s'est accommodé d'un domino blanc. Chacun est avec sa chacune; ce serait très bien sans doute si chacun voulait en rester là, mais don Cléophas Léandro Perez Zambulo fut toujours un mauvais sujet, un vaurien, un coureur. Oh! ces écoliers d'Alcala, ils auraient grand besoin de venir en France pour y prendre exemple sur nous. Cléophas est un homme prévoyant, il a dans ses poches une déclaration en forme de circulaire qu'il distribue à toutes ces dames, elles la reçoivent fort gracieusement. Le domino blanc donne une bague en échange, la pèlerine donne une fleur, et le domino rose un nœud de ruban. Vous voyez qu'en Espagne, à l'époque où vivait le brave Cléophas, les affaires galantes marchaient vite, de mon temps c'était un peu changé: n'importe, cela n'allait pas trop mal encore.

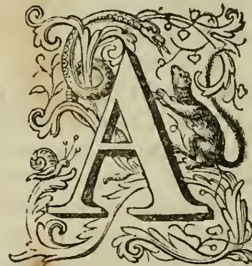
Comme vous pensez bien Gilès et Bellaspada ne sont pas contents; ils se proposent de faire un mauvais parti à l'écolier, l'un d'eux même veut le faire rosser par ses valets. Cléophas, qui ne se sent pas de force à lutter avec des gaillards aux larges épaules, sort et revient bientôt déguisé en femme. Mademoiselle Cléophas fait la coquette avec messieurs Gilès et Bellaspada, qui cherchent à lui plaire. On soupe, on boit, les galants veulent voir la figure de cette belle dame, qui leur montre celle de Cléophas. Le matamore met flamberge au vent, l'écolier n'a point d'épée, il prend celle de Gilès et se met en garde. On accourt, on veut arrêter l'écolier, on le saisit, mais la robe de femme reste aux mains de l'alguazil, et don Cléophas se sauve.


e second tableau débute comme le roman; on voit le cabinet de l'alchimiste et l'écolier qui vient par la lucarne. Mais on a mis le diable dans une barrique, au lieu de le placer dans une bouteille. Asmodée ne fut jamais dans une feuillette, il était dans la quatrième fiole du côté de la fenêtre, et non ailleurs, Lesage l'a dit. Il ne faut pas tant de place pour contenir un si gentil petit diable, on pouvait le faire sortir d'un rouleau d'eau de Cologne. Le cuisinier d'un couvent de moines se vantait bien de faire tenir cinquante jambons dans un flacon de la grosseur de son pouce, et cependant il n'avait point à ses ordres les machines de l'Opéra. Quoi qu'il en soit, Cléophas casse la barrique de verre, et Asmodée paraît. Le voilà délivré de l'influence magique, il est libre, il récompensera son bienfaiteur. — Que voulez-vous? parlez, seigneur écolier, je suis à vos ordres. — Je désirerais voir mes trois masques du bal. — Rien n'est plus facile. Asmodée donne un coup de sa béquille, et dans le fond du théâtre paraissent le domino blanc, la pèlerine et le domino rose. Le premier, c'est une grisette dont le nom est Paquita; le second, Florinde la danseuse, et le troisième, la belle veuve Dorothée. C'est le sujet de notre deuxième gravure. Le diable y montre la lanterne magique. Heureux Cléophas! d'avoir un tel diable à son service. — Mais je voudrais les voir de plus près. — Comme il vous plaira. Ces dames vont venir ici pour consulter le magicien; prenez sa robe, et préparez-vous à bien jouer votre rôle.

Arrive Paquita; mais Cléophas, dédaignant la conquête d'une grisette, lui dit de ne pas compter sur le jeune homme qui lui fit la cour au bal; la bague qu'il reçut d'elle il l'a déjà donnée à une autre, et la preuve, c'est que la voilà, je vous la rends. Survient Dorothéa, son frère le capitaine et Gilès l'accompagnent. Le magicien l'engage fort à ne pas épouser Gilès, mais le jeune homme qui pendant le bal....—Mais, comment savez-vous cela?—Je sais tout, et la preuve, c'est que voilà le ruban qu'il vous a dérobé.

Ce don Gilès aime Florinde et veut épouser Dorothéa. Quelles mœurs, grand Dieu! Le Diable, qui n'aime qu'à brouiller les cartes, fait arriver la danseuse au moment où Gilès supplie la veuve de l'épouser. Il est bon que de temps en temps les perfides soient punis. Cléophas est doublement le rival de Gilès : il veut épouser la veuve et faire l'aimable auprès de Florinde. Il remercie Asmodée, mais il lui fait observer qu'il n'est pas vêtu de manière à faire une brillante figure dans le monde. « Je vais pourvoir à tout cela, » répond le Diable. J'oubliais de vous dire que Dorothéa partie, Florinde fait la paix avec don Gilès: elle donne des espérances à Cléophas, qui lui dérobe la clef de sa loge.

Asmodée a frappé le sol de sa béquille, et Cléophas est dans un jardin superbe, près d'un palais; des valets de toute espèce viennent recevoir ses ordres. On l'habille, on l'arme, on l'équipe, de belles dames lui présentent des fleurs; mais l'écolier a faim : les fleurs sont fort belles quand on a dîné. On apporte un palanquin, Cléophas s'y place, et le Diable l'emporte dans la salle à manger.


u second acte, nous sommes dans le foyer de l'Opéra; le maître des Ballets préside à la répétition. Asmodée et Cléophas arrivent : on ne veut point d'étranger, ils sont obligés de sortir; mais le Diable, sorti par la porte, rentre par la cheminée; il fait disparaître le maître des Ballets par une trappe, et, prenant sa figure et ses habits, il le remplace sans être reconnu. Dès lors il marche droit; j'en suis fâché, car il boîtait avec beaucoup de grâce.

La ritournelle nous annonce l'entrée de Figaro; c'est le coiffeur de ces dames, qui vient présenter Paquita, sa protégée, au maître des Ballets : elle danse, mais on se moque d'elle, de sa tournure villageoise. Cléophas revient, et Paquita est heureuse de le revoir. On répète le ballet : Florinde-Fanny Elssler déploie tant de grâces, tant de légèreté, que le Diable lui-même est forcé d'applaudir. Tout le monde se retire. Cette pauvre Paquita reste seule, Cléophas ne s'occupe que de Florinde; mais Asmodée la prend sous sa protection : dès lors nous devons être rassurés.

La décoration change et représente la scène de l'Opéra de Madrid, vue du fond du théâtre. On frappe les trois coups, on entend l'ouverture de l'autre côté, le rideau se lève, et nous voyons une magnifique salle de spectacle, gar-

nie du public espagnol. Asmodée et Cléophas sont placés dans le trou du souffleur. Les danseurs tournent le dos aux Parisiens et ne s'occupent qu'à plaire aux habitants de Madrid. Par la magique influence d'Asmodée, Florinde danse mal, du moins le Diable le fait croire aux Espagnols ; mais les Français n'en pensent pas un mot : les premiers sifflent, les autres applaudissent, ce qui ne fait pas compensation suffisante, car Florinde, voyant le peu d'effet qu'elle produit, feint de s'être donné une entorse, et l'on baisse la toile sur les Espagnols. Gilès vient au secours de sa chère Florinde, Cléophas voudrait la suivre, mais le diable l'entraîne je ne sais où.

Nous voilà dans la loge de la danseuse; on apporte Florinde, Gilès amène le médecin ordinaire du théâtre, celui-ci prescrit une ordonnance; quand il est sorti, Florinde renvoie tout le monde. Le bon homme Gilès s'étonne de la voir marcher, mais elle lui fait entendre qu'il est un imbécile, chose qu'il ignorait; à présent il sait à quoi s'en tenir. Cléophas arrive, Florinde est étonnée ; celui-ci lui montre la clef qu'elle lui a donnée au premier acte. Pendant deux ou trois scènes, ces messieurs jouent à cache-cache (1), un paravent est fort utile à notre écolier, qui finit par le renverser sur le nez de don Gilès. Celui-ci se fâche. Florinde, qui, tout en aimant Cléophas, ne veut pas se brouiller avec l'autre, lui fait entendre que l'écolier vient chez elle pour sa caméríste. Le butor croit tout cela, sort avec elle, et Cléophas s'envole avec Asmodée.



L paraît qu'à cette époque on menait joyeuse vie chez les danseuses de Madrid. Nous sommes dans le salon de Florinde. A travers les carreaux qui le séparent de la salle à manger, on voit de nombreux convives travaillant au grand œuvre. Après avoir soupé on danse. Ici mademoiselle Elssler est ravissante de grâces ; je ne vous dirai qu'une chose, allez la voir, vous reviendrez émerveillé. Le parterre crie *bis* ; elle recommence ; on applaudit à faire écrouler la salle, et si les galants Parisiens ne craignaient pas d'être indiscrets, ils crieraient *ter*, *quater*, *quinties*, etc., jusqu'au lendemain.

Notre première gravure représente mademoiselle Fanny Elssler dansant la cachucha. Elle est faite d'après la charmante statuette de M. Barre. Nous le prions bien fort de nous pardonner la liberté grande; nous l'avons copiée par la raison que sans ce joli modèle nous n'aurions pas fait aussi bien. On dit que, dans les arts, lorsqu'on vole il faut tuer ; nous sommes trop bonnes gens pour pousser le crime aussi loin ; nous avons volé M. Barre, et nous sommes certains qu'il ne s'en portera que mieux.

Cléophas voit tout cela du haut des toits avec Asmodée, qui, d'un coup de béquille, a fait disparaître le plafond de la salle de bal. « Comment ! se dit-il, mademoiselle Florinde saute, danse quand je n'y suis pas ! c'est donc pour plaire à don Gilès ! Eh bien, soit, je ne veux plus d'elle, ni de la rose qu'elle m'a donnée au premier acte, nous sommes au second acte ; je vais la lui rendre, elle sera bien attrapée ; elle ne saura point comment cette fleur sera tombée du ciel ; on s'étonnera, on se groupera, ce qui ne peut manquer de finir dignement le septième tableau de notre ballet. »

Cléophas ne veut plus penser à Florinde ; mais, comme il faut qu'il pense à quelqu'un, il resonge à Dorothea, la belle veuve. Nous sommes dans un carrefour de Madrid, sous le balcon de la dame, et l'écolier, armé de la classique guitare, chante son douloureux martyre. Dorothea ne fait point la cruelle ; mais don Gilès, l'éternel double rival de Cléophas, survient et va chercher le capitaine; il paraît que tout seul il ne se sent pas de force à lutter contre l'écolier. Celui-ci continue sa sérénade, lorsque la soubrette de Florinde arrive et lui remet une lettre et la rose dont je vous parlais tout à l'heure. Cléophas déchire le poulet, jette la fleur sous ses pieds, et continue à pincer de la guitare, ce qui paraît l'amuser beaucoup plus. Survient Bellaspada, et notre écolier lui demande la main de Dorothéa.

Asmodée est fâché de voir Cléophas amoureux de la veuve, car il protége Paquita ; il sait, un diable sait tout, que la grisette l'aime pour lui seul et non pour ses richesses. Elle arrive portant des objets de toilette à Dorothéa. Tremblante devant l'écolier, Asmodée la rassure. Cléophas semble prêt à se laisser attendrir, lorsqu'un billet de la veuve fait oublier la grisette : il faut avouer que M. Cléophas est bien cruel. Il veut entrer chez Dorothéa, mais un beau garçon s'y oppose ; il l'aime aussi, il veut l'épouser. On se défie, on tire

(1) Troisième gravure.

l'épée. Paquita sépare les deux rivaux, qui se promettent bien de se rencontrer plus tard, et Cléophas entre chez Dorothéa.

Ce beau garçon n'est autre que Florinde; elle veut se venger de notre écolier. « Il ne veut pas de moi, se dit-elle, eh bien! il n'aura point la veuve. Paquita, je vais travailler pour vous. »



Nous sommes chez Dorothéa, Paquita vient l'aider à sa toilette. Le beau garçon entre avec elle et se cache sous le tapis d'une table. Lorsque la veuve est seule il sort, et là s'ensuit une foule de déclarations : Je vous aime, je me tue, je suis mort. Vous concevez qu'à ces douces paroles une dame doit répondre par quelque chose, ce quelque chose est un baiser : et de trois. Madame Dorothéa, pour une veuve ce n'est pas trop mal. Florinde enlève le ruban déjà donné, déjà repris, Paquita survient (1), et court prévenir Cléophas de l'infidélité de madame Dorothéa. A l'arrivée de celui-ci, Florinde s'enfuit. L'écolier, furieux d'être trahi, cherche à se consoler en tentant la fortune; il joue, et perd son argent. Le diable s'en mêle, car il ne gagne pas un coup. Il paraît que le diable aime beaucoup à faire perdre ses protégés, voyez plutôt Bertram et Asmodée. C'est par cette raison sans doute que lorsqu'un joueur perd plusieurs coups de suite, il ne manque pas de dire : « il faut que le diable s'en mêle. » Du moment que Cléophas n'a plus le sou, Dorothéa n'en veut plus. Tout le monde l'abandonne. Cela se voit quelquefois ailleurs qu'à l'Opéra.

La dernière décoration représente les bords du Mançanarès, près de Madrid. C'est jour de fête, c'est la veille de la Saint-Jean. Ici l'administration de l'Académie Royale de Musique a déployé tout le luxe des costumes. Toutes les provinces d'Espagne sont représentées; on boit, on danse, on court. Arrive don Gilès avec la veuve, Cléophas les suit; mais Florinde survient avec Paquita. Le beau garçon tient en main le ruban de Dorothéa, et Cléophas veut recommencer la querelle : « Je suis en bonne fortune, mon cher; nous verrons cela plus tard. » Florinde veut faire briller Paquita et l'invite à danser; tout le monde admire la grisette, et Cléophas semble la trouver à son gré. Il paraît que notre écolier aime beaucoup les femmes qui dansent bien; en effet, dans un ménage, ce talent est d'une haute importance.

Asmodée arrive en tête d'une troupe de bohémiens ; chacun lui demande la bonne aventure. Il prédit à Paquita son mariage avec celui qu'elle aime; au beau garçon, il lui ôte ses moustaches pour qu'il redevienne la charmante Fanny; lorsque le tour de Cléophas est arrivé, il dit qu'il n'est qu'un petit écolier sans un sou, dont tout le monde a été dupe. Les marchands viennent lui présenter leurs factures, les fournisseurs le dépouillent de ses habits, et le voilà comme lorsqu'il est entré chez l'alchimiste, vêtu de sa chemise. Désespéré, il court se jeter dans le Mançanarès, où certes il ne se noierait pas, car il n'y a jamais d'eau. Paquita court à lui : « Que vous faut-il de plus? mon cœur vous reste.—Vous êtes bien bonne, marions-nous. »

Le diable offre à l'écolier de lui rendre tous les biens qu'il a perdus; celui-ci refuse. A quoi bon? n'ai-je pas le cœur de Paquita? à quoi les hôtels, les châteaux pourraient-ils me servir? une chaumière et son cœur, du pain bis et de l'amour, voilà tout ce qu'il faut dans ce monde. Ce brave Cléophas a bien raison; cependant je crois que le pain bis est plus facile à digérer lorsqu'il est accompagné de la dinde truffée et de la bouteille de vin de Chambertin; et puis il est prouvé qu'on s'adore tout aussi bien dans un château bien confortable que dans une chaumière ouverte à tous les vents. Asmodée fait présent d'une clochette à Cléophas : « Quand vous aurez besoin de moi, sonnez, je suis à vos ordres. — Merci, monsieur le diable, je n'y manquerai pas. »

Ouf! j'ai fini; je vous assure que ce n'est pas sans peine. Croyez-vous qu'il soit facile de débrouiller tout cela parmi tant de jambes, tant de bras, tant de pirouettes et tant d'entrechats? Ce ballet ne ressemble pas beaucoup au roman de Lesage, mais il m'a fourni l'occasion de relire *le Diable boiteux*. Je souhaite que cette analyse vous inspire le même désir, vous serez largement payé de l'ennui que vous aura donné ma prose.

E. BLAZE.

(1) Quatrième gravure.

Théâtre
DE
**L'OPÉRA.**



LE DIABLE BOITEUX.

ACTE I. — SCÈNE V.

Théâtre

DE

**L'OPÉRA.**




***FANNY ELSSLER,***

Dans LE DIABLE BOITEUX (rôle de FLORINDE),

ACTE II. — SCÈNE XVIII.

Théâtre
DE
L'OPÉRA.




LE DIABLE BOITEUX.
ACTE II. — SCÈNE XVI.


Théâtre
DE
L'OPERA.
LE DIABLE BOITEUX.
ACTE III.—SCÈNE X.

# GUILLAUME TELL.




QUATORZIÈME LIVRAISON.

IMPRIMERIE DE BOURGOGNE ET MARTINET, RUE JACOB, 30.

On peut se procurer aux bureaux de l'ALBUM DES THÉATRES les dix premières livraisons, formant un demi volume broché.

Papier ordinaire. . . . 3
Papier velin superfin. . . 5

---

# AVIS.

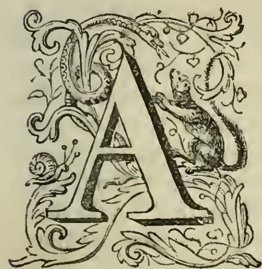
Plusieurs abonnés se plaignent de ne pas recevoir leurs livraisons le 1er du mois et le 15. Nos publications étant subordonnées aux décisions du parterre, ne peuvent pas être périodiques. Il en paraîtra toujours deux par mois, du 1er au 10, comme du 15 au 25. Nous avons besoin, pour nous mettre à l'œuvre, de voir un succès constaté par plusieurs représentations.

# GUILLAUME TELL,

**OPÉRA EN QUATRE ACTES, RÉDUIT EN TROIS,**

**Paroles de MM. Jouy et Hippolyte Bis, Musique de Rossini.**

| PERSONNAGES. | ACTEURS. |
|---|---|
| GUILLAUME TELL | MM. MASSOL. |
| ARNOLD MELCTHAL | DUPREZ, (Précédemment A. NOURRIT. |
| WALTER FURST | LEVASSEUR. |
| MELCTHAL, père d'Arnold. | PERDA. |
| JEMMY, fils de Guillaume Tell | Mlle FLÉCHEUX. |
| GESLER | M. PRÉVOST. |
| RODOLPHE, chef des archers | MM. DÉRIVIS. |
| RUOLD, pêcheur | ALEX. DUPONT. |
| LEUTHOLD, berger | FERD. PRÉVOT. |
| MATHILDE, princesse de la maison de Hapsbourg | Mmes DORUS-GRAS. |
| HEDWIGE, femme de G. Tell | GOSSELIN-MORI. |



A lire telles *œuvres poétiques* et telles *œuvres historiques* du jour, que la pudeur ne me permet pas de nommer, l'on dirait que les auteurs, pardon, je voulais dire les faiseurs de ces *œuvres*, ont opéré sous l'influence intime des deux axiomes suivants, règles invariables, imprescriptibles et inévitables, du moins par le temps qui court, en matière théâtrale, à savoir :

Premièrement. « Voulez-vous livrer aux » générations trimestrielles une pièce histori- » que quelconque? Oubliez le peu d'histoire » que vous avez pu désapprendre aux cours » de M. X. ou de M. N.

Secondement. « Est-ce le libretto, ou le » poëme, comme vous voudrez, d'un opéra, » comique ou non, qu'il vous convient d'offrir » à la postérité du mois? Vite, effacez le peu » de règles de prosodie dont vous avez pu » vous encombrer le cerveau à l'école de votre » professeur de troisième. »

Ces axiomes de pratique, que nous ne pouvons admettre comme étant d'une efficacité complétement salutaire, quand il s'agit de ces *morceaux de premier* ordre, en deux, voire même parfois en vingt-six volumes in-8°, dont il plaît à Messieurs ou Mesdames tels ou telles, nous abreuver hebdomadairement, sont néanmoins, il faut bien en convenir, des inévitabilités impérieuses en fait d'œuvres dramatiques : du moins, je le crois ainsi, car je crois tout et crois à tout.

Figurez-vous, par exemple, pour ne pas m'éloigner de mon sujet, MM. Jouy et Hippolyte Bis, obligés à vous donner, je ne dis pas de la poésie, mais seulement des vers, et surabondamment de l'histoire, dans le libretto ou le poëme de Guillaume Tell; que deviendraient alors, s'il vous plaît, le public, le directeur, le poëme et le compositeur?

Ces Messieurs ne le pressentaient que trop bien quand ils écrivaient, en 1826, leur Guillaume Tell, représenté pour la première fois, en quatre actes, à l'Académie royale de musique, le 3 août 1829, et redonné depuis, en trois actes, à diverses reprises, soit dit pour l'exactitude des faits, et non pour que vous y voyiez un plus ou moins mauvais calembourg.

Aussi, ces Messieurs ont-ils, dans leur libretto, tout sacrifié à la partition, à l'œuvre de leur *illustre collaborateur*, comme ils le disent, à Rossini. Ce n'est donc pas une critique qui leur est adressée; loin de là, c'est la reconnaissance du sacrifice qu'ils ont bénévolement consenti en s'effaçant devant le compositeur, ou, comme l'on se serait exprimé en ci-devant style d'académie, en immolant Erato-Jouy-Bis sur l'autel d'Euterpe-Rossini.

Ceci posé, je n'ai plus à m'occuper d'examiner le mérite du poëme, ni sous le point de vue poétique, ni sous le rapport historique. Quant à l'œuvre musicale, que vous en dirais-je que vous ne sachiez déjà? En effet, si peu que vous ayez dépassé d'hier l'A B C musical, que vous ayez de ce matin oublié la méthode de Viguerie, vous avez entre les mains la partition de notre opéra; vous l'avez lue, relue et relue encore; essayée, tentée, retournée dans tous les sens; vous en avez fatigué votre piano, démonté vos cinq ou six octaves, suivant la grandeur de votre

Erard ou de votre Pleyel. Et tous et chacun vous avez savouré ces merveilles de la composition de notre Rossini. Oui, *notre Rossini*, car, bien qu'il en puisse vouloir ou penser, malgré sa *Villa* de je ne sais où..... M. Thiers, l'ex-premier ministre, n'est pas le seul qui ait une *Villa*..... Rossini, malgré l'I final de son nom, est désormais une gloire française. Il nous est acquis envers et contre tous celui dont un autre grand homme a dit :

....... ô cygne plein de charmes,
Que Pesaro vit naître...... ô gros garçon !
Etc..., etc. .., etc...

et plus loin :

Talent sans nulle copie
Tu es partout accueilli et vanté,
Et sur les ailes d'une Pie
Tu voleras à l'immortalité ! ! !

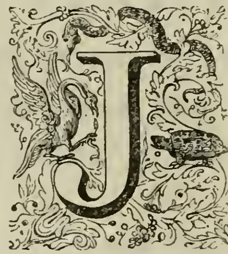
délicate et parfaite allégorie du poëte, qui, enivré du sujet qu'il chante, s'écrie :

Je nage absolument dedans la volupté.

A ces élans sublimes, à cette harmonie surhumaine, vous avez tous reconnu l'inimitable, l'inatteignable chantre des *gendarmes* et du *rhume de cerveau*, M. Odry, et non *eau de riz*, ainsi, l'observe-t-il dans ses notes érudites, que n'ont pas craint de l'écrire quelques auteurs contemporains.

Il est possible, au demeurant, que vous n'ayez pas, depuis huit années, quitté votre petite ville pour la grande, ce qui aura pu vous priver de plusieurs jouissances ineffables, telles que celle d'assister à l'une des représentations qui se sont données et se donnent journellement depuis lors de par divers théâtres plus ou moins publics que vous connaissez tous comme moi : représentations sur lesquelles il ne m'appartient pas de vous donner mon mot, mais qu'en tout cas, je puis vous assurer être rarement gratuites, bien qu'on ne paie presque jamais en y entrant. Vous n'aurez pas pu davantage, et par la même raison, assister aux représentations de la salle Lepelletier. Je vais donc vous dire comment se passe celle du Guillaume Tell en question.

N'ayant pas l'honneur, et pour cause, d'être affligé de la qualité de professeur en la faculté des sciences, ce qui cependant ne m'obligerait pas à professer, je n'entreprendrai point, crainte d'être recherché pour délit d'empiétement, de vous conter l'histoire du Guillaume Tell de la Suisse, bien qu'elle vous soit vraisemblablement aussi peu familière que celle du Juif-Errant, et je me bornerai à vous montrer, par un coin du rideau, le Guillaume Tell de MM. Bis et Jouy.



E commence. Si pourtant vous n'étiez pas disposé à vous contenter d'une simple analyse, je pourrais me dispenser de la faire, ce qui me rendrait un sensible service, et je vous renverrais à vous procurer, comme je l'ai fait, moyennant la bagatelle de 2 francs, un exemplaire de la troisième édition de Guillaume Tell, qui vaut bien *cinquante centimes*, près de M. Barba, derrière le Théâtre-Français, *à côté de chez* Chevet... Chevet, qui vend des homards, ainsi que l'a fort ingénieusement fait remarquer le judicieux *Mari de la dame de chœurs*, en la personne de M. Arnal du vaudeville, comme ont dit M. Martin du Nord, M. Dubois d'Angers, M. Français de Nantes, etc.

Mais vous ne voulez du libretto, je suis donc obligé d'arriver à vos fins, m'y voici.

Je n'ai pas l'honneur de connaître M. Hippolyte Bis; quant à M. Jouy, je ne sais pas si je le connais. Je me rappelle que l'année dernière, profitant d'un beau soleil de juillet, je m'acheminai vers le village de ***. Ma foi, je vous dirai tout bas que c'est Gennevilliers, mais n'en parlez pas. Dès que je fus en route, le soleil.... le brillant soleil de Paris, quelquefois même celui de juillet, n'est pas toujours d'un éclat ni d'une pureté bien durables..... se transforma *subitò* en rosée si humectante, si abondante, si persévérante, que j'arrivai traversé jusqu'aux os à Gennevilliers. C'était la fête du lieu : les préparatifs s'en allaient de ci de là par le vent; les bêtes curieuses, qu'on devait montrer pour deux sous, on en voit à tout prix, s'enfonçaient dans leurs cages; les paysans s'enfuyaient chez eux; les pains d'épices, bien différents en cela des hommes politiques du siècle, nageaient à qui mieux entre deux eaux. D'un autre côté, le garde champêtre, décoré d'un vieux sabre, un sabre d'honneur, qui sait? et armé d'un horrible rifflard, reconduisait, en le protégeant tant bien que mal contre les éléments révoltés, un gros monsieur, tout de noir habillé, portant ruban à la boutonnière, et sur les flancs une magnifique ceinture tricolore. Le soir, entre un dernier et équivoque rayon de soleil et le premier rayon de lune, le même monsieur se hasarda à la fête. Reconnaissant, en vertu de je ne sais quel instinct, que ce personnage sentait la fonction municipale, je voulus être sûr de mon fait, et je me confirmai bientôt que ce que j'avais devant moi, presque à ma por-

tée, n'était pas moins que M. le maire de l'endroit. Cet honorable magistrat s'acquittait de ses fonctions avec un tel charme, faisait avec une grâce si parfaite les honneurs de la fête, que je ressentis, en vérité, la peine la plus cuisante quand je m'aperçus que j'étais là seul à peu près pour le goûter. Mon intérêt ne faisant que croître, il me fallut à toute force savoir le nom de cet administrateur distingué. L'embarras était de savoir à qui le demander, à moins que je n'allasse m'adresser à lui-même, quand je relançai, dans un coin de la tente, Angélique, fraîche et dodue Gennevillieuse : — Comment s'appelle votre maire? — Vous le savez bien puisqu'elle vous blanchit. — Je vous parle de M. le maire. — Ah ben! Jouy, de Jouy, je n'sais pas. — Est-il de Paris? — Est-ce que j'sais! — Et Angélique me tourne le dos. Je restai avec ce précieux renseignement, faisant mes commentaires sur la fluxion de poitrine que pouvait me promettre l'humidité de mes vêtements de juillet, sur l'affabilité des beautés de la banlieue et sur M. le maire de Gennevilliers. « Peste! me faisais-je, grelottant dans un coin de la voiture du père » Mavré, qui me ramenait cahin caha, serait-» ce M. Jouy *la Vestale*? M. Jouy *les Ermites* ? M. de Jouy *l'Académicien* ? » Je n'avais rien pu savoir de certain à ce sujet: le père Mavré, que je ne fis pas faute de questionner, ne put rien m'apprendre davantage. Je ne suis pas plus avancé aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, si ce M. Jouy était M. Jouy *Guillaume Tell*, je connais le collaborateur de M. Hippolyte Bis; si c'en était un autre, je ne connais aucun des collaborateurs littéraires de Rossini.

Or, j'en étais au premier des quatre actes réduits en trois.

Vous allez rue Lepelletier, vous vous aventurez dans les replis de ce monstre qui n'a que ce dont il porte le nom; vous y savourez pendant quelques heures les délices d'une presse continue, et après mille efforts infructueux vous reconnaissez que ce que vous avez de mieux à faire cette fois est de vous estimer heureux de prendre cette séance pour prologue, de remettre les actes à un autre jour, et, si mieux vous n'aimez aller rêver en plein air aux vicissitudes de ce monde, qui n'est rien autre après tout qu'une queue perpétuelle, de rentrer chez vous avec votre mouchoir et votre lorgnette de moins; mais, par contre, avec quelques contusions et un numéro de l'*Entr'acte* de plus. Vous voyez bien qu'il n'y a rien sans compensation ici-bas

Quant à ceux qui, non plus dignes, mais plus audacieux et plus fluets que vous, ont su se faufiler, voici comment leur temps se passe de huit heures à minuit.



PLUSIEURS cantons souffraient avec peine, dès les premières années du XIV siècle, la tyrannie de Gesler, gouverneur pour l'empereur Albert, qui voulait placer sous sa dépendance absolue la Suisse entière, afin de la partager, à titre d'apanages, entre les membres de sa nombreuse famille. Les cruautés du tyran subalterne avaient éveillé chez les Suisses cette sourde rumeur, cette détermination indécise, ce je ne sais quoi soucieux et menaçant précurseur des mouvements populaires.

Les habitants des cantons de Schwitz et d'Uri mettaient leur confiance en un vieillard expérimenté qui n'avait point voulu s'abaisser sous le maître. Le vieux Melchtal a un fils: Arnold. Arnold aussi déplore les maux de son pays; mais Arnold, ceci est la partie de l'invention, aime éperdument une princesse, et la princesse aime pareillement Arnold qui l'a sauvée de je ne me rappelle plus quel danger; et

Sa reconnaissance excuse son amour.

Elle le dit et le pense, la pauvre femme; et cet amour est d'autant plus excusable, qu'elle espère un jour épouser Arnold, qu'elle a fait engager à cette seule fin qu'il gagne un beau grade qui le rende digne d'elle; et puis après, elle verra. Pourquoi cela ne serait-il pas? on avait déjà vu des rois épouser des bergères.

Vous comprenez que cela étant, Arnold n'est pas tout-à-fait aussi disposé que Guillaume Tell et Walter Furst, les fortes têtes de céans, à chasser l'Autrichien. C'est aussi ce que Guillaume reproche à Arnold, et ce dont celui-ci cherche à se justifier dans le duo de la scène V du premier acte, où Duprez-Arnold excite un si juste enthousiasme, surtout quand il dit:

Ah! Matilde (c'est le nom de la princesse,) idole de mon âme!

Cependant la fête des trois fiancés se prépare. Les habitants espèrent la célébrer hors de la présence du tyran; mais point, Gesler est en route. Un de ses archers, chemin faisant, a voulu enlever la fille du berger Leuthold; Leuthold a tué l'archer. Le pauvre père arrive blessé; poursuivi par les soldats, il demande secours; une barque est amarrée sur le bord

du torrent, Guillaume se dévoue, s'élance, et Leuthold est sauvé. Rodolphe, chef des archers, veut savoir qui a prêté secours : les paysans vont parler, Melchtal les arrête :

Il ose agir, osons nous taire.

Et Rodolphe ne saura rien; mais le vieux Melchtal sera puni de son courage.

Au second acte, Mathilde est venue pour assister à la fête : elle a aperçu Arnold : émotion et romance. Arnold arrive : tendres aveux et duo (1). Voici venir Guillaume et Walter qui interrompent le doux tête-à-tête. Les patriotes reprochent sa faiblesse à l'amoureux qui trouve avoir à peu près raison, et de là le trio qui fait un des succès de fureur de Duprez. Mais les dispositions d'Arnold vont changer. Walter lui apprend que les satellites de Gesler ont immolé Melchtal. Arnold vengera son père. Recrudescence de son patriotisme. C'est ainsi que ce grand sentiment est souvent mesuré au diapason des intérêts personnels. Arnold, le Suisse persécuté, oubliait son pays par amour; il se le rappelle par vengeance (2). Arrivent pour la fête les paysans d'Unterwald, d'Uri :

Honneur aux soutiens de nos droits!

C'est le refrain habituel du peuple.

Voici le jour!

WALTER.

Pour nous c'est un signal d'alarmes.

GUILLAUME.

De victoire!

WALTER.

Quel cri doit y répondre?

TOUS.

Aux armes!

Le troisième acte commence dans l'habitation du vieux Melchtal. Arnold est animé par l'espoir de la vengeance.

Asile héréditaire!
Où mes yeux s'ouvrirent au jour;
Hier encor, ton abri tutélaire
Offrait un père à mon amour.
J'appelle en vain; douleur amère!
J'appelle, il n'entend plus ma voix!
Murs chéris qu'habitait mon père,
Je viens vous voir pour la dernière fois!

Avant qu'il les ait quittés, allez entendre Arnold-Duprez chanter *Asile héréditaire*. Je ne vous en dis pas davantage. Je pourrais ajouter que Nourrit avait supprimé cette scène qu'il ne chanta que deux fois, et que c'est Duprez qui l'a rendue à la représentation : mais je ne veux point parler de cela.

Arrivent les confédérés.

ARNOLD.

Amis, secondez ma vengeance...
Suivez-moi :

(1) Sujet de la première gravure.
(2) La seconde gravure représente le serment des deux grands patriotes et de l'amoureux mécontent.

Ne suivez pas Arnold, mais allez encore entendre Duprez vous dire ce fameux *Suivez-moi*, qui est le sujet de la troisième gravure.

A la troisième scène, vous êtes sur la place d'Altorf. Gesler s'y trouve avec les siens, chantant à tue-tête :

Gloire au pouvoir suprême!...

Chacun son goût : les circonstances le font souvent. Un chœur de femmes répond :

L'amour est un pouvoir suprême
Égal à celui des rois.

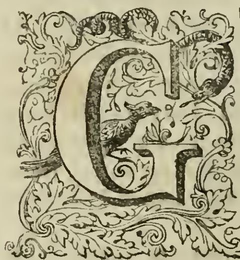
Ceci est plus ou moins vrai, suivant les lieux, selon les temps.

Et Gesler, montrant le trophée surmonté de son chaperon, vous dit à gorge déployée :

Devant ce signe de puissance
Que chacun se courbe en silence!

C'était un caprice comme un autre. Les Suisses, il faut l'avouer, étaient plus difficiles à contenter en 1307, que nous ne l'étions de 1802 à 1815. Nous nous sommes bien courbés en silence pendant treize ans devant un petit chapeau. Il est vrai qu'il y avait quelque chose dessous celui-là.

Ici la tyrolienne : « Toi que l'oiseau ne suivrait pas, » dont nos orgues de Barbarie nous ont redit souvent l'air gracieux pendant deux belles années.



UILLAUME et Jemmy son fils arrivent. Guillaume refuse de s'incliner. Il sera puni de son audace dans son enfant. Puis l'histoire de la pomme que retrace la quatrième gravure.

Il y a trois pommes qui jouent de bien grands rôles dans l'histoire : celle d'Adam, celle du beau Pâris et celle de Guillaume Tell. Je sais une quantité de gens qui n'atteindront jamais leur célébrité, et qui pourtant se démènent comme de beaux diables pour en acquérir quelque grain. Ainsi va le monde!

La seconde flèche, réservée par Guillaume, est aperçue. Gesler, furieux, le fait arrêter. Ses soldats entraînent Guillaume qui s'éloigne en criant au peuple : Aux combats! aux combats!

On se bat dans la coulisse. Guillaume revient, Gesler est mort, le peuple chante :

Qu'un cri, qu'un seul soit répété :
Victoire et liberté!

Victoire d'abord, c'est possible. Liberté ensuite; vous savez ce qu'il en advient. Et le rideau tombe.

A. L.

Théâtre

DE

L'OPÉRA.



GUILLAUME TELL.

ACTE II. — SCÈNE III.

Théâtre
DE
L'OPERA.



GUILLAUME TELL.

ACTE II. — SCÈNE IV.

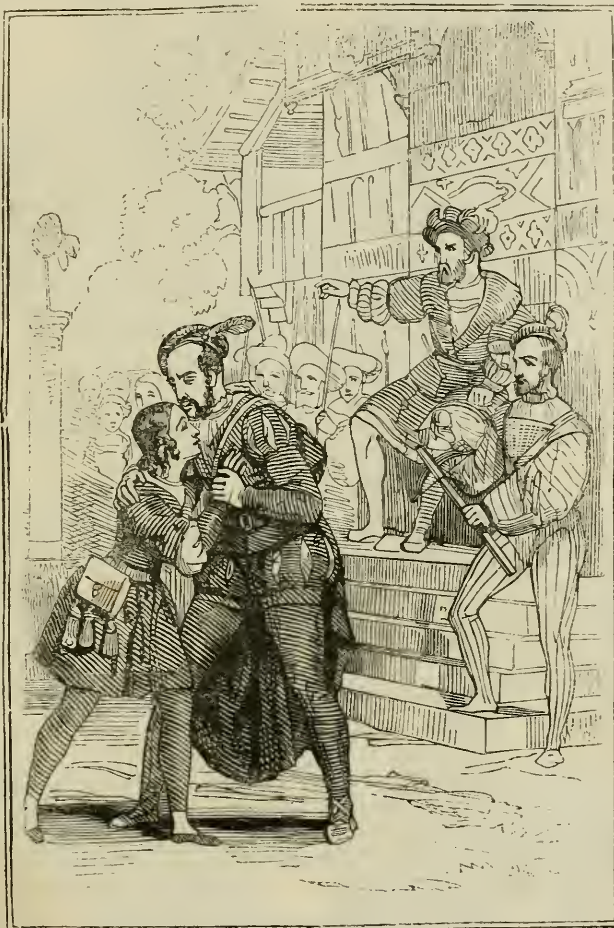
Théâtre
DE
**L'OPÉRA.**



GUILLAUME TELL.

ACTE III. — SCÈNE II.

Théâtre
DE
L'OPÉRA



GUILLAUME TELL.
ACTE III.—SCÈNE IV.

# THÉATRE FRANÇAIS.

JULIE, OU UNE SÉPARATION. LES DROITS DE LA FEMME,




ON SOUSCRIT RUE DE GRENELLE SAINT-GERMAIN, 47,
ET RUE DE LA CHAISE, 10, FAUBOURG SAINT-GERMAIN.

**1837.**

QUINZIÈME LIVRAISON. — 30 CENTIMES.

IMPRIMERIE DE BOURGOGNE ET MARTINET, RUE JACOB, 30.

# PROSPECTUS.

Tous les ouvrages dramatiques favorablement accueillis du public seront gravés par l'ALBUM DES THÉATRES.

Chaque livraison contient quatre gravures avec encadrements variés, un frontispice et l'analyse de la pièce.

Vingt livraisons (80 gravures) formeront un volume.

Le prix est de 30 centimes à la porte des théâtres, au bureau de l'ALBUM, et dans tous les magasins de publications pittoresques.

Les abonnés reçoivent les premières épreuves à domicile.

Abonnement pour Paris. . . . . . . . . . . 6 fr.
— pour la province . . . . . . . 7 fr. 50 c.

## Livraisons publiées :

1re LES HUGUENOTS, opéra.
2e KEAN, comédie.
3e LE POSTILLON DE LONGJUMEAU, opéra-comique.
4e MARIE, comédie.
5e LES PURITAINS, opéra-séria.
6e LÉON, drame.
7e L'AMBASSADRICE opéra-comique.
8e LA CAMARADERIE, comédie.
9e LE GAMIN DE PARIS, coméd.-vaudev.
10e ROBERT LE-DIABLE, opéra.
11e STRADELLA, opéra.
12e CÉSAR, comédie-vaudeville.
13e LE DIABLE BOITEUX, ballet pantom.
14e GUILLAUME TELL, opéra.
15e JULIE—LES DROITS DE LA FEMME, comédies.

## On souscrit à Paris,

AU BUREAU DE L'ALBUM DES THÉATRES, RUE DE GRENELLE SAINT-GERMAIN, 47,
*Et chez M. Guyot, Directeur-Éditeur, rue de la Chaise, 10, faubourg Saint-Germain.*

Les personnes de Paris qui ne voudront pas se déplacer pourront écrire par la poste, on fera recevoir chez elles.

Proportionnellement au prix de l'*Album*, les ports de lettres seraient une grande dépense pour les éditeurs; on est prié d'affranchir.

Il a été tiré des exemplaires sur papier vélin superfin.

Chaque livraison coloriée avec le plus grand soin. . . . . . . . . . . . . 8 fr.
Prix du volume. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 160

Les mêmes en noir, 50 c. la livraison, 10 fr. le volume, et 11 fr. 50 c. par la poste.

On peut voir, aux bureaux de l'ALBUM DES THÉATRES, un *specimen* des exemplaires coloriés.

### TOUTES LES LIVRAISONS PUBLIÉES SE TROUVENT

CHEZ

POSTEL, rue de la Monnaie, 22;
MARTINON, rue du Coq-Saint-Honoré, 4;
J. LAISNÉ, passage Véro-Dodat;
BARBA, Palais-Royal;
FERRIER, passage Bourg-l'Abbé, 18;
DELAVIGNE, passage de l'Ancre;
DESFORGES, rue du Pont-de-Lodi, 8;
POIRÉE, rue Croix-des-Petits-Champs, 2;
BRÉAUTÉ, passage Choiseul;
DESCHAMPS, galerie Vivienne, 7;
PAUL, galerie de l'Odéon;
GRIMPRELLE, rue Poissonnière, 25;
DESOYRE, boulevart Bonne-Nouvelle;
Mad. BARBE, galerie de l'Odéon;
MICHEL, rue Marie-Stuart, 6.

# JULIE,

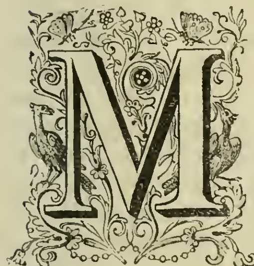
## OU UNE SÉPARATION,

### COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

**Par M. Empis.**

Représentée pour la première fois, sur le Théâtre Français, le 2 mai 1837.

| *PERSONNAGES.* | *ACTEURS.* |
|---|---|
| Le comte de NÉRIS, colonel.... | MM. VOLNYS. |
| PRÉVAL, conseiller à la Cour de cassation.................... | SAMSON. |
| HENRI, duc de Theyal........ | MIRECOUR. |
| CRÉPON, Avoué............. | MONROSE. |
| JULIE, femme du comte de NERIS. | Mme VOLNYS. |
| ÉLISE, sa fille............ | Mlles PLESSY. |
| Mme de CÉSANNE.......... | MANTE. |
| ISAURE, sa fille............ | NOBLET. |
| Mme la marquise de BRÉCOURT. | Mmes DESMOUSSEAUX. |
| MARTINE................ | THENARD. |



MONSIEUR le comte de Néris, officier distingué, descendant d'une ancienne famille, était un parti convenable pour Julie de ***. Les rapports de fortune et de position rendaient une alliance désirable. Le mariage fut arrêté et conclu avant que les époux eussent eu le temps de se connaître.

Ils ne tardèrent point à s'apercevoir que les goûts, les habitudes, tout entre eux était différent. Les idées libérales du colonel ne pouvaient s'accorder avec les préjugés que sa femme avait puisés dans une éducation mal dirigée, une piété mal entendue.

On était alors en 1815; la politique et l'esprit de parti, suscités par les désastres arrivés à cette époque, firent bientôt naître entre eux de nouveaux germes de discorde. La vie commune devint un état de guerre, une torture de tous les instants. Une séparation devint nécessaire; elle eut lieu : séparation amiable, consentie avec un égal empressement. M. de Néris quitta la France, laissant à sa femme une fille, fruit de cette triste union; dès lors les deux époux devinrent entièrement étrangers l'un à l'autre. Les années s'écoulèrent sans qu'il y eût entre eux aucune communication.

Vinrent les événements de 1830. Le triomphe des idées qu'il avait adoptées, les nouvelles espérances qu'il pouvait concevoir, donnèrent à M. de Néris le désir de rentrer dans sa patrie; un autre motif, peut-être plus puissant encore, le déterminait à cette résolution. La présentation de la loi sur le divorce lui offrait l'espoir de rompre une chaîne pesante et de recouvrer sa liberté. A peine rentré en France, ses premiers soins, ses premières démarches furent dirigés vers ce but. Il apprend que madame de Néris est au Mont-d'Or; il s'y rend aussitôt accompagné de son avoué, qui doit servir d'intermédiaire entre les deux époux et préparer une demande en divorce, fondée sur un consentement mutuel. Arrivé sous un nom emprunté, celui de Wilson, officier américain, et devant attendre l'effet des premières ouvertures dont est chargé l'avoué Crépon, le colonel de Néris, par hasard, par désœuvrement, peut-être par une secrète curiosité, un désir involontaire de revoir sa femme, se laisse entraîner au lieu de réunion de la société du Mont-d'Or. Là, placé dans un endroit retiré d'où il peut tout voir sans être remarqué, il promène, non sans trouble, ses regards sur l'assemblée. Ils s'arrêtent bientôt sur une femme qui déjà est l'objet de l'attention générale. Il doute, il croit rêver; mais enfin il faut bien se rendre à l'évidence. C'est elle! c'est Julie! c'est sa femme! Mais ce n'est plus cette petite fille au maintien gauche et emprunté, chagrine, mécontente d'elle-même et des autres; c'est une femme dans tout l'éclat de la beauté, simple, calme, imposante; tous ses mouvements respirent l'aisance, la grâce, une certaine liberté remplie de décence et de modestie. Auprès d'elle est

une jeune fille; la plus jolie tête, le regard le plus touchant: si c'était sa fille! Il brûle et craint d'interroger. Ah! oui, son cœur ne l'a point trompé, c'est la fille de madame de Néris, c'est Élise, c'est sa fille. Il peut à peine contenir des émotions si nouvelles et si douces.... Julie se lève, Élise la suit et vient prendre place au piano à côté de sa mère. Un silence profond règne dans toute l'assemblée. Il attend avec anxiété, avec angoisse.... Quelles voix! quels chants purs et harmonieux! Chacun de leurs accents pénètre son cœur d'un trouble inconnu, y porte un attendrissement mêlé de charme et de douleur; et cependant que de murmures flatteurs, que de cris d'admiration, quel enthousiasme! Le triomphe de sa femme, de sa fille, devient le sien; il ne voit plus, n'entend plus, ne se connaît plus; lui-même donne l'impulsion, encourage et anime chacun du geste et de la voix.

Mais cette douce ivresse ne tarde point à être troublée. A peine Julie s'est-elle assise, qu'un homme vient à elle; Julie lui présente la main, il la serre affectueusement. Une sorte de familiarité, d'intimité, s'établit entre eux. L'heure du départ est venue; on se lève, et Julie prend son bras; lui, semble tout fier de cette marque de préférence. Que lui est il? disait l'un, est-ce son frère? est-ce son mari? Oh! qu'il est heureux! Son mari? elle est veuve. C'est son amant, répond une voix de femme qui glisse et se perd aussitôt dans la foule. M. de Néris a tout entendu. Les affreux tourments de la jalousie s'emparent de lui; il s'éloigne le cœur rempli de rage et de fureur, jurant d'oublier à jamais, de ne plus revoir la perfide! Cependant, à son insu, malgré lui, il se trouve ramené vers l'hôtel habité par Julie; il remarque les apprêts d'une promenade; il voit Élise, elle est sans sa mère; le désir de l'accompagner l'entraîne sur ses pas. Il la suit d'abord de loin; insensiblement il se rapproche; la conversation s'engage; un passage difficile se présente, il offre ses services... Le voilà son guide, et pendant toute la promenade il ne la quitte pas un instant. Que de candeur! que d'instruction et de modestie! Qu'il serait heureux de l'appeler sa fille, de la presser sur son cœur! Ah! si ce mot fatal qui est venu frapper son oreille n'était qu'un odieux mensonge! En tous cas, de nouvelles informations, de plus mûres réflexions deviennent nécessaires. Madame de Néris n'a pu connaître les intentions, les motifs qui l'ont ramené vers elle. Elle doit les ignorer encore.

Il est trop tard! Crépon, l'avoué du colonel, s'est hâté d'entamer une affaire qui non seulement doit lui procurer des avantages considérables, mais qui lui offre encore, par le divorce, l'espoir de marier sa fille à son riche client. Profitant de sa position de médiateur, il a porté à madame de Néris des paroles de haine au nom de son époux; il a blessé son amour-propre, froissé les sentiments qui pouvaient encore l'attacher à lui. Julie a donné son consentement au divorce; elle a feint d'accepter avec joie ce projet qui détruit ses dernières espérances. Combien de fois dans son isolement elle avait rêvé le retour de son époux! Parfois il lui semblait qu'il ne serait point impossible d'éveiller, dans cette âme si froide et si fière, les regrets, les remords, et peut-être l'amour. Quel triomphe après tant de dédains et de mépris! quelle douce vengeance! Il faut y renoncer. Les manœuvres de Crépon ont rendu une entrevue entre les deux époux impossible. Du moins M. de Néris verra sa fille. Quelles douces émotions font battre son cœur, lorsqu'enfin il peut la nommer son enfant, la serrer dans ses bras! Et pourtant elles sont mêlées d'amertume. Sans cesse le nom de sa mère revient sur ses lèvres: s'il fait l'éloge de ses talents, c'est à sa mère qu'elle les doit; s'il lui parle de sa tendresse, comme elle se montre heureuse de son amour et de celui de sa mère!

Élise sait tout. L'idée de sa mère dédaignée la révolte et la désespère. Une réconciliation entre ses parents devient le but de tous ses vœux, de tous ses efforts. Les embarras d'une entrevue convenue, préparée à l'avance, sont un obstacle à un rapprochement; mais le hasard peut les réunir: un bal, un concert, doivent avoir lieu; que M. de Néris consente à s'y trouver, c'est sa première prière, la seule grâce qu'elle lui ait demandée.

Élise a triomphé des résolutions de ses parents. M. de Néris, Julie, se rendent à ce bal où va peut-être se décider leur sort. Élise accompagne sa mère, plus belle par les soins de sa fille qui a voulu elle-même disposer sa parure. Madame de Néris est entourée d'hommages; elle en est fière, car son mari en est témoin, et peut-être ne pourra-t-il s'empêcher de partager les impressions de cette foule qui l'entoure. Au milieu de l'admiration générale, elle n'attend, elle ne désire qu'un seul suffrage. Si lui aussi pouvait la trouver belle! S'il pouvait être touché par cette voix qui vient d'électriser l'assemblée entière!



ETIRÉE dans un salon écarté, elle se livre à ses réflexions, à ses espérances. Peut-être cherche-t-il une occasion de la trouver seule pour lui parler d'amour et de bonheur? On vient; c'est lui-même... Mais quelle sévérité sur tous ses traits! que de mépris dans ses regards!... Il a vu sa fille abandonnée de tout le monde, en butte aux sarcasmes de la malignité, à l'insulte, subir la honte réservée à sa mère. Au triomphe de madame de Néris a succédé une amère censure; de sourds murmures circulent dans les salons... Madame de Néris n'est point veuve... Les mots de séparation, de divorce, se font entendre. Élise, en proie à la confusion, à la douleur, voit toutes les femmes fuir sa présence, s'éloigner d'elle. O honte! on a nommé sa mère, monsieur de Préval; à elle-même, on lui fait un crime de l'amour qu'elle a inspiré au jeune duc de Theyal. Ce sont, dit-on, les intrigues de madame de Néris qui ont rompu un mariage projeté avec la fille de madame de Césanne, Isaure, sa trop confiante amie. On lui fait entendre que sa présence est un scandale; tremblante, égarée, hors d'elle-même, elle vient épancher dans le sein de sa mère, sa honte, son indignation et ses larmes; puis s'adressant à M. de Néris : Mon père, j'ai dû sortir, mais j'ai dit que je rentrerais! L'on m'attend, il faut que je rentre ou qu'un éternel affront pèse sur ma tête! Vous êtes notre appui, notre protecteur, c'est à vous de nous défendre, de nous venger! Ah! venez, venez tous les deux, qu'on nous voie ensemble! La calomnie est là... debout... sa voix domine... Il faut se présenter à elle et la confondre en face de tous.

La résolution de M. de Néris est prise : il s'éloignera, mais il ne partira point seul, sa fille l'accompagnera. Il le faut. Élise doit, malgré ses larmes, abandonner celle qui, pendant quinze ans, lui a prodigué ses soins et son amour, celle qui fut l'objet de son culte et de son adoration. Madame de Néris elle-même l'exige : un enfant ne doit point prononcer entre ses parents.

C'en est fait : la calomnie a porté ses coups dont on ne se relève point. Mais qui l'a suscitée, qui a dirigé ses attaques?.. c'est une femme, c'est madame de Césanne, coquette surannée dont les intrigues n'ont pu parvenir à trouver un mari pour sa fille. Elle a lié ses intérêts à ceux de Crépon, et juré de rompre, en perdant madame de Néris, le mariage d'Élise avec le duc de Theyal, mariage qui dérange ses projets d'ambition.

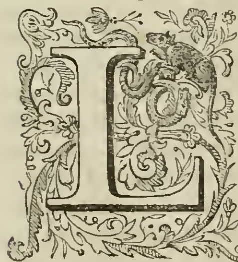
Cependant un nouvel incident est venu fortifier les soupçons du comte de Néris; l'insulte faite à Julie, à sa fille, n'est point restée sans vengeurs : le duc de Theyal et Préval ont pris leur défense. Une rencontre a eu lieu, réparation a été faite à madame de Néris; mais Préval, en provoquant ce duel, a donné une nouvelle force aux bruits injurieux qui attaquent la réputation de Julie. Néris ne doute plus de l'insulte qui lui a été faite; sa colère, sa haine, veulent une vengeance; il cherche son rival, l'insulte, exige une réparation les armes à la main... Préval refuse; le combat qui vient d'avoir lieu le met à l'abri d'un soupçon de lâcheté; il peut sans honte expliquer au colonel de Néris toute sa conduite.

Depuis six mois que, dans l'intimité de sa sœur, il voit madame de Néris, il n'a pu se défendre d'admirer sa beauté, d'apprécier ses nobles qualités. La croyant veuve, son espoir était d'obtenir sa main; il allait s'expliquer lorsque madame de Néris lui découvrit sa véritable position. La possibilité d'un divorce lui laissait encore le droit d'espérer. Il n'a point hésité à exposer ses jours pour madame de Néris; il a dû ressentir l'insulte qui lui a été faite : venue avec lui, placée sous sa protection, elle devait trouver en lui un appui, un défenseur. Eh bien! quelque effort que cet aveu coûte à son orgueil, lorsqu'il est venu, tout fier de cet avantage, lui parler pour la première fois de son amour, il n'a trouvé en elle que la plus froide indifférence; il a vu avec douleur, avec dépit, que son amour tout entier appartenait à M. de Néris. Un duel lui offrirait l'occasion de satisfaire sa haine et sa vengeance, mais l'honneur, l'intérêt de la vérité exigent qu'il y renonce. Il aura la force de le refuser, il partira, il quittera la France; mais que du moins il emporte l'estime de M. de Néris. Il lui tend la main; le colonel lui baandonne la sienne, et ils abjurent dans cette étreinte tout sentiment d'inimitié.

Mais cette explication ne peut suffire à Julie. L'insulte a été publique, la réparation doit être complète, éclatante. C'est en présence de madame de Brécourt, la respectable aïeule du duc de Theyal; c'est devant son époux, que Julie demande compte à madame de Césanne de ses paroles; qu'elle dévoile ses intrigues,

ses calomnies. Elle leur oppose sa vie tout entière ; sa vie consacrée sans relâche à sa fille qui ne l'a jamais quittée, qui, nuit et jour à ses côtés, fut témoin de toutes ses pensées, de toutes ses actions. Elle peut le dire avec le noble orgueil que donne une conscience pure, non, elle n'a ni à rougir ni à pleurer ; elle n'a besoin ni du pardon ni de la pitié de personne. Mais ce n'est point assez de se justifier, elle doit avouer ses torts véritables. C'est elle dont l'esprit chagrin, dont les opinions exagérées ont fait le malheur de son mari ; c'est à elle qu'il doit son exil, c'est de lui qu'elle implore son pardon... Néris lui tend les bras. Ah ! c'est maintenant qu'elle est forte contre la calomnie ! car elle peut, pour la combattre, pour la réduire au silence, se montrer entre son mari et sa fille ; sa fille, l'épouse du duc de Theyal.

Telle est l'action que M. Empis a développée dans les cinq actes de Julie ou la Séparation ; c'est dans le drame même que nous avons puisé les principaux détails, et parfois des passages entiers de notre analyse. Nous avons à nous reprocher de n'avoir point parlé l'un des meilleurs rôles de l'ouvrage, celui d'Isaure, la fille de madame de Césanne, bonne et douce jeune fille, qui voit le tort que lui font les intrigues par lesquelles sa mère espère s'emparer d'un gendre, les blâme, et gémit en silence de la triste position qu'elles lui ont faite dans le monde. Mademoiselle Noblet donne à ce rôle beaucoup de charme.



Le but de la pièce est moral, et l'action ne manque pas de vraisemblance. Les larmes des spectatrices, voire même des spectateurs, témoignent, d'une façon non équivoque, de l'intérêt qu'offrent plusieurs scènes. Cet éloge s'applique surtout au 3e acte. Il est seulement à regretter qu'à partir de cet acte, l'action devienne languissante et laisse le spectateur, qui prévoit d'avance le dénoûment, dans une indifférence complète sur les moyens par lesquels l'auteur cherche à y arriver.

On ne peut méconnaître que la pièce ne soit jouée avec ensemble, et cependant la plupart des rôles ne sont pas remplis d'une manière irréprochable. Volnys, en même temps froid et emphatique dans celui du colonel de Néris, semble éprouver un ennui qu'il communique aux spectateurs.

Samson, acteur souvent trop spirituel, n'a aucune des qualités nécessaires pour représenter le conseiller Préval ; il met de la finesse où il faudrait de la franchise, et le ton froid et réservé dont il donne à M. de Néris les explications qui doivent le rassurer et le convaincre, nous semble plutôt propre à alarmer l'homme le moins défiant.

Monrose, l'avoué Crépon, est tel que vous l'avez vu dans les *Trois Quartiers*, dans l'*Agiotage*, dans *la Camaraderie*.

Madame Volnys a de l'âme et de la chaleur ; mais sa douleur est exprimée avec une certaine brusquerie qui ne nous paraît pas en harmonie avec la position de Julie. La douceur et la résignation dans les premiers actes jetteraient plus d'intérêt sur ce caractère et contrasteraient plus vivement avec l'énergie qu'elle doit montrer lorsqu'elle défend sa réputation contre les attaques de la calomnie. Madame Volnys est dominée par un désir de produire de l'effet qui pourrait lui faire gâter, en les outrant, des qualités que, plus que personne, nous apprécions dans cette charmante actrice.

Mademoiselle Plessy est jeune, jolie, pleine de grâces, et pourtant on croirait qu'elle l'ignore, quand on la voit se donner tant de mal pour remplir un rôle (celui d'Elise) où il lui suffirait d'être elle-même. Il existe au théâtre une prétendue ingénuité de tradition, que l'on est parvenu à faire adopter au public, tradition évidemment inventée par des actrices qui croyaient par là suppléer à ce qui leur manquait pour faire illusion dans les rôles de jeunes filles. Elle consiste dans la roideur du maintien, la gaucherie des gestes, et la monotonie imperturbable du débit. Mademoiselle Plessy doit renoncer à cette naïveté grimacière dont elle n'a nul besoin, et qui ne peut que détruire l'effet des précieux avantages dont elle est pourvue. Nous l'avons vue, hors du théâtre, se livrer avec abandon à toute la gaieté de son âge, et nous pouvons certifier qu'elle avait alors totalement oublié cette roideur étudiée que nous lui reprochons. Nous sommes persuadés qu'elle gagnerait infiniment à se montrer ainsi à la scène. Ce qui vient à l'appui de notre opinion, c'est que cette jeune actrice obtient surtout du succès lorsque la situation l'entraîne et ne lui laisse pas le temps de mettre en pratique les leçons qu'elle a apprises.

L'intrigante madame de Césanne est représentée par mademoiselle Mante avec un laisser-aller qui convient au personnage.

# LES DROITS DE LA FEMME

**COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS,**

**Par M. Théodore Muret.**

| *PERSONNAGES.* | *ACTEURS.* |
|---|---|
| LAMBERT............ | MM. Guiaud. |
| BEAUVOISIS.......... | Provost. |
| DUVERDIER.......... | Mirecourt. |
| Un domestique......... | M. Alexandre. |
| Mme LAMBERT....... | Mlles Dupont. |
| JULIETTE............ | Béranger. |



Il est une foule de droits que les femmes savent conquérir, par leur beauté, leurs grâces, leur esprit, leurs sentiments de fille, de mère, ou d'épouse : ceux-là personne ne songe à les leur contester ; mais ce ne sont point ceux qui préoccupent le principal personnage de la pièce de M. Théodore Muret. Madame Lambert, tout imbue des nouvelles idées, rêve l'émancipation de la femme. Elle dédaigne les soins du son ménage, et, bien que maîtresse souveraine, crie à l'oppression et veut pour elle seule toute l'autorité masculine. Le malheureux Lambert, mari débonnaire s'il en fut, quoique accoutumé depuis long-temps à plier sous le joug, voudrait cependant conserver un reste d'autorité ; il raconte ses tribulations à son ami Beauvoisis :

> Pour reprendre mes droits, je veux me révolter !
> C'est que je ne sais pas comment on se révolte.

Pour tirer Lambert de ce mauvais pas, Beauvoisis ne trouve d'autre moyen que de lui conseiller une abnégation complète, une soumission absolue aux volontés de sa femme. Il ne voit qu'un travers à la mode dans cette affectation de se poser en victime. Combien de femmes n'agissent-elles pas ainsi !

> Le titre de victime est une contenance,
> C'est vis-à-vis du monde une espèce d'état,
> Une position qui n'est pas sans éclat :
> Victime ! ce mot seul vous rend intéressante.

C'est une satisfaction qu'il faut enlever à madame Lambert, et d'ailleurs le mari s'en trouvera bien ; qu'il cède donc en tout point. Singulier moyen pour être le maître ! N'importe ; Lambert suit les conseils de l'amitié et abdique un pouvoir aux trois quarts compromis. Il remet, sans murmure, à sa chère moitié la clef de la caisse depuis long-temps convoitée, et le soin de toutes les affaires sérieuses.

Le premier cri de madame Lambert est pour la liberté ; quelle douceur de sortir d'esclavage ! Mais bientôt elle sent les épines de sa nouvelle position. Impossible d'aller à un concert des plus brillants où les premiers talents de Paris se trouveront réunis ; il faut qu'elle s'occupe de graves intérêts. Quant à Lambert, rien ne s'oppose à ce qu'il profite de billets achetés fort cher, et il est charmé de conduire au concert sa fille Juliette.

Pendant ce temps, Beauvoisis entretient madame Lambert d'un procès important pour elle, de termes de chicane, d'opérations de bourse, de prime fin courant. Il ne doute pas de son habileté à résoudre toutes les questions.

> . . . . . . Et d'ailleurs aujourd'hui
> La Bourse, avec orgueil, compte ses héroïnes.
> . . . . . . . . . . . . . . . . .
> Femmes sans préjugés, au ton haut, au cœur fort,
> S'éprenant du comptant, adorant le report,
> Et que d'un œil surpris, le vulgaire contemple
> Bivouaquant en plein air sur les degrés du temple.

Mais ce n'est pas tout : Lambert, que la volonté de sa femme a fait député du temps qu'il était encore tyran, vient d'être nommé rapporteur d'un projet de loi qu'on dit fort sage, et madame, stimulée par les flatteries de Beauvoisis, s'enorgueillit d'avance de consacrer ses talents à la patrie en se chargeant du rapport. D'ailleurs les rôles sont changés, et Lambert ne s'occupe plus que de ses plaisirs.

Restée seule au milieu d'une foule de pa-

piers contenant les mots les plus étranges, la pauvre femme commence à trouver

Que parfois les maris sont bons à quelque chose.

Mais cette loi intéressante, destinée peut-être, elle l'espérait du moins,

A borner des maris la puissance absolue :

Quel est son titre? O ciel?

*Pêche de la morue.*

Un tel sujet n'est guère propre à échauffer une imagination féminine. Aussi vous jugez des embarras de madame Lambert; il serait urgent au moins de remettre à Beauvoisis, comme elle l'a promis, une note sur ce procès dont l'énorme dossier est là sous ses yeux. Sa tête s'égare dans ce dédale, quand arrive le jeune Duverdier. Très bien vu du père et surtout de la fille, il n'a point su plaire à la mère. Il est notaire; c'était un tort aux yeux de madame Lambert.

Un état prosaïque (disait-elle),
De notre oppression instrument tyrannique!

Mais ses opinions ont varié avec les circonstances, et l'adroit notaire fait entièrement sa conquête, en se chargeant de la note qui la préoccupait si vivement. Confident discret, il laisse tout l'honneur de ce travail à celle dont l'appui est si nécessaire à son amour. Notre despote femelle triomphe!... Mais Juliette accourt avec effroi; son jeune frère, resté seul, a fait une chute cruelle. Le danger de cet enfant chéri réveille dans le cœur de sa mère le sentiment de ses devoirs, et elle renonce au pouvoir qu'elle voulait usurper.

La pièce est pleine de mots piquants et de gaîté, mérite fort rare aujourd'hui; elle est jouée avec verve et avec ensemble. C'est tout-à-fait un ouvrage de circonstance : au moment où ce sujet venait d'être produit sur la scène française, on le représentait d'une manière non moins plaisante sur un noble théâtre rempli d'honorables auditeurs. La pétition tendant à obtenir l'abrogation de l'article 213 du Code civil n'a point excité, au palais Bourbon, moins d'hilarité que l'ouvrage de M. Théodore Muret au Palais-Royal. Deux comédies amusantes en une semaine, c'est une bonne fortune à laquelle, depuis long-temps, nous n'étions plus habitués.

A. L.

## EXPLICATION DES GRAVURES.

### JULIE.

Notre première gravure représente Elise, dans les bras de M. de Néris, lui parlant de sa mère avec admiration et amour. « Sa mère ! toujours sa mère ! » s'écrie M. de Néris avec amertume.

Dans notre seconde gravure, Elise emmenée par son père adresse un dernier coup d'œil à Julie, plongée dans la plus vive affliction.

Nous avons emprunté le sujet de notre troisième gravure à une scène du quatrième acte, dans laquelle Elise, après avoir suivi son père, revient chez madame de Néris. Son âme simple et vraie n'a point cherché à dissimuler l'affection que les bontés de son père lui ont inspirée. La tendresse de madame de Néris s'en alarme. Tous les enfants sont des ingrats, s'écrie-t-elle en s'abandonnant à toute sa douleur : sa fille la console et la rassure par ses caresses.

### LES DROITS DE LA FEMME.

Beauvoisis remet à madame Lambert le volumineux dossier du procès.

Théâtre

FRANÇAIS,



JULIE

*ou* UNE SÉPARATION.

ACTE II. — SCÈNE XII.

Théâtre
**FRANÇAIS.**



JULIE

*ou* UNE SÉPARATION.

ACTE III. — SCÈNE VII.

Théâtre

**FRANÇAIS.**



**JULIE**

*ou* UNE SÉPARATION.

ACTE IV.—SCÈNE II.

Théâtre
FRANÇAIS.




LES
DROITS DE LA FEMME.
SCÈNE XIV.

# THÉATRE DU PALAIS-ROYAL.

LA COMTESSE DU TONNEAU.




ON SOUSCRIT RUE DE GRENELLE SAINT-GERMAIN, 47,
ET RUE DE LA CHAISE, 10, FAUBOURG SAINT-GERMAIN.

**1837.**

SEIZIÈME LIVRAISON [PREMIÈRE PARTIE].

IMPRIMERIE DE BOURGOGNE ET MARTINET, RUE JACOB, 30.

# AVIS AUX ABONNÉS.

Les théâtres n'étant pas à beaucoup près aussi suivis et les pièces nouvelles étant rares dans cette saison, nous prévenons nos abonnés que, ne devant donner dans l'année qu'un volume composé de vingt livraisons et quatre-vingts gravures, les quatre dernières livraisons ne paraîtront que de mois en mois, afin de ne terminer notre volume qu'au 1er octobre, époque à laquelle nous avons commencé.

## Livraisons publiées :

1re Les Huguenots, opéra.
2e Kean, comédie.
3e Le Postillon de Longjumeau, opéra-comique.
4e Marie, comédie.
5e Les Puritains, opéra-séria.
6e Léon, drame.
7e L'Ambassadrice, opéra-comique.
8e La Camaraderie, comédie.
9e Le Gamin de Paris, coméd.-vaudev.
10e Robert le-Diable, opéra.
11e Stradella, opéra.
12e César, comédie-vaudeville.
13e Le Diable Boiteux, ballet pantom.
14e Guillaume Tell, opéra.
15e Julie—Les Droits de la Femme, comédies.
16e La comtesse du Tonneau — L'Ange gardien, vaudevilles.

## On souscrit à Paris,

AU BUREAU DE L'ALBUM DES THÉATRES, RUE DE GRENELLE SAINT-GERMAIN, 47,
*Et chez M. Guyot, Directeur-Éditeur, rue de la Chaise, 10, faubourg Saint-Germain.*

Les personnes de Paris qui ne voudront pas se déplacer pourront écrire par la poste, on fera recevoir chez elles.

Proportionnellement au prix de l'*Album*, les ports de lettres seraient une grande dépense pour les éditeurs; on est prié d'affranchir.

Il a été tiré des exemplaires sur papier vélin superfin.

Chaque livraison coloriée avec le plus grand soin. . . . . . . . . . . . . 8 fr.

Prix du volume. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 160

Les mêmes en noir, 50 c. la livraison, 10 fr. le volume, et 11 fr. 50 c. par la poste.

On peut voir, aux bureaux de l'Album des Théatres, un *specimen* des exemplaires coloriés.

### TOUTES LES LIVRAISONS PUBLIÉES SE TROUVENT

CHEZ

Postel, rue de la Monnaie, 22;
Martinon, rue du Coq-Saint-Honoré, 4;
J. Laisné, passage Véro-Dodat;
Barba, Palais-Royal;
Ferrier, passage Bourg-l'Abbé, 18;
Delavigne, passage de l'Ancre;
Desforges, rue du Pont-de-Lodi, 8;
Poirée, rue Croix-des-Petits-Champs, 2;
Bréauté, passage Choiseul;
Deschamps, galerie Vivienne, 7;
Paul, galerie de l'Odéon;
Grimprelle, rue Poissonnière, 25;
Desoyre, boulevart Bonne-Nouvelle;
Mad. Barbe, galerie de l'Odéon;
Michel, rue Marie-Stuart, 6.

# LA COMTESSE DU TONNEAU

## VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

### Par M. Théaulon.

| PERSONNAGES. | ACTEURS. | PERSONNAGES. | ACTEURS. |
|---|---|---|---|
| DE LAUZUN............... | MM. GERMAIN. | UN SERGENT................. | MM. MASSON. |
| L'ESPÉRANCE............. | LEMÉNIL. | UN GARDE.................. | LEMEUNIER. |
| DOMINO ROSE................. | GABRIEL. | Mme DE SAINT-YON....... | Mmes THÉODORE. |
| SAINT-VALLIER........... | FAUGÈRE. | La Comtesse DU BARRY..... | WILLMEN. |
| L'INTENDANT................ | BARTHÉLEMY. | JEANNETON............... | DÉJAZET. |

## ACTE PREMIER.

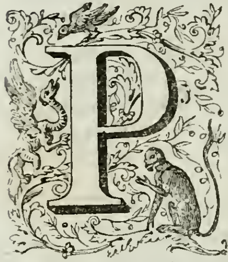


AFLEUR, que ma chaise m'attende au bout de la rue; il est grand jour, et le pharaon dure encore à l'hôtel de Grammont. » Ainsi commence le vaudeville de M. Théaulon, et c'est un grand seigneur, M. le vicomte de Lauzun, qui prononce ces paroles au moyen desquelles vous vous reconnaissez tout de suite en plein dix-huitième siècle. Or quel grave intérêt amène ainsi le matin, rue de Suresnes, à la porte de l'hôtel Saint-Yon, un gentilhomme aussi renommé que M. de Lauzun? Écoutez! En face l'hôtel Saint-Yon, mademoiselle Jeannette a son tonneau de ravaudeuse.... Alors vous dites : M. de Lauzun est amoureux de Jeannette, et vous vous trompez, le vicomte n'a pas le temps d'être amoureux; il est furieux, c'est donc une autre histoire. M. de Lauzun est l'ennemi personnel de madame Du Barry, qui n'a pas voulu que le roi le fît maréchal-de-camp; il a juré de se venger, et pour y parvenir il jette sa fortune aux pieds de Jeannette, la cousine de *Jeanne Vaubernier*. « Il faut, dit-il, que j'humilie un jour, un seul jour, cette reine de France sans couronne, devant le luxe de Jeanneton. » C'est une véritable vengeance de grand seigneur. Mais Jeanneton repousse la proposition, Jeanneton se respecte, et puis Jeanneton a un amant dont elle veut faire son mari. Cet époux en herbe, très bien nommé *L'Espérance*, soldat aux gardes, et comme tel fort jovial de son naturel, s'ennuie au service, et pour obtenir son congé il est décidé à faire un coup de sa tête. Il ira trouver le roi à qui il dira : « Sire, vous avez une femme, vous en avez même deux, vous en avez même trois et plus; celle que je veux prendre est votre parente... du côté gauche, car ma *personnière* est la propre cousine de Jeanne Vaubernier, dite madame Du Barry. » Mais Jeanneton, la bonté même, ne veut pas qu'on humilie sa cousine, et *L'Espérance* reprend momentanément son service. J'ai vu l'instant où, avec cette vertu et cette bonté de Jeanneton, il n'y aurait pas de vaudeville possible; mais heureusement un hasard amène madame Du Barry à l'hôtel Saint-Yon, et tout va changer.

Il se trouve que Jeanneton a reçu d'un sien cousin le legs d'un paquet de lettres à lui écrites par Jeanne Vaubernier, et de nature à compromettre la position de la favorite. Alors Jeanneton, guidée par son bon cœur, veut profiter de l'occasion pour rendre les lettres à sa cousine; mais elle en est accueillie, vous savez comment! Les parvenus ont toujours supprimé leurs familles. Jeanneton, menacée de Saint-Lazare parce qu'elle a eu l'insolence de remémorer à la favorite sa parenté, rappelle le vicomte de Lauzun qui nécessairement rôde dans les environs. Elle accepte tout de sa main, elle aura un hôtel, des gens, des équipages. Elle éclipsera madame Du Barry par le scandale de ses magnificences sous le beau nom de comtesse du Tonneau! et tout cela sans qu'il en coûte un accroc à sa vertu qu'elle conserve intacte pour *L'Espérance*. Il va sans dire que Lauzun souscrit à tout; les Lauzun ont toujours fait des sottises et donné lieu à des invraisemblances. C'est une famille acquise de droit au

vaudeville. Madame Du Barry, qui était venue à l'hôtel Saint-Yon en chaise à porteurs, en sort de même, et deux commissionnaires emportent Jeanneton dans son tonneau. Nous allons la retrouver dans les appartements de l'hôtel Saint-Yon. C'est le

DEUXIÈME ACTE.



OURQUOI Jeanneton vient-elle à l'hôtel Saint-Yon? Parce que la maîtresse du logis a invité M. de Lauzun au bal qu'elle donne à madame Du Barry, et où le roi doit se montrer. D'ailleurs le bal est masqué, et, comme dit Jeanneton, pour changer une ravaudeuse en duchesse, il n'y a que cela à faire (elle met son masque); ni vu, ni connu. Cependant Lauzun n'a pas la moindre inquiétude sur les suites de la rencontre des deux cousines :« J'en serai quitte, dit-il, pour aller pourrir à la Bastille, comme ce pauvre Latude, mais je me serai vengé. » On n'a jamais pris plus gaiement son parti. Jeanneton, mieux avisée, s'est munie des fameuses lettres du cousin, non pas pour perdre la favorite, mais pour traiter de puissance à puissance; elle dit à Lauzun : « Tout s'arrangera, vous serez maréchal-de-camp;» et à L'Espérance :«Toi, tu seras mon mari! »Voilà donc nos deux comtesses en présence et sous les yeux d'un certain domino rose qui cache l'auguste personne de S. M. Louis XV. Jeanneton se donne pour une Circassienne! la Circassie, c'est le pays des odalisques; la tête commence à tourner à sa majesté, qui voudrait que l'inconnue déposât son masque; Jeanneton obéit, la vengeance commence, la Du Barry est furieuse; le roi est enchanté, et faute de mieux il demande à la Circassienne une petite histoire, bien égrillarde, bien scandaleuse; Jeanneton s'exprime à peu près ainsi : « En l'an de grâce 1760... de Mahomet! nous vînmes ma cousine et moi de Circassie à Bagdad, dans la carriole... d'un colporteur alsacien qui vendait des turbans... de coton! Nous avions quinze ans, de jolis yeux, des sabots et pas le sou, ce qui fit que nous nous mîmes pour vivre à border des pantoufles... turques! Nous nous étions logées rue de la Huchette.... à Bagdad! Le numéro de l'hôtel, je l'ai oublié; celui de l'appartement, il n'en avait pas, attendu que c'était le grenier. Or donc, vous saurez que ma cousine fut courtisée d'abord par un commis de la marine... turque! mais elle ne l'écouta pas parce qu'il était surnuméraire, c'est-à-dire sans numéraire. Enfin elle rencontra dans une promenade de Bagdad, au Luxembourg, un monsieur tout reluisant d'or qui l'emmena à la cour... de Circassie! et moi je me fis ravaudeuse dans le plus beau quartier de Bagdad, le faubourg Saint-Honoré. Ma cousine avait un riche hôtel, moi j'avais un tonneau. Je ne la nommerai pas, parce qu'elle m'a menacée de m'envoyer à la prison de Saint-Lazare, une prison turque!... » La Du Barry n'attend pas, et c'est dommage, la fin de l'histoire pour s'écrier :« Sire, un ordre! ou je quitte la cour à l'instant même. » Voilà Lauzun à la Bastille, et la comtesse du Tonneau à Saint-Lazare; l'ordre est donné, et la favorite vient jouir de son triomphe, mais Jeanneton lui dit tranquillement : « J'irai à Saint-Lazare, mais vous m'y suivrez; reconnaissez-vous cette écriture? c'est la vôtre! Voilà ce que vous écriviez à *votre bon Henri* comme vous l'appeliez, notre cousin Henri Duval; écoutez: « Vous savez aimer comme Henri IV, et vous » méritez bien mieux que mon roi de Versail- » les le surnom de Bien-Aimé. Venez me voir » ce soir à mon petit pavillon. Fareuil vous » introduira dès que j'aurai congédié mon » maussade maître. Adieu, mon Henri, mon » véritable roi, votre Jeanne la folle.... de » vous! » Eh bien, cousine, si j'allais dire au roi : « La France, la Du Barry se moque de toi, en voici la preuve. Mais je suis bonne personne, veux-tu la guerre? veux-tu la paix? » Et la paix est signée, Lauzun sera maréchal-de-camp, *L'Espérance* aura son congé, et la favorite ses lettres.

Cette pièce, faite pour mademoiselle Déjazet, a obtenu, grâce à l'actrice, un brillant succès. Mademoiselle Wilmen est une agaçante Du Barry; les autres acteurs ont fait de leur mieux. Le théâtre du Palais-Royal est toujours le théâtre en vogue, malgré sa troupe et son répertoire. Où diable la vogue va-t-elle se nicher?

GRAVURES.

I. — Place à la comtesse du Barry! — Place à la comtesse du Tonneau!

II. — La comtesse du Tonneau, déguisée en Circassienne, raconte son histoire et celle de sa cousine.

Théâtre

DU

PALAIS-ROYAL.



LA

COMTESSE DU TONNEAU.

ACTE I. — SCÈNE DERNIÈRE.

Théâtre
DU
PALAIS-ROYAL.



LA
COMTESSE DU TONNEAU
ACTE II.

# THÉATRE DU VAUDEVILLE.

L'ANGE GARDIEN.




ON SOUSCRIT RUE DE GRENELLE SAINT-GERMAIN, 47.
ET RUE DE LA CHAISE, 10, FAUBOURG SAINT-GERMAIN.
**1837.**

SEIZIÈME LIVRAISON [DEUXIÈME PARTIE].

# PROSPECTUS.

Tous les ouvrages dramatiques favorablement accueillis du public seront gravés par l'Album des Théâtres.

Chaque livraison contient quatre gravures avec encadrements variés, un frontispice et l'analyse de la pièce.

Vingt livraisons (80 gravures) formeront un volume.

Le prix est de 30 centimes à la porte des théâtres, au bureau de l'Album, et dans tous les magasins de publications pittoresques.

Les abonnés reçoivent les premières épreuves à domicile.

Abonnement pour Paris. . . . . . . . . . . 6 fr.
— pour la province. . . . . . . 7 fr. 50 c.

## Livraisons publiées :

1re Les Huguenots, opéra.
2e Kean, comédie.
3e Le Postillon de Lonjumeau, opéra-comique.
4e Marie, comédie.
5e Les Puritains, opéra-séria.
6e Léon, drame.
7e L'Ambassadrice, opéra-comique.
8e La Camaraderie, comédie.
9e Le Gamin de Paris, coméd.-vaudev.
10e Robert-le-diable, opéra.
11e Stradella, opéra.
12e César, comédie-vaudeville.
13e Le Diable boiteux, ballet pantom.
14e Guillaume Tell, opéra.
15e Julie.—Les droits de la Femme, comédies.
16e L'Ange gardien. — La comtesse du Tonneau, vaudevilles.

## On souscrit à Paris,

AU BUREAU DE **L'ALBUM DES THÉATRES**, RUE DE GRENELLE SAINT-GERMAIN, 47 :
*Et chez M. Guyot, Directeur-Éditeur, rue de la Chaise, 10, faubourg Saint-Germain.*

Les personnes de Paris qui ne voudront pas se déplacer pourront écrire par la poste, on fera recevoir chez elles.

Proportionnellement au prix de l'*Album*, les ports de lettres seraient une grande dépense pour les éditeurs; on est prié d'affranchir.

Il a été tiré des exemplaires sur papier vélin superfin.

Chaque livraison coloriée avec le plus grand soin. . . . . . . . . . . . . . 8 fr.
Prix du volume. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 160

Les mêmes en noir, 50 c. la livraison, 10 fr. le volume, et 11 fr. 50 c. par la poste.

On peut voir, aux bureaux de l'Album des Théatres, un *specimen* des exemplaires coloriés.

TOUTES LES LIVRAISONS PUBLIÉES SE TROUVENT

CHEZ

Postel, rue de la Monnaie, 22;
Martinon, rue du Coq-Saint-Honoré, 4;
J. Laisné, passage Véro-Dodat;
Barba, Palais-Royal;
Ferrier, passage Bourg-l'Abbé, 18;
Delavigne, passage de l'Ancre;
Desforges, rue du Pont-de Lodi, 8;
Poirée, rue Croix-des-Petits-Champs, 2;
Bréauté, passage Choiseul;
Deschamps, galerie Vivienne, 7;
Paul, galerie de l Odéon;
Grimprelle, rue Poissonnière, 25;
Desoyre, boulevart Bonne-Nouvelle;
Mad. Barbe, galerie de l'Odéon;
Michel, rue Marie-Stuart, 6.

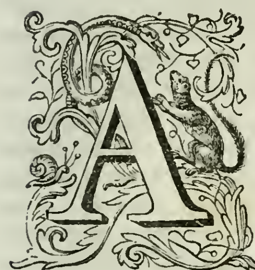
# L'ANGE GARDIEN,

## VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

Par MM. Dupeuty et Deslandes.

| PERSONNAGES. | ACTEURS. | PERSONNAGES. | ACTEURS. |
|---|---|---|---|
| FRÉDÉRIC | MM. E. Taigny. | BRAMBERG | MM. Ludovic. |
| STELLO | Hippolyte. | Un Domestique | Eugène. |
| Le Conseiller | Amant. | SOPHIE | Mmes Albert. |
| WILHEM | Bardou. | KETTLE | L. Mayer. |
| HIERZEN | Ballard. | ÉMELINE | Delvalle. |
| BLUMFIELD | Achille. | | |

### PREMIER ACTE.



Au lever du rideau la scène présente le spectacle de la fin d'une orgie. Le comte Frédéric de Klingthal (la scène est à Vienne) va se marier. Il dit adieu à sa vie indépendante et joyeuse, à sa vie d'amourettes, de duels et de tripot; il fait un magnifique mariage : un grand nom, c'est mademoiselle de Buldorff! une fortune immense, l'héritière des Buldorff! une beauté incomparable, tout ce qui enfin rend un époux le plus envié des hommes pendant la lune de miel. Pauvre Frédéric, ou plutôt heureux Frédéric, son rêve finit bien vite! Un ami, le marquis de Stello, Vénitien (les Vénitiens n'en font jamais d'autres), lui enlève sa fiancée au moment du mariage, et voilà mon Frédéric qui se met à courir après le ravisseur par toute l'Allemagne. Nous sommes bien obligés de l'y suivre.

Le comte Frédéric se rend d'abord à Munich, où sa préoccupation, que vous comprendrez, le place sous les pieds d'un cheval emporté; mais il est sauvé on ne sait comment; il va ensuite à Stuttgard, où ses étourderies le compromettent auprès des autorités de l'endroit; au moment d'être arrêté, il est sauvé une seconde fois, on ne sait par qui. Enfin, le comte Frédéric arrive à Bade pour le

### DEUXIÈME ACTE.

Ses habitudes d'orgie et de jeu sont revenues, ou plutôt elles ne l'ont jamais quitté. Selon l'usage des roués de tous les temps, c'est pour noyer ses malheurs qu'il se plonge dans tous les excès. Il dit comme le docteur Faust : « J'ai essayé de tout, j'ai fait le bien, j'ai fait le mal, j'ai joué ma vie dans des conspirations, j'ai tenté les entreprises les plus folles, rien n'y a fait. Maintenant je joue à outrance, parce qu'un tapis vert est *plein d'émotions*, j'y ai jeté l'or à pleines mains dans l'espoir de me ruiner, eh bien! j'ai toujours gagné; dans le monde chacun me recherche, pas un instant de la journée où je n'aie l'occasion d'une bonne fortune. » Et en effet, on apporte à l'infortuné un billet rédigé selon le programme ordinaire. « Si M. Frédéric veut se rendre dans la deuxième ruelle à côté de la maison de jeu, et suivre, les yeux bandés, le porteur de ce billet, on lui donnera des nouvelles du marquis de Stello. » A cette conclusion imprévue, voilà Frédéric au comble de la joie; il court, il vole au rendez-vous, mais au lieu de son ennemi, il ne trouve qu'une femme voilée qui se lamente. Sans pouvoir l'envisager il devine qu'elle est jolie, il oublie le motif de sa visite, il presse l'inconnue dans ses bras, et ne quitte la place qu'au cri d'alarme jeté, toujours par on ne sait qui, *Voici le mari!*

Nous sommes fâchés d'avoir à dire sitôt le mot de cette intéressante énigme, et quel est cet *ange gardien* qui protége l'intéressant Frédéric contre tant de dangers; avant tout, nous devons nous donner le mérite de la clarté; dans un vaudeville ce n'est pas de rigueur, mais nous ne faisons qu'un compte-rendu.

Vous saurez donc que le soir de la fameuse orgie qui a précédé son mariage manqué, le comte Frédéric a fait une bonne action : il a donné je ne sais combien de florins à une jeune fille dont le père, honnête négociant, voulait se brûler la cervelle, faute de pouvoir payer ses dettes. Depuis cette époque, la jeune fille s'est attachée par reconnaissance aux pas de son bienfaiteur, elle s'est constituée son ange

gardien. Elle le suit partout *incognito*, en costume d'étudiant; c'est elle qui, à Munich, a arrêté le cheval emporté, c'est elle qui a donné le change aux autorités de Stuttgard, c'est elle, enfin, que je soupçonne fort d'avoir crié tout-à-l'heure : *Voici le mari.* Comment mademoiselle Sophie Omski (c'est son nom), si jeune, si délicate, si timide, a-t-elle pu suffire à cette triple tâche dont un homme ne se tirerait pas? Je l'ignore. Mais elle s'en est tirée, les auteurs le veulent, et je le veux bien comme eux.

Cependant, Frédéric, fatigué des obsessions de cet étranger qui s'attache à ses pas, finit par lui dire : *Ah çà, qui diable êtes-vous donc?* Et Sophie répond : Un ami, Victorin, le frère de celle que vous avez secourue si généreusement à Vienne. — Eh bien! Victorin, je suis à toi à la vie, à la mort, répond l'aimable mauvais sujet, et à l'avenir tu seras mon mentor. Je t'obéirai aveuglément, je le jure! Serment bien digne de Frédéric, que je vous donne pour le plus franc étourneau; serment qu'il oublie naturellement à la vue de Stello. Stello et Frédéric en présence, c'est nécessairement une provocation à mort; mais l'ange gardien court prévenir le grand-duc (le grand-duc lui-même, peste!), et pendant que les deux champions se rendent sur le terrain, le grand-duc y envoie la force armée. Un seul coup de feu se fait entendre, et Stello reparaît seul. Si Frédéric est décidément tué, à quoi bon le

TROISIÈME ACTE.

Mais Frédéric vit encore! La force armée badoise a empêché Stello de riposter au feu de son adversaire, et voilà Frédéric au désespoir de ce qu'on ne l'a pas tué; il a fait insérer dans toutes les gazettes d'Allemagne, qu'il tenait sa vie à la disposition de Stello, mais celui-ci ne se présente pas.

Il se présentera, gardez-vous d'en douter.

Cependant l'ange gardien se trouve dans un terrible embarras, pour deux raisons majeures. Il redoute pour Frédéric la balle de Stello, et pour lui-même, ou plutôt pour elle-même son mariage avec la fille du bourguemestre, car Frédéric veut absolument se marier. Que fera la pauvre Sophie? Elle quittera Frédéric, elle retournera à Vienne, elle l'en informe. — Tu veux partir, Victorin, répond l'adorable jeune fou, eh bien, nous partirons ensemble. — Mais, mon pauvre Frédéric, tu oublies donc que cela n'est pas possible? Comment! tu viens de donner parole à M. le bourguemestre d'épouser sa fille, tu viens d'informer Stello que tu étais à sa disposition à Bade, et tu pars! Les auteurs abusent étrangement de la facilité d'humeur et de la patience du public. Mais voici quelque chose de plus étrange : Victorin-Sophie s'obstine à vouloir partir seul ou seule, pour aller rejoindre sa sœur. Et Frédéric s'écrie : — Tu as une sœur, eh bien, allons l'enlever! Et il le ferait, si l'ange gardien ne l'arrêtait par ces mots : Elle est ici! — Oh! que je la voie une fois, une seule fois. — Tu la verras. — Et, en effet, Sophie va prendre ses habits de femme, et Frédéric tombe à ses pieds. Nous n'aurions plus qu'à chercher un notaire le plus promptement possible, si ce n'était l'apparition subite de Stello. Pour tout autre que l'ange gardien, tirer Frédéric de ce mauvais pas serait chose fort difficile, car Stello qui, présentement, se croit trompé par sa femme, veut une vengeance. Cependant Frédéric est innocent, c'était bien chez mademoiselle de Buldorf qu'il a été conduit les yeux bandés, mais ce mystérieux rendez-vous n'était provoqué que dans le but d'éviter une rencontre entre les deux adversaires. Voilà précisément ce que Frédéric ne saurait avouer, parce qu'on suspecterait son courage; mais l'amour est si ingénieux que Sophie trouve le moyen de rassurer Stello sur la vertu de sa femme et la conduite de son amant dans cette fameuse nuit; Stello tire en l'air, et tout le monde s'embrasse.

Ce vaudeville a le grand tort de n'être ni sentimental, ni joyeux. On n'y rit pas, on n'y est pas ému. Il n'y a rien là pour l'intérêt, pour les larmes, pour l'amusement. Les auteurs, gens d'esprit, ont beaucoup trop compté sur le talent de madame Albert, pour faire valoir le rôle mystérieux de l'ange gardien, qui n'est un mystère pour personne.

## GRAVURES.

I. — Le comte Frédéric vient d'apprendre la trahison de son ami et de celle qu'il allait épouser : Sophie, témoin de sa douleur, jure de veiller sur lui et de lui consacrer sa vie.

II. — Dans la scène que nous représentons ici, Sophie, sous les habits et le nom de Victorin, veille près de la maison où Frédéric risque au jeu une partie de sa fortune. Elle voit qu'on le trompe, et veut l'en faire avertir par une jeune fille qu'elle aperçoit. Kettle recule d'abord effrayée; puis elle s'approche en dirigeant sa lanterne vers l'inconnu, et elle s'écrie : « Ah! qu'il est gentil! »

Théâtre
DU
VAUDEVILLE.




L'ANGE GARDIEN.

ACTE I.—SCÈNE DERNIÈRE.



Théâtre
DU
**VAUDEVILLE**

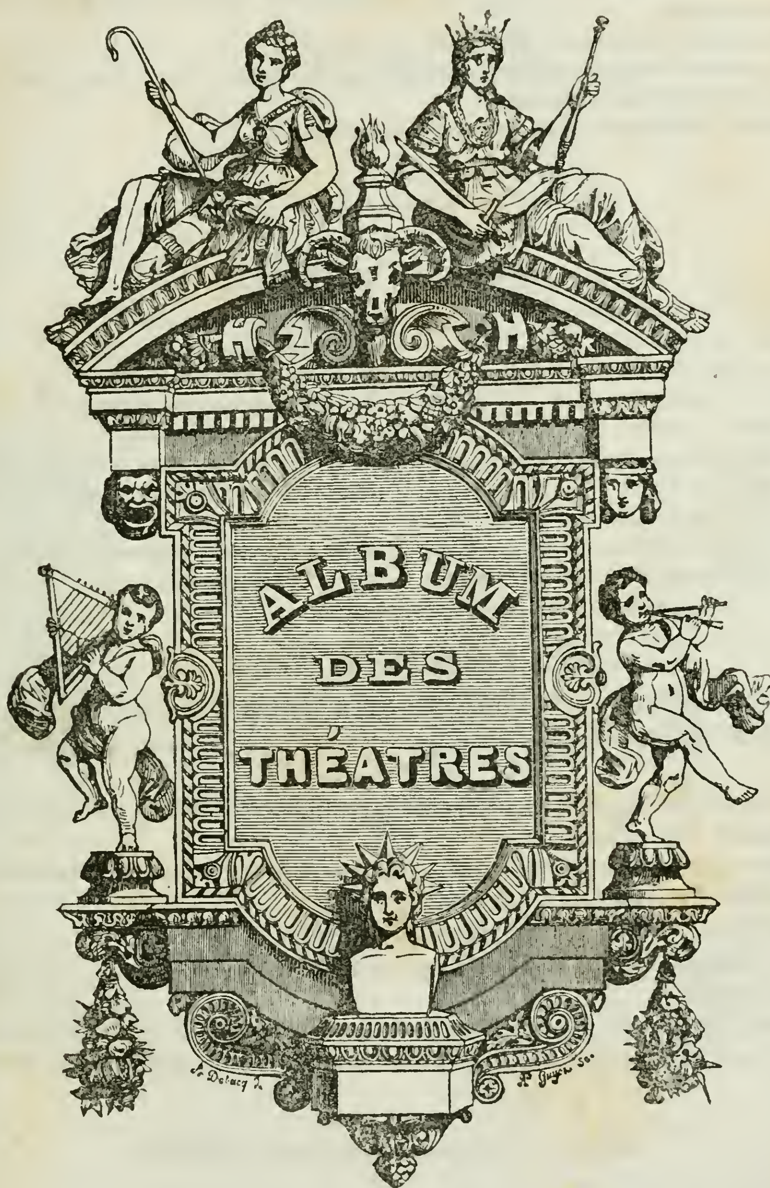


L'ANGE GARDIEN.

ACTE II —SCÈNE II.

# THÉATRE-FRANÇAIS.

LE CHEF-D'OEUVRE INCONNU. JEANNE DE NAPLES.




ON SOUSCRIT RUE DE GRENELLE SAINT-GERMAIN, 47,
ET RUE DE LA CHAISE, 10, FAUBOURG SAINT-GERMAIN.

**1837.**

DIX-SEPTIÈME LIVRAISON.

IMPRIMERIE DE BOURGOGNE ET MARTINET, RUE JACOB, 30.

# PROSPECTUS.

Tous les ouvrages dramatiques favorablement accueillis du public seront gravés par l'ALBUM DES THÉATRES.

Chaque livraison contient quatre gravures avec encadrements variés, un frontispice et l'analyse de la pièce.

Vingt livraisons (80 gravures) formeront un volume.

Le prix est de 30 centimes à la porte des théâtres, au bureau de l'ALBUM, et dans tous les magasins de publications pittoresques.

Les abonnés reçoivent les premières épreuves à domicile.

Abonnement pour Paris. . . . . . . . . . . 6 fr.
— pour la province. . . . . . . 7 fr. 50 c.

## Livraisons publiées :

1re LES HUGUENOTS, opéra.
2e KEAN, comédie.
3e LE POSTILLON DE LONJUMEAU, opéra-comique.
4e MARIE, comédie.
5e LES PURITAINS, opéra-séria.
6e LÉON, drame.
7e L'AMBASSADRICE, opéra-comique.
8e LA CAMARADERIE, comédie.
9e LE GAMIN DE PARIS, coméd.-vaudev.
10e ROBERT-LE-DIABLE, opéra.
11e STRADELLA, opéra.
12e CÉSAR, comédie-vaudeville.
13e LE DIABLE BOITEUX, ballet pantom.
14e GUILLAUME TELL, opéra.
15e JULIE.—LES DROITS DE LA FEMME, comédies.
16e L'ANGE GARDIEN.— LA COMTESSE DU TONNEAU, vaudevilles.
17e LE CHEF-D'ŒUVRE INCONNU — JEANNE DE NAPLES, drames.

## On souscrit à Paris,

AU BUREAU DE **L'ALBUM DES THÉATRES**, RUE DE GRENELLE SAINT-GERMAIN, 47 :
*Et chez M. Guyot, Directeur-Editeur, rue de la Chaise, 10, faubourg Saint-Germain.*

Les personnes de Paris qui ne voudront pas se déplacer pourront écrire par la poste, on fera recevoir chez elles.

Proportionnellement au prix de l'*Album*, les ports de lettres seraient une grande dépense pour les éditeurs; on est prié d'affranchir.

Il a été tiré des exemplaires sur papier vélin superfin.

Chaque livraison coloriée avec le plus grand soin. . . . . . . . . . . . . . . 8 fr.
Prix du volume. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 160

Les mêmes en noir, 50 c. la livraison, 10 fr. le volume, et 11 fr. 50 c. par la poste.

On peut voir, aux bureaux de l'ALBUM DES THÉATRES, un *specimen* des exemplaires coloriés.

TOUTES LES LIVRAISONS PUBLIÉES SE TROUVENT
CHEZ

POSTEL, rue de la Monnaie, 22;
MARTINON, rue du Coq-Saint-Honoré, 4;
J. LAISNÉ, passage Véro-Dodat;
BARBA, Palais-Royal;
FERRIER, passage Bourg-l'Abbé, 18;
DELAVIGNE, passage de l'Ancre;
DESFORGES, rue du Pont-de Lodi, 8;
POIRÉE, rue Croix-des-Petits-Champs, 2;
BRÉAUTÉ, passage Choiseul;
DESCHAMPS, galerie Vivienne, 7;
PAUL, galerie de l Odéon;
GRIMPRELLE, rue Poissonnière, 25;
DESOYRE, boulevart Bonne-Nouvelle;
Mad. BARBE, galerie de l'Odéon;
MICHEL, rue Marie-Stuart, 6.

*Inspiré sans doute en partie de Balzac – puisque le chef d'œuvre est détruit – Mais le motif diffère beaucoup*

# LE
# CHEF-D'OEUVRE INCONNU,

**DRAME EN UN ACTE,**

**Par M. Charles Lafont.**

| PERSONNAGES. | ACTEURS. | PERSONNAGES. | ACTEURS. |
|---|---|---|---|
| ROLLA | MM. FIRMIN. | TEBALDES | ARSÈNE. |
| MAÎTRE MICHEL | JOANNY. | LE CRIEUR | MONLAUR. |
| LE MARQUIS | MARIUS. | UN PAGE | ALEXANDRE. |
| MANOEL | COLSON. | STÉFANO | Mmes ANAÏS. |
| ASCANIO | MATHIEU. | LÉONOR | NOBLET. |



L'AUTEUR du *Chef-d'OEuvre inconnu* a donné, il y a quelques mois, à la porte Saint-Martin, un drame (*la Famille Moronval*) qui, à travers les exagérations et boursouflures inséparables d'un début dramatique, présentait des qualités dignes d'intérêt et d'encouragement. C'était une certaine netteté de conception, une connaissance déjà exercée du théâtre, et enfin un dialogue sobre, lucide et allant au fait. Il n'est pas rare de voir nombre de jeunes auteurs, enhardis par les applaudissements qui manquent rarement à leurs premiers essais, se ruer dans tous les excès du genre, et chercher les succès de vogue par le chemin de l'imprévu, du forcené et de l'horrible. En abordant la scène française, M. Lafont contractait l'obligation de répudier ces moyens de réussite vulgaires, il s'interdisait tout ce que nous appellerons les roueries du métier, c'est-à-dire la profusion des coups de théâtre, le pêle-mêle des incidents, les grandes phrases et les petites actions. Il fallait beaucoup de courage et de bon esprit pour se soustraire à cette fâcheuse influence de la dramaturgie moderne; félicitons donc M. Lafont de l'avoir eu. Le *Chef-d'OEuvre inconnu* est un petit drame d'une simplicité pleine de goût, travaillé avec soin, où les grands effets du théâtre sont uniquement demandés aux développements d'un caractère mélancolique et passionné. Peut-être, ainsi qu'on va le voir, le sujet n'est pas fort dramatique et la pensée n'en est pas très neuve, mais l'auteur a su couvrir cette vétusté du lustre de son imagination et de son style. Il est dans une belle et bonne voie, qu'il y reste obstinément; il n'aura d'abord que des succès d'estime, mais les succès d'éclat viendront ensuite, et ils n'en seront que plus durables.

La scène est à Florence, au quinzième siècle; nous sommes dans l'atelier de Rolla, jeune sculpteur, pauvre et inconnu, mais plein d'ardeur, de génie et d'amour. Pour vivre à peu près honorablement, Rolla a été obligé de faire deux parts à sa vie : il donne l'une au métier, l'autre à l'art. Il fait des statuettes que le juif Stefano vend à vil prix, et il travaille en secret à une statue de sainte Cécile, le chef-d'œuvre inconnu! Que de peines, d'efforts, de misères éprouvées, de dégoûts subis pour la création de cette statue! Combien il a mis là de veilles, de méditations, de rêves, de douleurs et d'espérances. Cette sainte Cécile est l'expression de tout ce que le jeune artiste a de génie, de souffrance et d'amour. Mais comment Rolla a-t-il pu échapper à cette souillure journalière de la nécessité, qui l'oblige à livrer une imparfaite ébauche en échange d'un morceau de pain? Comment, aux prises avec la misère, a-t-il conservé intact ce feu sacré qui crée les chefs-d'œuvre? La réponse est bien simple : Rolla est amoureux. Il aime Léonor, et il l'aime autant que son art, ni plus ni moins.

La sainte Cécile, c'est l'image de Léonor, ce sont ses traits angéliques, sa grâce divine, sa beauté calme et élevée. Voilà ce que son

ciseau a involontairement reproduit; Rolla n'a fait que réaliser le modèle qu'il croyait inventer; après tout, le génie n'est que cela. Rolla est aimé de Léonor, mais leur mutuel amour n'est qu'une souffrance de plus. Fille du riche marquis Strozzi, Léonor ne saurait être la femme du pauvre sculpteur; cependant elle seule a vu le chef-d'œuvre, et, saisie d'admiration autant que de reconnaissance, elle dit à Rolla : « Il faut envoyer la statue au grand-» duc; c'est aujourd'hui qu'on décerne le ra-» meau d'or, si vous l'obtenez, et vous l'ob-» tiendrez, votre gloire fléchira mon père. » Mais, comme tous les grands artistes, Rolla a ses moments de découragement et de doute, il sait d'ailleurs qu'il y a un défaut à cette statue, et jamais ce *Pygmalion* n'aurait le courage de porter la main sur sa *Galatée.* Un incident fort bien imaginé change sa détermination. Il faut savoir qu'en colportant les statuettes de Rolla, le juif Stefano a rencontré un vieillard qui l'a défait de toute sa marchandise, et qui veut connaître le sculpteur. Voilà donc le vieillard dans l'atelier de Rolla, alors absent; il examine avec curiosité les ébauches et les plâtres du jeune homme; il interroge Stefano, et il apprend que Rolla cache soigneusement son plus bel ouvrage. Il faut que je le voie, dit le vieillard, et il écarte le rideau qui couvre la sainte Cécile. « Admirable! s'é-» crie-t-il, mais le bras ne vaut rien. » Et l'inconnu saisit le ciseau de l'artiste, et le bras est retouché. Rolla de retour, s'agenouille devant sa statue, plus parfaite encore, car le vieillard, c'était Michel-Ange.

En possession de l'amitié de Michel-Ange, aimé de Léonor, Rolla devrait être heureux, et il semble que rien ne s'oppose plus à ce qu'il découvre aux yeux de tous le *chef-d'œuvre inconnu;* et cependant Rolla est plus à plaindre que jamais. Le père de Léonor, instruit de ses amours avec sa fille et du secret de la ressemblance, le supplie d'épargner l'honneur de sa famille et de ne point dévoiler ce qu'il appelle sa honte. Ainsi, gloire, amour, bonheur, il faut que Rolla renonce à tout; n'est-ce pas lui dire aussi : « Renonce à la vie! » A l'envoyé du grand-duc qui lui demande la remise de sa statue pour le concours, il répond par un refus. Mais l'ordre du grand-duc est formel, il veut avoir le chef-d'œuvre, de gré ou de force. Alors Rolla, désespéré, se glisse derrière le rideau, un marteau à la main, et la sainte Cécile vole en éclats; il n'en reste plus que les débris. Pauvre Rolla! voilà enfin la récompense de ton génie et de ta tendresse qui t'arrive : c'est Michel-Ange qui, au nom du grand-duc, t'apporte le rameau d'or, c'est Léonor dont le père désarmé consent à couronner ton amour. Mais il est trop tard, tant d'émotions l'ont tué; et il meurt, comme Tasse, *enseveli dans son triomphe.*

La forme de ce drame, nous l'avons dit, est d'une simplicité et d'une harmonie sévères; quant au fond, il ne faudrait pas le soumettre à l'examen de la froide raison. Dès le commencement, l'auteur avait placé son *héros* au point de vue de l'exaltation et de l'enthousiasme, et il l'a maintenu tel jusqu'au bout. Le *Chef-d'OEuvre inconnu* a été très applaudi, et, ce qui vaut mieux encore, écouté constamment avec un vif intérêt. Il est joué d'ailleurs avec cet esprit de tradition, de bon goût et d'étude saine et littéraire, qui a distingué en tous temps les comédiens du Théâtre-Français.

---

## GRAVURES.

I. — Il faut que cette statue paraisse au concours, dussé-je être déshonorée! s'écrie Léonor à la vue du chef-d'œuvre créé par son amant.

II. — Léonor place sur la tête de Rolla expirant le laurier d'or qu'il a mérité comme vainqueur dans le concours.

## THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN.

# JEANNE DE NAPLES,

### DRAME EN CINQ ACTES,

### Par M. Paul Foucher.

| PERSONNAGES. | ACTEURS. | PERSONNAGES. | ACTEURS. |
|---|---|---|---|
| MARINO BOSSA | MM. Alexandre. | Le Majordome | Alfred. |
| OLIVIER DE RIEUX | Mélingue. | ATTAVILLA | Albert. |
| LORENZO | Surville. | DE CABRERA | Charles C. |
| SFORZA | Roger. | Un Secrétaire | Eugène. |
| MATTÉO | Tournan. | JEANNE II | Mmes Georges. |
| MALACARME | Hérèt. | FRANCESCA | Charles C. |
| ANGELLO | Émile. | ANTONIA | Dupont. |
| FOSCHINE | Vissot. | Un Page. | Laure. |



L y a deux sortes de drames : le drame historique et le drame d'imagination. Dans le premier, l'élément dramatique est subordonné aux actions connues du personnage principal qui y figure ; dans le drame d'imagination, l'auteur peut se donner carrière, il est libre de réaliser sur la scène tel personnage qu'il a rêvé ; mais une fois ce caractère établi, il n'est plus le maître d'en modifier la physionomie ; il doit se tenir constamment dans la mesure de sentiments et d'actions imposée par le personnage même qu'il a créé. Dans le drame historique, cette obligation n'est pas aussi rigoureuse , parce que les événements de l'histoire, qui ne sont pas dans la dépendance du poëte, modifient et atténuent souvent la principale figure ; mais on comprend sans peine que l'auteur du drame d'imagination, disposant de son *héros* et des événements créés par lui, ne saurait s'affranchir d'une règle qui fait toute sa force, puisque c'est celle du bon sens et de la vraisemblance. Le théâtre tire ses plus grands effets de la vraisemblance ; voilà ce que les auteurs du drame d'imagination oublient trop souvent. Il n'est pas rare de leur entendre dire : « J'aime mieux prendre mes sujets dans mon cerveau que dans l'histoire , parce que j'ai mes coudées franches. » C'est une grande erreur : l'imagination la plus puissante et la plus étendue qui ait jamais existé, Shakspeare, a toujours choisi l'histoire comme base de ses compositions; seulement il l'interprétait, comme elle doit l'être, d'une manière large et complète ; il imaginait selon l'histoire et ne faisait pas l'histoire selon son imagination.

M. Paul Foucher, jeune auteur laborieux qui a donné des preuves nombreuses d'un talent dramatique fort distingué, ne s'est pas souvenu, pour sa *Jeanne de Naples*, du précepte écrit dans toutes les tragédies de Shakspeare, qu'il a beaucoup lu et beaucoup étudié. Au risque de paraître trop classique aux yeux de M. Foucher, nous lui dirons que nous préférons cent fois les allures un peu rétrécies, la marche simple et méticuleuse du *Chef-d'Œuvre inconnu*, à tout le fracas de sa *Jeanne de Naples*. C'est beaucoup trop de bruit pour rien.

La Jeanne de M. Foucher n'est pas celle qui s'est rendue si célèbre à Naples au quatorzième siècle par le scandale de ses amours et la succession sanglante de ses veuvages. Celle-ci faisait de ses maris ce que le roi d'Angleterre Henri VIII faisait de ses femmes ; sa convoitise apaisée, il fit successivement enfermer et décapiter Catherine d'Aragon, Anne Boleyn, Jeanne Seymour, etc. Ainsi a fait la première Jeanne de Naples, pour une demi-douzaine d'époux, qui de ses bras passaient dans ceux du bourreau. L'imagination de M. Paul Foucher, toujours en quête d'émotions tragiques et de sanglantes péripéties , pouvait s'arrêter là ; il a préféré le sujet de Jeanne II.

Cette Jeanne II, tout en suivant les traditions de sa devancière, se montra plus humaine dans ses amours ; elle n'eut qu'un mari qu'elle trompait, mais qu'elle ne tua point ; sa couche nuptiale ne fut pas pour lui une tombe, et la preuve, c'est que les Napolitains le chassèrent *pour avoir*, a dit un vieil auteur italien, *supporté avec trop de déplaisir les adultères de sa femme.* Ceci excuse un peu Jeanne, si toutefois pareil méfait est excusable; car les rois, et surtout les reines, ne sont guère que ce que les *font* leurs sujets. Cependant M. Paul Foucher exagère un peu cette excuse et ces ménagements qu'on peut témoigner pour Jeanne II lorsqu'il la peint, dans son drame, comme une femme douce et sensible, aimant avec son cœur plutôt qu'avec ses sens, et tout entière à une passion presque platonique avec le plus beau cavalier de ses Etats. Les amours de Jeanne II furent scandaleux ; elle tira successivement de l'obscurité Pandolfo Alopo et Caraccioli, qu'elle mit presque à ses côtés sur le trône. Reine tout au moins sensuelle et volage, ce n'était pas le cas d'en faire une quasi-vestale : le drame d'imagination doit, en pareille occurrence, s'effacer derrière l'histoire, à moins que M. P. Foucher n'ait entrepris de réhabiliter la mémoire de Jeanne II, ce qui peut être une bonne pensée, mais n'est pas assurément une pensée dramatique.

Quoi qu'il en soit, nous voilà à Naples, en face de cette passion de Jeanne pour Lorenzo, ce beau cavalier de l'invention de M. Paul Foucher. Lorenzo n'est pas taillé sur le patron des favoris ordinaires des reines; c'est un très honnête jeune homme qui aimait sincèrement une honnête jeune fille ( Francesca ) qu'on ne voulait pas lui donner, et qui, l'ayant vue se jeter de désespoir dans la mer, n'a pu honnêtement s'en consoler. C'est précisément cette douleur et cette fidélité posthume de Lorenzo qui a touché le cœur de Jeanne; elle voudrait se transmettre au lieu et place de Francesca dans les affections du jeune homme; impossible ! Lorenzo fait des compliments à Jeanne, il accepte ses bienfaits, mais rien de plus : voilà qui est déjà moins honnête de la part de Lorenzo, et j'ai bien peur pour la création de M. Paul Foucher que ce Lorenzo n'ait ni amour ni ambition, et qu'il ne soit fort peu digne d'intérêt. S'il aime toujours Francesca, pourquoi sourire à Jeanne? S'il ne l'aime plus, à quoi bon le rôle qu'il joue? L'auteur a senti la force du dilemme, et voilà comment il l'a brisé dès le troisième acte.

Francesca n'est pas morte, un pêcheur l'a sauvée ; avis en est donné au chancelier du royaume de Naples, Marino, personnage grave et austère, autre Thomas Morus, qui voit avec douleur les incartades amoureuses de sa souveraine; ce personnage nous prouve comment il arrive souvent que les ministres des princes sont obligés de se mêler des affaires qui les regardent le moins, tout cela dans l'intérêt de l'État ; car, qui sait? Jeanne peut être tentée de faire un chancelier de son Lorenzo. Marino ne le dit pas, mais il agit en conséquence ; il a su que Francesca est la jeune fille regrettée du favori ; qu'il la montre à Lorenzo et l'État est sauvé ! Mais malheureusement Francesca est folle. Le chancelier, expert en amour, n'ignore pas que la vue de celui qui a fait perdre la raison à la pauvre fille est le seul aussi qui la lui puisse rendre, et il fait si bien que la gondole de la reine, où se trouve Lorenzo, passe sous les yeux de Francesca : à l'instant même la raison lui est rendue. C'est une belle cure, mais non pas encore une idée dramatique.

Cependant, il faut que le chancelier se hâte : Jeanne, de plus en plus éprise, veut élever Lorenzo jusqu'au trône, et Lorenzo se laisse faire, il n'y a pas un moment à perdre. Lorenzo a revu celle qu'il aime, et sa fuite avec elle a terminé brusquement leur entrevue. Voilà la pauvre Jeanne au désespoir et en colère pour la première fois de sa vie ; car au même instant on vient lui apprendre qu'une conspiration a été découverte dans son propre palais, et que les traîtres sont en fuite. Le grave chancelier, qui a complétement perdu la tête depuis qu'on a retiré Francesca de l'eau, n'en a rien su. Ordre est donné de fermer les portes de la ville pour s'emparer des conspirateurs, et l'on amène naturellement aux pieds de Jeanne, Lorenzo et Francesca, qui n'avaient pas eu le temps de gagner les remparts. Naples est si grande ! Lorenzo et Francesca sont compris dans la conspiration et condamnés à mort. Le vénérable chancelier ne dit mot; c'est pour le salut de l'État! Enfin, après mille allées et venues, du chancelier vers les juges, des juges auprès de Jeanne, et de Jeanne auprès de Lorenzo, celui-ci obtient sa grâce, et Jeanne, la vertueuse Jeanne tend la main à sa rivale. Le véritable et unique mari de Jeanne II, Jacques de Bourbon, comte de La Marche, figure aussi dans ce drame, mais il n'y est que pour la forme ; il voit d'un œil impassible tout ce remue-ménage, ou pour mieux dire, en époux délicat et discret, il ne voit

rien. C'est le même que les Napolitains chassèrent depuis, comme *supportant avec trop de déplaisir les adultères de sa femme.*

Le drame de M. Paul Foucher est long, diffus et traînant; sa marche est embarrassée d'une foule de personnages et d'événements qui n'ont que des rapports fort indirects avec le sujet principal, à savoir la passion de Jeanne pour Lorenzo. Voilà à quoi l'on s'expose quand on veut mêler et confondre dans la même action des éléments et des inspirations contraires, quand on s'obstine à donner pour passeport aux fantaisies de son imagination les faits plus ou moins avérés de l'histoire. Il est d'autres critiques que nous pourrions adresser à l'auteur, homme d'un esprit plus littéraire que ses productions ; mais nous croyons savoir à ce sujet que M. Paul Foucher a son parti pris, et qu'il ne s'abuse pas sur la valeur du dialogue et du style qu'il donne pour vêtement à ses pièces ; nous aimons mieux signaler les *quelques* beautés çà et là répandues dans Jeanne II. Nous citerons notamment les deux scènes que notre gravure a reproduites; abstraction faite de la manière dont ces scènes sont amenées, c'est bien là du drame, parce qu'il y a là de la passion et de la vérité. En somme, *Jeanne II* a réussi comme réussira toujours un drame *à spectacle* où figure mademoiselle Georges. C'est un vrai succès de boulevard.

## GRAVURES.

I. — Lorenzo tombe sans connaissance dans les bras de ceux qui veulent l'empêcher de se précipiter dans la mer après Francisca. Jeanne le contemple avec le plus vif intérêt.

II. — Francisca reconnaît son amant aux pieds de la reine.

# REVUE
DES
# THÉATRES SECONDAIRES.

Les mois de juin, de juillet et d'août sont regardés comme la *morte saison* des théâtres. Il est vrai que, pendant ce trimestre brûlant, le public préfère les ombrages embaumés des Tuileries, voire même les mélodieux jardins de Musard et de Jullien, à l'atmosphère des Variétés et de l'Ambigu ; cependant, si le public fait défaut, les acteurs sont toujours à leur poste, et les auteurs aussi. Un numéro entier de notre journal suffirait à peine à la mention détaillée des quinze ou vingt ouvrages représentés dans ces derniers jours. Ceci nous oblige à faire un choix et à être sobres de développements; le sujet d'ailleurs prête fort peu, et le chiffre des chutes l'emporte décidément sur celui des succès.

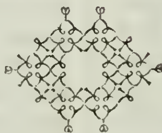
La *Porte-Saint-Martin* ayant son *drame* à spectacle, la *Gaîté* a voulu avoir le sien, et l'*Ambigu* a pensé comme la Gaîté. La direction Bernard-Léon nous a donc offert *Richard Moor*, et la direction Cès-Caupenne le *Gars* (prononcez *Gar*).

Richard Moor appartient à la nombreuse et plus ou moins dramatique famille des Richard d'Arlington et des Eugène Aram; c'est un jeune homme plein de savoir, mais qui a, chose fort commune, beaucoup plus d'ambition que de capacité. La biographie de ces grands hommes manqués revient de droit au mélodrame, puisqu'elle aboutit au crime. Indigné qu'il est de se sentir méconnu, Richard Moor tue un certain Daniel Clarke et s'approprie son portefeuille; puis Richard entre à l'université d'Oxford, puis il en sort plus savant que jamais, et il fait un beau mariage. Si Richard Moor avait commis son crime à huis-clos, rien désormais ne l'empêcherait plus d'être honnête homme; mais il a eu un témoin, presque un complice, et ce complice veut épouser la belle-sœur de Richard. *Indè iræ*, voilà une vie troublée. Le complice dénonce Richard comme

meurtrier ; il est traduit en assises, et le jury fait une bévue en l'acquittant. C'est le ciel qui se charge de sa punition, qui est terrible. Succès pour l'auteur, M. Meyer, et grands applaudissements à Jemma, Richard Moor.

Au Vaudeville, *Femme et Maîtresse* a bien vite cédé sa place sur l'affiche à *Mina*. L'histoire de Mina ne mérite guère qu'on la raconte. Mina a trouvé sur son chemin un jeune officier, un exilé qui mourait de faim, et Mina l'a secouru, puis elle l'a aimé, puis elle voudrait que Max devînt son époux. Mais Max ne saurait l'être par une excellente raison, c'est que, comme il est dit dans Pourceaugnac : *La polygamie est un cas pendable*, et d'autant plus pendable que nous sommes en Suisse. Au beau milieu de la conversation de Max et de Mina, la garde arrive, on ne sait pas pourquoi. La jeune fille n'a que le temps de mettre son voile, et la garde l'emmène. Au second acte, qui se passe comme le premier, sur la *Gemmi*, à douze mille cinq cents pieds au-dessus du niveau de la mer, la femme de Max prend la place de Mina, et l'honneur de Mina est sauvé! Maintenant, un mot d'Arnal, qui joue dans cette pièce. Arnal, paysan suisse, amoureux éconduit, plein de tendresse et de bêtise, plaidant toutes les causes, excepté la sienne, embrouillant la position de Max et de Mina, position si nette ; Arnal langoureux, ardent, mauvaise tête, débonnaire, soupçonneux, confiant ; Arnal s'est montré, tout en précisant ces nuances différentes, ce qu'il est toujours, c'est-à-dire le comédien le plus fin, le plus spirituel, le plus *drôle* que nous ayons. MM. Duvert et Lauzanne, collaboration heureuse, à laquelle le théâtre de la rue de Chartres doit bon nombre de ses succès les plus productifs ; MM. Duvert et Lauzanne, disons-nous, pouvaient faire davantage pour Arnal, Arnal ne pouvait faire plus pour eux. Ces messieurs ont été moins heureux encore au *théâtre du Palais-Royal* avec leur *Paul et Pauline*, unité en deux personnes, sorte de réminiscence de *Prosper et Vincent*, des mêmes auteurs. Pauline, c'est une jeune fille, douce et timide, prise pour son frère, brave et tapageur, parce qu'elle en a revêtu les habits. Voyez-vous d'ici l'enfilade de quiproquos, quiproquos fort peu vraisemblables, et néanmoins très bien prévus. Le public souffrait visiblement des tribulations endurées par la pauvre Pauline pendant ce mortel acte ; il s'est vengé en s'endormant. Il est vrai que le thermomètre marquait dix degrés au-dessus de zéro.

Après cela, et pour finir, nous citerons pour mémoire, *Vouloir c'est pouvoir* (où joue madame Albert) ; *la Femme à François* (François, c'est Odry), et enfin *le Porte-Respect*, petite pièce des Variétés, dont l'invention fait honneur à l'imagination de ses trois auteurs. Il y a, en effet, dans cette audacieuse bleuette, 1° un jeune étourdi qui fait des dettes ; 2° des recors à la poursuite de l'étourdi ; 3° une riche héritière ; 4° un portrait d'homme que l'héritière a placé dans son alcôve comme *porte-respect*, et qui se trouve être le portrait de l'étourdi ; 5° un mariage entre l'étourdi et l'héritière. Toutes ces choses neuves qui se trouvent dans cet incroyable vaudeville, peuvent vous donner une idée de tout ce qu'on n'y trouve pas. — A la rigueur, nous pourrions parler aussi d'un autre vaudeville du Gymnase, *les Conseils de femme ;* mais personne ne voudrait nous lire.



Théâtre
DE LA
PORTE-SAINT-MARTIN





JEANNE DE NAPLES.

ACTE III. — SCÈNE VIII.

Théâtre
FRANÇAIS.



LE CHEF-D'OEUVRE
INCONNU,
SCÈNE V.

Théâtre
DE LA
PORTE-SAINT-MARTIN.



JEANNE DE NAPLES.

ACTE I. — SCÈNE XII



Théâtre
FRANÇAIS.



LE CHEF-D'OEUVRE
INCONNU.
SCÈNE DERNIÈRE.

L'AN MIL BOBÊCHE ET GALIMAFRÉ.




ON SOUSCRIT RUE DE GRENELLE SAINT-GERMAIN, 47,
ET RUE DE LA CHAISE, 10, FAUBOURG SAINT-GERMAIN.

**1837.**

DIX-HUITIÈME LIVRAISON.

IMPRIMERIE DE BOURGOGNE ET MARTINET, RUE JACOB, 30.

# PROSPECTUS.

Tous les ouvrages dramatiques favorablement accueillis du public seront gravés par l'Album des Théatres.

Chaque livraison contient quatre gravures avec encadrements variés, un frontispice et l'analyse de la pièce.

Vingt livraisons (80 gravures) formeront un volume.

Le prix est de 30 centimes à la porte des théâtres, au bureau de l'Album, et dans tous les magasins de publications pittoresques.

Les abonnés reçoivent les premières épreuves à domicile.

Abonnement pour Paris. . . . . . . . . . . 6 fr.
— pour la province. . . . . . . 7 fr. 50 c.

## Livraisons publiées :

1re Les Huguenots, opéra.
2e Kean, comédie.
3e Le Postillon de Lonjumeau, opera-comique.
4e Marie, comédie.
5e Les Puritains, opéra-séria.
6e Léon, drame.
7e L'Ambassadrice, opéra-comique.
8e La Camaraderie, comédie.
9e Le Gamin de Paris, coméd.-vaudev.
10e Robert-le-diable, opéra.
11e Stradella, opéra.
12e César, comédie-vaudeville.
13e Le Diable Boiteux, ballet pantom.
14e Guillaume Tell, opéra.
15e Julie.—Les droits de la Femme, comédies.
16e L'Ange gardien.—La comtesse du Tonneau, vaudevilles.
17e Le Chef-d'oeuvre inconnu — Jeanne de Naples, drames.
18e L'an mil, opéra-comique. — Bobèche et Galimafré, vaudeville-parade.

## On souscrit à Paris,

AU BUREAU DE **L'ALBUM DES THÉATRES**, RUE DE GRENELLE SAINT-GERMAIN, 47;
*Et chez M. Guyot, Directeur-Editeur, rue de la Chaise, 10, faubourg Saint-Germain.*

Les personnes de Paris qui ne voudront pas se déplacer pourront écrire par la poste, on fera recevoir chez elles.

Proportionnellement au prix de l'*Album*, les ports de lettres seraient une grande dépense pour les éditeurs; on est prié d'affranchir.

Il a été tiré des exemplaires sur papier vélin superfin.

Chaque livraison coloriée avec le plus grand soin. . . . . . . . . . . . . . . . 8 fr.
Prix du volume. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 160

Les mêmes en noir, 50 c. la livraison, 10 fr. le volume, et 11 fr. 50 c. par la poste.

On peut voir, aux bureaux de l'Album des Théatres, un *specimen* des exemplaires coloriés.

TOUTES LES LIVRAISONS PUBLIÉES SE TROUVENT
CHEZ

Postel, rue de la Monnaie, 22;
Martinon, rue du Coq-Saint-Honoré, 4;
J. Laisné, passage Véro-Dodat;
Barba, Palais-Royal;
Ferrier, passage Bourg-l'Abbé, 18;
Delavigne, passage de l'Ancre;
Desforges, rue du Pont-de-Lodi, 8;
Poirée, rue Croix-des-Petits-Champs, 2;
Bréauté, passage Choiseul;
Deschamps, galerie Vivienne, 7;
Paul, galerie de l'Odéon;
Grimprelle, rue Poissonnière, 25;
Desoyre, boulevart Bonne-Nouvelle;
Mad. Barbe, galerie de l'Odéon;
Michel, rue Marie-Stuart, 6.

# L'AN MIL,

## OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE,

**Paroles de MM. Mélesville et Foucher, musique de M. Grisar.**

| *PERSONNAGES.* | *ACTEURS.* |
|---|---|
| GODEFROY | MM. Roy. |
| RAOUL | Jansenne. |
| DAGOBERT | Fargueil. |
| LANDRY | Deslandes. |
| ÉLOI | M. Léon. |
| BLANCHE | Mmes Rossi. |
| BERTHE | Berthaut. |

Dans ce petit opéra-comique en un acte, il y avait tous les éléments d'un mélodrame, tel qu'on les faisait il y a trente ans, dans le bon temps des Caigniez et des Guilbert-Pixérécourt. D'abord un baron brutal, bourreau de ses vassaux, détroussant les voyageurs, et habitant un de ces gothiques manoirs comme on en voit dans les romans de la sombre Anne Radcliffe; ensuite une pupille au tendre et chaste cœur, pleine d'amour et de mélancolie; puis un jeune troubadour, *qui chante et fait la guerre*, et enfin un niais. Il faut savoir que les Mathieu Laensberg de *l'An mil* ou mille, ont prophétisé pour cette année une catastrophe, la fin du monde, rien que cela. Le niais annonce en tremblant cette fâcheuse nouvelle à sa fiancée; sur ce, arrive le farouche baron, qui sauf ses moustaches et sa mine rébarbative, ressemble passablement à Bartholo; il parle *amour* à sa jeune pupille, d'un air à épouvanter l'équipage d'un corsaire; celle-ci lui répond *couvent*, car la pauvrette s'imagine que le jeune troubadour, le même qui chante et fait la guerre, est mort en Terre-Sainte. Mais heureusement le ciel a toujours protégé les amours, et surtout les amours d'opéra-comique, et voilà qu'on apporte au baron un écrit signé par la main défaillante du père de sa pupille, et qui lui enjoint de marier Blanche au porteur du billet. Godefroi devine sans peine que le porteur n'est autre que son rival préféré, et aussitôt il donne l'ordre de fermer son château, de lever la herse, et de pendre à la grande tour quiconque tenterait de s'introduire clandestinement; en même temps il dépêche son intendant à la recherche du prieur qui doit bénir son mariage avec Blanche, et le voilà parti. Blanche, restée seule, pleure et se lamente; comment informer le troubadour du danger qui le menace? Or, le pauvre troubadour est au pied de la tour qu'habite sa bien-aimée, et il chante, comme Blondel de *Richard Cœur-de-lion : Dans une tour obscure*, etc.; il chante son amoureux martyre, et Blanche lui répond sur le même air. Quand elle a fini, le prieur paraît, amené par le baron; la pauvre Blanche est perdue? eh non, elle est sauvée. L'amour est si ingénieux, que vous comprendrez facilement quel est ce prétendu prieur, et d'autant mieux, que vous savez comment le comte Ory s'introduit auprès de celle qu'il aime. A quoi serviraient dans les opéras, je

le demande, les barbes blanches et les capuchons de moine, si ce n'est à déguiser des amants? Ainsi donc, c'est notre troubadour qui a endossé le froc; comment cela s'est-il fait, peu importe. L'essentiel à savoir, si vous ne le savez déjà, c'est que le faux moine, au lieu de bénir l'union de Blanche et du baron, menace celui-ci de la colère du ciel, et pour preuve lui fait voir une éclipse de soleil qui, dit-il, sera suivie de la fin du monde. Le farouche baron, terrifié par ces marques visibles, humilie son orgueil, fait son *meâ culpâ* et mille folies plus étranges les unes que les autres; il se dépouille de tous ses biens, il donne la liberté à ses vassaux, et la main de Blanche à l'amant qui se fait connaître.

M. Albert Grisar a mêlé quelques gracieux airs de romance à tout ce qui pouvait se chanter dans cet opéra-comique. Le duo entre les amants a été fort applaudi. En somme, on pouvait espérer mieux, et des auteurs du poëme qui sont gens d'esprit, et de M. Grisar qui a donné des preuves de talent. L'orchestre et les chœurs ont été bien bruyants dans l'exécution de cette musique, qui néanmoins n'est pas destinée à faire du bruit.

## GRAVURES.

Première gravure. — Berthe. Landry? je ne le vois plus, mon oncle.
Landry, *bas à Berthe:* Et ce rendez-vous que tu m'avais promis?

Deuxième gravure. — Lorsque, sur la rive étrangère,
Il combattait avec mon père,
C'était pour lui que je priais!
Lorsque dans ma douleur amère
Leur mort vint doubler mes regrets,
Sans m'en douter, long-temps après,
C'était Raoul que je pleurais!

## THÉATRE DU PALAIS-ROYAL.

# BOBÊCHE ET GALIMAFRÉ,

### VAUDEVILLE-PARADE EN TROIS ACTES,

### Par MM. Cogniard frères.

Qui n'a entendu parler de ces deux héros du temps de l'Empire, dont le boulevard du Temple était le champ de bataille, qui s'y sont vus couronnés de tant de gloire? Les tréteaux de Bobêche et de Galimafré s'élevaient vis-à-vis le jardin Turc, à la porte même du théâtre où tous les soirs s'enfarine Debureau. Bobêche n'avait qu'un rôle, ne représentait qu'un personnage, de même que Debureau n'a qu'une grimace; mais quel personnage, celui de Jocrisse! En sa qualité de bouffon sérieux, Jocrisse était le plus plaisant des bouffons; Jocrisse était mécontent et malheureux; on le dupait, on le battait, il donnait ses raisons, et on le battait encore; on pouvait tout faire à Bobêche, si ce n'est qu'on ne pouvait lui ôter son sang-froid. C'était un philosophe dans toute la force du terme. Bobêche est sans contredit le personnage de l'Empire qui, après Napoléon, a le plus et le mieux occupé Paris. Napoléon aux Tuileries n'avait pas plus de foule sous ses fenêtres,

qu'il n'y en avait devant les tréteaux de Bobêche. Toutes les libertés qui manquaient alors aux Parisiens, on eût dit que la présence de Bobêche les leur rendait ; la liberté de rire n'est-elle rien, quand on a perdu celle de parler? Bobêche est le seul homme qui ait fait de l'opposition tout le temps que dura la longue dictature de Bonaparte; à lui seul il constitue l'unique publicité que le gouvernement impérial n'ait point étouffée. Fouché avait songé à faire censurer Bobêche, mais son maître, qui osait tant et des choses si incroyables, n'osa rien contre le grand bouffon. Une circonstance digne de remarque, c'est que la chute de Bobêche suivit celle de Napoléon; leurs rôles finirent en même temps, *et nunc intelligite*...

Au rebours de Bobêche, grand, blême et sec, niais pleureur, toujours étonné, toujours naïf et toujours battu, Galimafré était un gros joufflu, trapu, rougeaud; c'était un bon compère; il riait toujours, de tout et à tout propos. Bobêche ne parlait jamais qu'à son maître, Galimafré parlait à chacun; il se sentait heureux de lui-même et de tout le monde. Quand nous disons que Galimafré parlait à chacun, nous exagérons; si Galimafré parlait, c'était de l'œil tout au plus, car il avait toujours la bouche pleine ou le verre sur les lèvres. Nous avons dit que Bobêche avait quitté ses tréteaux au moment où Napoléon quittait son trône; Galimafré perdit sa gaieté à peu près à la même époque et se fit machiniste, ce qu'il est encore. On ignore ce qu'est devenu Bobêche.

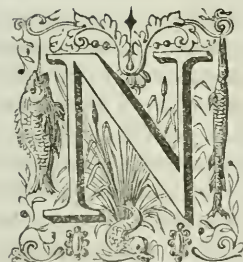
MM. Cogniard frères ont fait une parade fort amusante avec ces deux noms. Dans leur pièce, Bobêche, qui ne l'est pas encore, aime Chinchilla, la nièce de Galimafré ; Galimafré la lui refuse. Alors Bobêche élève autel contre autel ; il veut éclipser Galimafré, et il y parvient. Galimafré, ruiné, est trop heureux d'en faire son neveu. La résurrection de ces deux personnages est une bonne fortune pour le théâtre du Palais-Royal.

## GRAVURES.

Première gravure. — On ne peut parvenir à arracher Ortolan des mains de Christophe. — A la fin du chœur, Christophe enfonce Ortolan dans la grosse caisse, et disparaît.

Deuxième gravure. — Chinchilla, la future épouse du célèbre Bobêche!... Un instant!... un instant!... dit Ortolan; je ne le souffrirai pas.... J'ai la parole de l'oncle.

# REVUE
## DES
# THÉATRES SECONDAIRES.



Nous ne sommes pas au bout de nos plaisirs; quinze autres pièces, ni plus ni moins, représentées sur les théâtres secondaires, réclament leur place dans nos archives. Commençons donc cette promenade ou plutôt cette course, depuis la rue de Chartres jusqu'au boulevard du Temple; pour un sujet de cette importance, l'ordre chronologique est de rigueur, et nous l'observerons.

Le contingent dramatique du Vaudeville pour le présent mois d'août se compose de trois pièces: *Un Parent millionnaire*, le *Mari à la ville* et *Séjour à Naples*.

Le *Parent millionnaire* est un *fac-simile* de l'éternel oncle d'Amérique, cet oncle débonnaire que nous avons vu si souvent accourir de l'autre monde pour payer les dettes de son *coquin* de neveu. Le parent millionnaire ne s'annonce pas d'abord aussi paternellement que son prototype. C'est un vrai nabab qui apporte en Europe le ton et les manières en usage chez les nababs dorés de Calcutta, et qui traite sa famille comme il traitait ses nègres. Il réserve ses affections les plus tendres

pour le boa, le tigre et les oiseaux de proie dont il s'entoure. C'est en vain que Preston, son honnête neveu, achève de se ruiner pour mieux fêter le cher oncle; celui-ci après avoir mis la maison au pillage, va chercher un gîte ailleurs avec certaine veuve dont il s'est épris, délicieuse veuve, en effet, qui a cinquante ans, qui prend du tabac, qui fume et qui boit. Voilà le vilain côté de la médaille; voyons le beau. Un mois de cohabitation avec la veuve a complètement changé le nabab, il est triste et repentant; il a supprimé du même coup sa vieille maîtresse et sa ménagerie, il paie les dettes de son neveu (il fallait bien en venir là) et marie sa petite nièce.

Le *Mari à la ville* est un autre nabab qui déserte le toit conjugal pour courir le monde. En sa qualité d'artiste il va visiter l'Italie. Un beau matin sa femme apprend qu'il est mort; madame Lamberti pleure et prend le deuil. Ceci est très raisonnable, mais ce qui l'est moins, c'est que M. Lamberti n'est pas mort tout de bon, c'est une plaisanterie de sa part, une véritable charge d'artiste qu'il a risquée. Comme on se lasse de tout, même de l'Italie, Lamberti revient à Paris après une absence de plusieurs mois, et le voilà lancé dans toutes les joies du célibat. Un de ses amis, Émile ou Édouard, le présente à sa sœur, madame veuve Delbois. De son côté Édouard soupire pour madame veuve de Juvigny. Ne perdez pas de vue, je vous prie, cette dernière veuve, qui est aimée par un autre personnage parfaitement ridicule et on ne peut plus comique sous les traits de Lepeintre jeune. Il faut savoir que madame de Juvigny a une maison de campagne à Auteuil et qu'elle y donne pour la même soirée trois rendez-vous, l'un à Émile, l'autre au gros adorateur et le dernier à Lamberti qui se croit en bonne fortune et qui reconnaît sa femme. Il y a ici une complication d'amours et de quiproquos, qui mettent le pauvre Lamberti à la torture, après quoi il s'avoue coupable et sa femme lui pardonne.

On verra long-temps avec plaisir cette joyeuse pièce, où M. Varin, le plus gai des vaudevillistes, a multiplié les situations bouffonnes et semé avec profusion le sarcasme, l'épigramme fine et le gros bon mot. Lafont a mis dans le rôle de Lamberti ses grâces de dandy et toute sa verve de viveur spirituel. L'obésité de Lepeintre jeune, sa démarche légère, ses gros yeux, ses tendres regards, sa large face, ses amoureux sourires, son habit à queue de morue et sa tournure d'hippopotame, voilà le spectacle dont on rit encore, rien qu'en s'en souvenant.

Une jeune fille déguisée en homme fait la cour à une cantatrice; son frère, déguisé en valet, est pourchassé par une servante, la cantatrice a un amant déclaré qui s'appelle Arthur. A la fin de la pièce, qui heureusement est fort courte, Arthur rompt avec la virtuose et épouse la jeune fille. Il y a un couplet sur le Vésuve. Sans cette circonstance, *Séjour à Naples* aurait pu tout aussi bien s'intituler séjour à Montmartre ou Charenton.

Le théâtre des Variétés ne sait plus à quel genre se vouer. Il fait fi du grivois, du gros rire et des bêtises divertissantes; aussi Odry est-il abandonné, Vernet mécontent et Cazot oublié. Ce théâtre s'était jeté dans les grands airs avec mademoiselle Jenny Colon, puis il a voulu marivauder avec mademoiselle Jenny Vertpré; trois directeurs ont usé leur expérience et leurs efforts à ces vaines tentatives: aujourd'hui il prend des pièces de toutes mains et essaie des auteurs de toutes sortes; les pièces tombent, les débutants sont remerciés et la salle reste vide. Fâcheux pronostic, le public s'accoutume à regarder le théâtre des Variétés sans rire; encore une demi-douzaine d'actes comme ceux dont nous allons parler et le *sauve qui peut* pourra devenir général. C'est une grande calamité.

Dans un *Retour de jeunesse*, il s'agit d'une marquise et d'un baron, vénérables sexagénaires qui ne veulent pas se prêter au mariage de deux jeunes vassaux, Léonce et Marie. En pareille occasion, il y a mille moyens de se marier, malgré baron et marquise. Léonce en prend un auquel personne ne songerait; tout son héritage paternel consiste en deux pincées d'une poudre sans pareille qui fait rajeunir. Il administre la dose aux vieillards, et voilà le baron et la marquise redevenus adolescents. Ici nous avons le touchant spectacle d'une pastorale érotique, ce ne sont que roucoulements, folâtreries et amourettes; mais cette jeunesse replâtrée n'est pas aussi fortement constituée que la première, et chaque baiser donné ou reçu enlève deux années au couple reverdi, chaque gaillardise le vieillit de dix ans, si bien qu'au bout d'une demi-heure nos galants nagent de nouveau en pleine soixantaine. Mais Léonce leur a donné une leçon dont ils le remercient en lui accordant la main de Marie; en outre, le respectable couple permet à ses vassaux de danser. Les auteurs, effrayés sans doute de l'audace de leur don-

née ont baptisé leur vaudeville du nom de fantastique. Trois jours après cette tentative dans le genre ennuyeux, nous avons eu M. Sauvageot et M. Colibert, locataires du *Troisième et du Quatrième*, celui-ci mari soupçonneux; l'autre, célibataire calomnié. Sauvageot, grâce à ses perpétuelles distractions, se trompe d'étage et entre à chaque heure du jour et même de la nuit chez Colibert; de son côté, Colibert, grâce à son mérite de garde national zélé, est de garde toutes les semaines, et en rentrant de sa faction vers minuit, l'heure des crimes, il trouve Sauvageot dans sa chambre; le garde national tire son briquet, le célibataire allume le sien et s'arme d'une pincette; on croise le fer et briquet et pincette volent en éclats. C'est un raccommodement à faire. Les deux rivaux s'embrassent de peur, mais il est entendu que Sauvageot déménagera à cause du scandale. Il y a un petit clerc d'avoué, fieffé traître, séducteur imberbe, qui en veut à la vertu de madame Colibert et qui a organisé tout ce remue-ménage; c'est lui qui habitera désormais l'étage déserté par Sauvageot. Avant de chanter le couplet final, le mari dit au petit clerc que s'il le trouve jamais dans la chambre de sa femme, il ne s'en fâchera pas, ce sera une distraction! On brûle beaucoup d'allumettes dans ce vaudeville. Serres-Colibert a un physique de Tamerlan qui le dévoue aux illustrations crayonnées du *Charivari*.

C'est encore l'inépuisable M. Varin, auteur de cette bouffonnerie, que nous retrouvons à propos du *Père de l'Enfant*. Le père, c'est Vernet; père sans le savoir. Imaginez-vous toutes les tribulations de cette paternité supposée, ses incertitudes comiques, puis cette naïveté qui aboutit a une conviction impossible, ses terreurs burlesques, son désespoir à mourir de rire, et cette joie bouffonne qu'il éprouve enfin à se voir débarrasser d'une paternité qui n'est pas la sienne. Il n'y a qu'un rôle dans le *Père de l'Enfant*. Dans *Un tour de Faction*, il n'y a ni rôle, ni pièce. Une femme est en prison, ses amis complotent son évasion; pour que leur tentative réussisse, il faut que la sentinelle ferme les yeux et tire en l'air. Sur ce, deux soldats, l'un vieux, l'autre jeune, se disputent la faction. Le jeune tient bon, mais le vieux est entêté, alors le jeune grise le vieux, et le tour de faction lui reste. Au coup de feu, le vieux se réveille et veut se tuer, il dit à l'autre qui accourt triomphant : Je n'ai pu sauver la prisonnière qui est ma fille. — Eh! c'est ma femme, dit le jeune. — Beau-père et gendre ne s'étaient jamais vus. Ce que ce drame-vaudeville offre de merveilleux, c'est que le père n'avait jamais vu sa fille. C'est une famille qui se retrouve à tâtons.

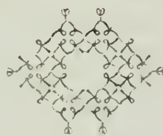
En vertu de la confusion des genres, après le vaudeville fantastique, le vaudeville grotesque et le drame vaudeville, les Variétés ont ajouté à leur galerie dramatique du mois une parade, *Janot en bonnes fortunes*. Janot, personnage illustre, immortalisé par l'acteur Volanges, comme Robert-Macaire l'a été par Frédérick; Janot qui eut l'honneur de disputer au *Mariage de Figaro* et à tout l'esprit de Beaumarchais les empressements de la foule et les suffrages des connaisseurs. Pauvre Janot, on t'a oublié, on a bien oublié Jocrisse. Dans le petit acte de M. Dumersan, nous voyons une comtesse qui se désole dans son boudoir, son mari la néglige, elle interroge son docteur, qui lui répond : Je ne connais à votre mal que deux remèdes : le premier, je ne vous le dirai pas; l'autre, c'est de voir Janot. Allons, Volanges, madame est malade, montre-lui Janot! Mon Volanges arrive de nuit, les yeux bandés; c'était un fort bel homme que ce Volanges, avant d'être Janot il avait été chasseur chez de grandes dames. Il se croit donc revenu au temps de ses bonnes fortunes, la comtesse l'entretient dans ces douces idées. Sur ce, arrive le comte, le volage, l'ingrat, qui laisse mourir sa femme. M. le comte est un adepte de Mesmer, il rêve magnétisme, il ne marche jamais qu'escorté de magnétiseurs, il voit dans Janot un magnifique sujet à expériences et il commence ses manipulations imaginaires. Volanges n'y comprend rien, la comtesse rit beaucoup. Peut-être le public en aurait-il fait autant devant Janot, mais Serres a-t-il ce corps sec et fluet, cette face blême, cet air béat et bête, cette physionomie innocente et niaise de Janot? Serres est le gros homme que vous savez, spirituel comédien mais pas assez pour être bête comme Janot. Le public a eu un rire de réminiscence, et par le public j'entends trois ou quatre septuagénaires qui peut-être se souvenaient de ce pauvre Janot.

Nous voilà au Gymnase avec la *Fille d'un militaire*. Paris possède encore quelques uns de ces *capitaines* Duhamel, retirés du service avec pension, une croix et d'innombrables blessures; ne pouvant plus se battre, ils flânent, ils fument, ils boivent, ils lisent la *Sentinelle de l'armée* et le *Corsaire*; on les ren-

contre parfois dans les environs des Invalides, causant avec les vieux grognards et leur payant la goutte, à la santé de l'Empereur! Célibataires, leur train de vie concorde assez avec celui de l'étudiant qui n'étudie pas, du commis voyageur qui ne voyage pas; c'est quelque chose de mobile et d'aventureux, de splendide et de frugal à la fois. Son trimestre reçu, le capitaine Duhamel a rubis sur l'ongle pendant une semaine; les écus de cinq francs sautent dans ses larges poches avec une plénitude argentine; il paie son avant-dernier terme, fait remonter ses bottes, achète des gants de coton, renouvelle sa provision de cigares, et s'établit au café voisin jusqu'à extinction de finances. Quand la pension de sa croix lui arrive, il recommence pendant trois jours la même vie avec ce supplément à son programme; c'est que chaque bouteille qu'il vide est saluée du cri de Vive l'Empereur! Si par malheur le capitaine Duhamel est marié ou père, sa vie est un peu plus sédentaire; il a moins d'entrain et de joies bachiques, mais du moins ses dîners sont à peu près assurés pour son trimestre. L'attrait du pot-au-feu domestique l'enchaîne d'ailleurs à ses foyers; s'il a une fille, il est capable de lui consacrer toute sa journée, et cela l'acoquine à sa demeure qu'il embellit militairement: sur sa cheminée son poignard, puis des pipes disposées en sautoir; sur sa table une boîte à cigares; contre la muraille un portrait de l'Empereur et la bataille d'Austerlitz.

La fille de ce brave est aimée d'un jeune avocat; c'est une beauté et une vertu accomplie que cette Henriette. Elle travaille pour subvenir aux dépenses de la maison, dont le maigre ordinaire est souvent écorné par l'imprévoyance paternelle. Le capitaine raffolle de sa fille, et sans s'en douter il est au moment de faire manquer son mariage. Madame Savery, la mère de l'avocat, touchée des bonnes qualités et des habitudes laborieuses d'Henriette, la juge capable de faire le bonheur de son fils, mais le voisinage et la société du capitaine l'effraient. Comment présenter un homme qui a des mœurs d'estaminet et de caserne, qui sent la pipe et l'eau-de-vie, qui ne s'exprime que par figures militaires, et qui en la recevant n'a trouvé d'autre chose à lui dire que: *Si je vous offrais un petit verre!* Madame Savery met une condition à la main de son fils, c'est qu'Henriette se séparera de son père. Le capitaine en est informé par une indiscrétion, c'est un coup de foudre; mais bientôt il se remet, il ne veut pas voir toute la cruauté de cette exigence, il se sacrifiera pour sa fille en prenant du service à l'étranger; je vous donne le capitaine Duhamel pour un des braves qui ont placé Dona Maria sur le trône de Portugal. Telle est la donnée de ce vaudeville, faible de conception, usé de forme et de contexture, mais dont les détails ne manquent pas de vérité et d'observation. Ferville a été très applaudi, et il le méritait par son jeu énergique et fin. Sa diction spirituelle et saccadée fait ressortir les intentions plaisantes d'une scène ou les mots piquants du dialogue, mais elle faiblit et perd tout son effet dans les situations pathétiques; aussi a-t-il beaucoup mieux joué au premier acte qu'au dernier. Quelques jours avant la *Fille d'un militaire*, on avait donné au même théâtre deux nouveautés, dont l'une, *Sans nom*, figure encore sur l'affiche, grâce à Numa et à madame Julienne. C'est une assez plaisante moquerie des femmes poëtes et de leurs allures extravagantes et prétentieuses.

Il nous reste tout juste assez de place pour mentionner trois gros mélodrames représentés, l'un, *l'Auberge rouge*, à la Gaîté, les deux autres, *l'Agrafe* et *le Corsaire noir*, à l'Ambigu. *L'Agrafe* est tiré d'un roman nouveau; *l'Auberge rouge*, d'une nouvelle de M. de Balzac. Quant au *Corsaire noir*, c'est une production originale qu'il est fort inutile d'aller voir.



Théâtre
DE
L'OPÉRA-COMIQUE.



L'AN MIL
SCÈNE III.


Théâtre
DE
L'OPÉRA-COMIQUE
L'AN MIL
SCÈNE XII.

Théâtre
du
PALAIS-ROYAL.




BOBÈCHE ET GALIMAFRÉ

ACTE I. — SCÈNE VIII.



Théâtre
DU
**PALAIS-ROYAL.**



**BOBÊCHE ET GALIMAFRÉ.**

ACTE III.—SCÈNE IV.

# THÉATRE-FRANÇAIS.

DON JUAN D'AUTRICHE.




ON SOUSCRIT RUE DE GRENELLE SAINT-GERMAIN, 47,

ET RUE DE LA CHAISE, 10, FAUBOURG SAINT-GERMAIN.

**1837.**

DIX-NEUVIÈME LIVRAISON.

IMPRIMERIE DE BOURGOGNE ET MARTINET, RUE JACOB, 30.

# PROSPECTUS.

Tous les ouvrages dramatiques favorablement accueillis du public seront gravés par l'ALBUM DES THÉATRES.

Chaque livraison contient quatre gravures avec encadrements variés, un frontispice et l'analyse de la pièce.

Vingt livraisons (80 gravures) formeront un volume.

Le prix est de 30 centimes à la porte des théâtres, au bureau de l'ALBUM, et dans tous les magasins de publications pittoresques.

Les abonnés reçoivent les premières épreuves à domicile.

Abonnement pour Paris. . . . . . . . . . . 6 fr.
— pour la province. . . . . . 7 fr. 50 c.

## Livraisons publiées :

1e LES HUGUENOTS, opéra.
2e KEAN, comédie.
3e LE POSTILLON DE LONJUMEAU, op.-com.
4e MARIE, comédie.
5e LES PURITAINS, opéra-séria.
6e LÉON, drame.
7e L'AMBASSADRICE, opéra-comique.
8e LA CAMARADERIE, comédie.
9e LE GAMIN DE PARIS, coméd.-vaudev.
10e ROBERT-LE-DIABLE, opéra.
11e STRADELLA, opéra.
12e CÉSAR, comédie-vaudeville.
13e LE DIABLE BOITEUX, ballet pantom.
14e GUILLAUME TELL, opéra.
15e JULIE.—LES DROITS DE LA FEMME, comédies.
16e L'ANGE GARDIEN. — LA COMTESSE DU TONNEAU, vaudevilles.
17e LE CHEF-D'ŒUVRE INCONNU — JEANNE DE NAPLES, drames.
18e L'AN MIL, opéra-comique. — BOBÈCHE ET GALIMAFRÉ, vaudeville-parade.
19e DON JUAN D'AUTRICHE, comédie.

## On souscrit à Paris,

AU BUREAU DE **L'ALBUM DES THÉATRES**, RUE DE GRENELLE SAINT-GERMAIN, 47;
Et chez M. Guyot, Directeur-Éditeur, rue de la Chaise, 10, faubourg Saint-Germain.

Les personnes de Paris qui ne voudront pas se déplacer pourront écrire par la poste, on fera recevoir chez elles.

Proportionnellement au prix de l'*Album*, les ports de lettres seraient une grande dépense pour les éditeurs; on est prié d'affranchir.

Il a été tiré des exemplaires sur papier vélin superfin.

Chaque livraison coloriée avec le plus grand soin. . . . . . . . . . . . . . . . 8 fr.
Prix du volume. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 160

Les mêmes en noir, 50 c. la livraison, 10 fr. le volume, et 11 fr. 50 c. par la poste.

On peut voir, aux bureaux de l'ALBUM DES THÉATRES, un *specimen* des exemplaires coloriés.

TOUTES LES LIVRAISONS PUBLIÉES SE TROUVENT
CHEZ

POSTEL, rue de la Monnaie, 22;
MARTINON, rue du Coq-Saint-Honoré, 4;
J. LAISNÉ, passage Véro-Dodat;
BARBA, Palais-Royal;
FERRIER, passage Bourg-l'Abbé, 18;
DELAVIGNE, passage de l'Ancre
DESFORGES, rue du Pont-de Lodi, 8;
POIRÉE, rue Croix-des-Petits-Champs, 2;
BRÉAUTÉ, passage Choiseul;
DESCHAMPS, galerie Vivienne, 7;
PAUL, galerie de l'Odéon;
GRIMPRELLE, rue Poissonnière, 25;
DESOYRE, boulevart Bonne-Nouvelle;
Mad. BARBE, galerie de l'Odéon;
MICHEL, rue Marie-Stuart, 6.

# DON JUAN D'AUTRICHE,

OU

# LA VOCATION,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

**Par M. Casimir Delavigne.**

| *PERSONNAGES.* | | *ACTEURS.* |
|---|---|---|
| PHILIPPE II, roi d'Espagne.. | MM. | GOEFFROY. |
| DON JUAN................ | | FIRMIN. |
| DON QUEXADA, ancien conseiller de l'empereur Charles-Quint.................. | | SAMSON. |
| DON RUY GOMÈS......... | | MARIUS. |
| DON FERD. DE VALDÈS, archevêque de Séville, inquisiteur-général......... | | ST-AULAIRE. |
| LE PRIEUR du couvent de Saint-Just.................... | | PROVOST. |
| Frère ARSÈNE, moine du couvent des Hiéronymites de Saint-Just............... | | LIGIER. |
| Frère PACOME, moines.. | | GUIAUD. |
| Frère TIMOTHÉE, moines.. | | MIRECOURT. |
| PEBLO, novice............ | M^me^ | ANAIS. |
| RAPHAEL, domestiques de don Quexada. | MM. | RÉGNIER. |
| DOMINGO, domestiques de don Quexada. | | DUMILATRE. |
| GINÈS.................... | | ARM. DAILLY. |
| DONA FLORINDE DE SANDOVAL................ | Mmes | VOLNYS. |
| DOROTHÉE............... | | DESMOUSSEAUX. |

COURTISANS, INQUISITEURS, ALGUAZILS, MOINES, ETC.



TOUT le monde sait que l'Empereur Charles-Quint eut un fils naturel qui naquit à Ratisbonne ou à Namur, et qu'on appela don Juan. Quant à sa mère, les conjectures varient. Une comtesse de Flandres, Barbe de Blomberg, passa long-temps pour l'être. Selon d'autres rapports, la mère de don Juan aurait été tout simplement une jolie boulangère de Ratisbonne. Bref, des historiens malveillants auraient donné à entendre que toutes ces maternités supposées couvraient le nom de Marguerite d'Autriche, la propre sœur de Charles-Quint. Brantôme dit que l'enfance de don Juan se passa dans les montagnes du pays de Liége: il y fut élevé par un brave pasteur qui l'endurcissait au travail, *ny plus ny moins qu'un de ses propres enfants.* Quand il eut grandi, on vint le prendre de la part de l'Empereur et le conduire chez un vieux gentilhomme castillan, qui vivait dans le château de Villagarcia, près de Tolède. Charles-Quint avait déjà abdiqué, mais en renonçant au monde, il avait recommandé le jeune don Juan à Philippe II, son fils et son successeur. Le cardinal Bentivoglio parle dans ses lettres de cette nouvelle éducation du jeune don Juan. Elle fut d'abord toute militaire et devint ensuite toute monastique. Charles-Quint l'avait fait élever pour la guerre, mais, à l'avènement de Philippe II, le jeune bâtard fut dépouillé de ses armes; on échangea sa cuirasse contre une robe de novice, on lui mit un livre de prières entre les mains, en le laissant toujours à la garde de ce vieux gentilhomme qui demeurait près de Tolède et que M. Casimir Delavigne appelle don Quexada.

### ACTE PREMIER.

Nous sommes donc dans le château de Villagarcia, où le vieux Quexada élève le jeune don Juan selon les prescriptions de Philippe II. Que l'on se figure la vie monacale de l'Espagne

au XVI[e] siècle, telle est la vie de don Juan. Le matin en prières, l'après-dîner en oraison, le soir à vêpres; dans les intervalles, on lui fait faire des homélies, ou bien on lui lit les œuvres du révérend père Sonnius ou de tout autre. Tel est le cercle invariable de ses habitudes; du moins l'honnête Quexada en est convaincu; mais la vocation de don Juan est plus forte, vocation qui l'entraîne vers les armes et que la biographie de ce personnage justifie si bien. La vérité est que l'unique désir de don Juan, c'est de jeter le froc aux orties et de courir le monde, d'aller se battre, et avant tout d'aller se marier. Don Juan est amoureux, il a vingt ans : c'est le temps ou jamais. Écoutez-le lui-même exhalant son amour et nous expliquant le mystère de sa conduite : « Raphael, tu oses nommer *une intrigue* l'amour le plus ardent, mais aussi le plus pur qui ait jamais fait battre le cœur d'un Espagnol. Quelle autre preuve veux-tu de *cette passion que le rôle même où sa violence m'a fait descendre*? Pour tromper la vigilance de mon père, j'ai cédé aux mauvais conseils de Domingo, acheté les scrupules de sa conscience et le dévouement imbécile de Ginès. Je me suis affublé des dehors d'une vocation que je n'ai pas. » Ainsi s'exprime le don Juan de l'académicien M. Delavigne. Une fois en train, don Juan ne tarit plus sur ses amours. Il y a des obstacles à ce qu'il épouse dona Florinde, mais que lui importe? « J'aime les obstacles! » s'écrie-t-il. — Patience, tu en trouveras, mon brave Juan! Sous le nom italien de Santa-Fiore, on introduit bientôt le roi d'Espagne Philippe II, qui vient s'assurer de ses yeux, si, pour l'éducation de don Juan, Quexada s'est conformé aux royales instructions qu'il a reçues. Tout vieux renard castillan qu'il doit être, en sa qualité d'ancien confident de Charles-Quint, Quexada n'en est pas moins le meilleur et le plus confiant des gouverneurs. C'est un véritable précepteur dans l'embarras, donnant sur son élève des renseignements que celui-ci va bientôt démentir. La scène où don Juan découvre au roi sa véritable vocation, où il lui parle femmes, guerre, amour et duel, est une scène piquante et de bonne comédie, et qui n'a d'autre inconvénient que celui d'être absolument invraisemblable. Don Juan a pu parler ainsi à vingt ans, peu importe; mais où donc M. Delavigne a-t-il été chercher son Philippe II? Ceci est la faute, non du sujet, mais du genre, et rentre dans le cadre des critiques générales que nous présenterons à la suite de notre analyse. Hâtons-nous de la reprendre.

Don Juan n'a rien caché au comte de Santa-Fiore, et sa confession a été longue et scandaleuse pour le roi, dont les plans sont bouleversés. Cependant le monarque dissimule et accepte le rendez-vous que don Juan lui donne chez dona Florinde. L'auteur avait ses raisons pour faire donner ce rendez-vous, qui nous transporte naturellement chez dona Florinde et au deuxième acte.

DEUXIÈME ACTE.

Dès le lever du rideau, nous apprenons un secret terrible, c'est que cette dona Florinde, qui a touché le cœur de don Juan, et pour laquelle soupire à son insu le roi lui-même, cette dona Florinde est une juive. C'est la fille du juif Ben-Jokaï, de son vivant argentier de l'empereur Charles-Quint, et qui, à la cour du roi d'Espagne, cachait son judaïsme de race et d'âme sous le nom espagnol et catholique de Sandoval. Le cœur noble et fier de dona Florinde répugne à tromper don Juan plus long-temps, et, au moment où le jeune fou, échappant enfin à la surveillance de Quexada, arrive brûlant d'amour chez sa maîtresse, il trouve un billet qui l'informe de tout. Peut-être allez-vous croire que le coup est terrible pour un cœur espagnol: du tout; jamais on ne prit plus gaiement son parti. « Vous êtes juive, mais je vous aime, » lui dit-il. Nous quitterons l'Espagne; nous irons en Italie, en France, que sais-je? en Palestine! » Dona Florinde lui objecte la gloire : « Bah, répond-il, il y a de la gloire partout. — Et la patrie? — Ma patrie, c'est vous. » — Certes, les personnages des romans de mademoiselle Scudéri ou des comédies de Marivaux ne parlent pas autrement que don Juan d'Autriche. — Sur ce, arrive le roi, le comte de Santa-Fiore; il reconnaît dans dona Florinde celle qui l'a captivée au Prado (il n'y avait pas alors de Prado à Madrid): jamais amoureux ne se montra plus étourdi que ne se montre le petit don Juan dans cette scène. Il est en face d'un homme que, nonobstant son nom milanais, il est tenu de prendre pour un grand d'Espagne, et, en sa présence, il crible d'épigrammes et d'injures le roi d'Espagne, son maître; il le tient hautement pour un roi fourbe, sanguinaire et poltron. Dès que don Juan est sorti sous je ne sais plus quel prétexte, le roi se fait connaître et ordonne à dona Florinde de ne plus songer à ce mariage. — « Et pourquoi? demande la jeune fille. —

Parce qu'il vous aime et qu'*il s'est fait aimer!* A mes yeux, c'est le plus grand, *le plus impardonnable* des crimes, le seul qui n'admette pas de grâce. Un cloître n'a point assez d'austérités pour l'en punir, les cachots *n'ont point assez d'entraves*, tout son sang versé goutte à goutte ne suffirait pas pour l'expier. » Ainsi s'exprime encore, par la bouche de Philippe II, M. Casimir Delavigne, que nous prendrons la liberté de renvoyer au *Dictionnaire de l'Académie*, au sujet des trois membres de phrase soulignés. Il y a une certaine logique de caractères, de sentiments et de situation que tout auteur dramatique peut impunément braver, mais la grammaire est une logicienne dont l'autorité ne devrait pas être méconnue par un académicien, même quand il veut bien s'abaisser jusqu'à faire une comédie.

Le roi ne se borne pas à défendre à dona Florinde d'épouser don Juan, il ordonne à don Juan lui-même de n'y plus songer. Don Juan, qui ignore à quel personnage il a affaire, répond par une provocation. « Eh bien, seigneur Quexada, dit le roi, le voilà donc ce parfait chrétien, ce dévot par excellence? — J'avoue, Sire, que du côté de la dévotion... — Timide comme une jeune fille, disiez-vous... — Je conviens, Sire, que du côté de la timidité... » — Pauvre Quexada, voilà toute ce qu'il a appris à dire dans l'intimité du grand Charles-Quint. Ce deuxième acte finit par un coup de foudre; sur les ordres du roi, don Juan devrait être enfermé dans le terrible monastère des frères de la Passion; mais le bon Quexada, de son autorité privée, adoucit la sentence et fait conduire son élève au monastère de Saint-Just.

### ACTE TROISIÈME.

Nommer le monastère de Saint-Just, n'est-ce pas annoncer Charles-Quint? C'est là que le grand empereur est venu chercher l'oubli, qu'il y trouva si bien. C'est au point que par-delà les monts, aux yeux de la populace s'entend, Charles-Quint est regardé encore comme un personnage fabuleux, comme un monarque qui, s'il régna, ne régna pas sur l'Espagne. Le nom d'empereur que se décerna le grand homme, déconcerte la tradition espagnole. Dans l'histoire du pays, il n'y a pas de *Charles-Quint*, lequel était un empereur d'Occident; il n'y a qu'un Charles I^er^, le père de Philippe II, monarque superstitieux, fanatique, cruel et vindicatif, un véritable roi d'Espagne en un mot. — Je ne sais si, d'après cette imparfaite analyse, on aura pu reconnaître suffisamment à quel point l'auteur se sentait emporté vers les régions du drame, malgré ses efforts constants pour ne point quitter le terrain de la comédie. Ceci, en effet, était le grand écueil de l'ouvrage, et l'on dirait que M. Casimir Delavigne, en écrivant sa pièce, s'est proposé d'exécuter un tour de force, sorte d'exercice si dangereux à la scène. Voyez un peu, son sujet est tragique, les noms de ses personnages sont illustres et historiques, toutes leurs actions sont montées au sérieux, et cependant l'auteur persiste à faire une comédie. Il n'en démord pas, même dans ce troisième acte, où surgit cette grande figure cloîtrée de Charles-Quint.

Le troisième acte se passe donc dans la cellule de Charles-Quint. Le grand empereur est depuis deux ans dans cette vallée de Saint-Just, sur les frontières du Portugal; il s'occupe d'horticulture, c'est-à-dire qu'il s'ennuie; le présent et l'avenir qu'il s'est faits lui pèsent également, et pour se distraire de sa mélancolie monastique, il n'a d'autre ressource que la conversation d'un jeune novice. L'idée de ce novice a été empruntée par M. Casimir Delavigne à l'abbé de Saint-Réal, qui raconte comment le grand Charles-Quint, tourmenté par l'insomnie, prenait plaisir à tenir éveillé ce petit Peblo, assez malheureux pour être tombé si jeune entre les mains d'un grand homme ennuyé. Un jour Charles-Quint trouva l'enfant plongé dans un si profond sommeil qu'il eut beaucoup de peine à l'en tirer. Secoué rudement par le royal moine, le novice lui dit vivement qu'il eût bien dû se contenter de troubler le repos du monde, sans venir encore tourmenter ceux qui en étaient sortis. Cet enfant est né à la porte du monastère, peut-être même dans le monastère, il n'a jamais vu que des moines; le monde, pour lui, c'est un monastère: or, quelle conversation pourrait-il avoir avec Charles-Quint? Vous le devinez, il n'est question entre eux que des intrigues des révérends. Qui sera élu abbé, de frère Timothée ou de frère Pacôme? Tel est le grave intérêt mis sur le tapis, et qui n'amuse guère Charles-Quint, lorsqu'on annonce la venue d'un autre novice. Ce novice entre comme un don Juan qu'il est; il rugit de fureur, il maudit la profession nouvelle qu'on lui impose; je crois même qu'il va jusqu'à déchirer son froc. Charles-Quint reconnaît aussitôt son fils, bien qu'il ne l'ait pas vu de-

puis le berceau. Certes, voilà une émotion faite pour désennuyer un mort. Don Juan, qui est bien le jeune homme le plus naïf de toutes les Espagnes, et qui brûle de conter tous les désagréments qu'il a subis, fait ses confidences à Charles-Quint, comme il les a faites à Philippe II, à dona Florinde, à ses valets, comme il les ferait au novice Peblo, si celui-ci voulait bien les écouter. L'empereur se creuse la cervelle pour y trouver un moyen de sauver son fils, mais, hélas! le potentat ne s'est pas réservé assez de pouvoir pour faire ouvrir la porte d'un cloître à un reclus; à bout d'expédients, il tient conseil: les conseillers sont, 1° Quexada, qui arrive *ad hoc;* 2° don Juan, et enfin Peblo. Quexada propose à Charles-Quint d'écrire en cour. « Quelle sotte idée! s'écrie Charles-Quint; vous, conseiller d'empereur, voilà tout ce que vous trouvez! — Écoutez donc, reprend le bénin gouverneur: des idées, il ne m'en vient jamais que quand je n'en cherche pas, et dans ce moment-ci j'en cherche! — Quant à moi, reprend le bouillant don Juan, tout ce qu'il me faut, c'est cette bonne épée que je vois suspendue à la muraille. — C'est là un moyen à la François Ier, dit frère Arsène en souriant. » — Vient le moyen du novice: il a dérobé la clef de la porte; Charles-Quint avoue que c'est le meilleur. Déjà l'échelle est dressée à la fenêtre; don Juan, muni de la clef, est au moment de s'envoler; mais le prieur du couvent vient, *par ordre supérieur*, arrêter don Quexada et mettre don Juan au cachot. Tous les conseillers demeurent anéantis, excepté Charles-Quint, qui s'écrie: « C'est le prieur qui est le maître ici, eh bien! je deviendrai prieur pour donner la liberté à mon fils. » Tout cela serait bien ridicule s'il s'agissait d'un drame, mais, encore un coup, M. Casimir Delavigne n'a voulu faire qu'une comédie. Il faut voir le vieil empereur se mettre à l'œuvre comme autrefois, lors de sa candidature à la diète de Francfort. Comme César, il se met à écrire quatre lettres, mais non en styles différents, revenant ainsi sans s'en apercevoir à l'idée de Quexada. Ses quatre lettres arrivent à leur adresse, et aussitôt l'ex-empereur est nommé abbé du couvent. Tout cela se fait vite, parce qu'il faut enfin terminer ce troisième acte. Don Juan est libre, et, avant qu'il parte, Charles-Quint lui remet l'épée de François Ier; c'est le sujet d'une de nos gravures. J'oubliais d'ajouter que, cette délivrance opérée, frère Arsène abdique sa nouvelle autorité, comme il a abdiqué l'ancienne, ce qui fait dire à Quexada: « En vérité, la manie d'abdication a toujours possédé cet homme. »

### ACTE QUATRIÈME.

Cet acte nous ramène chez dona Florinde. La belle juive est désespérée: on le serait à moins. Son amant lui est enlevé, et, à cause d'elle, il gémira éternellement dans un couvent de moines. Ce n'est pas tout; Philippe II la poursuit toujours, et, pour la séduire, il s'est avisé d'un moyen assurément neuf et ingénieux, il la fait traîner au tribunal de l'inquisition. Les grandes robes blanches, les masques noirs troués, les instruments de torture, le bûcher même allumé, tout cela n'a pas ému dona Florinde; elle est plus que jamais décidée à résister au roi; et quand, furieux de sa résistance, il accourt comme un étalon vers elle, la crinière haute et les naseaux ouverts, dona Florinde fait tomber toute cette belle fureur amoureuse, par ces quatre mots: *Arrêtez, je suis juive!* Cette situation méritait d'être applaudie, et elle l'a été et elle l'est encore, parce qu'elle est dramatique. M. Casimir Delavigne a eu beau faire, tôt ou tard il devait finir par rentrer dans les voies et moyens tragiques, et cela nous fâche qu'il ne s'y soit point décidé dès la première scène de son premier acte. Sa pièce eût gagné en intérêt tout ce qu'elle eût perdu en gaieté, et c'eût été tout bénéfice pour lui comme pour les spectateurs, car on répugne à s'égayer de cette gaieté à contre-sens, à rire de ces caractères forcés, de ce dialogue à facettes qui n'est rien moins qu'éblouissant, de toutes ces phrases à antithèses empruntées au vocabulaire de Beaumarchais, et qu'il faudrait tout l'esprit de Figaro pour rendre sinon convenables, supportables du moins.

### ACTE CINQUIÈME.

Le cinquième acte est le plus court et aussi le plus vide de tous. Il n'a réellement qu'une scène, celle de la présentation de don Juan à Philippe II, par le père Arsène, sorti de son couvent. Désormais don Juan sera bien le frère de Philippe II, il aura un rang et un bien haut rang à la cour, il pourra se servir de cette épée qui lui fut remise: à lui les palmes de Tunis et de Lépante; mais plus de dona Florinde. « Nous ne nous reverrons plus, lui dit-elle tristement, mais nous resterons unis dans nos prières au Dieu de tous; je lui demanderai pour moi la résignation, qui donne

la force de souffrir sans se plaindre; et pour vous la gloire qui fait qu'on oublie. »



*on Juan d'Autriche* est une des pièces les plus spirituelles qu'on ait représentées depuis longtemps au Théâtre-Français, mais ce n'est que cela; et, faire de l'esprit avec Charles-Quint, Philippe II et don Juan, on avouera que c'était une tentative bien hasardée. L'essence et l'essentiel de la comédie, ce sont les caractères, qu'on les emprunte à la société ou à l'histoire. M. Casimir Delavigne n'a tenu compte, dans la conception de son *Don Juan*, ni de ce qui *est* éternellement, ni de ce qui *a été* passagèrement; il a méconnu également et le cœur humain et l'histoire; lui si distingué par son esprit de conciliation littéraire et dramatique, si soucieux d'étudier le goût public et si empressé à s'y conformer, lui qui doit la fortune de son incontestable talent à cette facilité d'humeur, à cette souplesse de savoir-faire qui tour à tour lui a fait chercher ses moyens et ses ressources de situations et d'effets, ici dans Voltaire et Racine, là dans Shakspeare, une autre fois dans lord Byron, ce grand poëte si peu dramatique; M. Casimir Delavigne, disons-nous, a voulu cette fois descendre de ses échasses et s'aventurer, sur la foi de Beaumarchais et peut-être aussi de M. Lemercier, dans les invraisemblances et les difficultés du drame comique; et, pis encore, de la prose comique! Qu'en est-il résulté? un de ces ouvrages froids, faux, indécis, qui ne répondent à aucune idée et n'en expriment aucune, une de ces pièces qui se traînent plutôt qu'elles ne marchent, qui occupent sans intéresser, qui se laissent écouter comme la conversation d'un homme d'esprit, mais dont le plaisir qu'on y prend n'est pas exempt de fatigue.

Nous ne serions pas aussi sévères, si le nom et la réputation d'ailleurs méritée de M. Casimir Delavigne ne nous autorisaient à l'être. Lorsque, tous les jours, la critique s'attaque aux ouvrages de jeunes auteurs dont le talent est bien loin d'avoir conquis la popularité et la vogue des pièces de M. Delavigne, il est indispensable d'évaluer à leur juste valeur les conceptions de ces écrivains privilégiés. Notre fidélité scrupuleuse à constater le procès-verbal de la représentation, à enregistrer les applaudissements décernés par le public, ne nous empêchera jamais de réclamer au nom de l'art contre des succès qui nous sembleraient peu légitimes. *Don Juan d'Autriche*, qui sous la plume de l'auteur eût pu reprendre les proportions tragiques que l'histoire lui a données, subit dans cette comédie, prétendue historique, les plus singuliers travestissements, ainsi que les personnages qui l'entourent. Quel spectateur, doué d'un peu d'imagination et de sens, pourrait retrouver dans le Charles-Quint et le Philippe II du Théâtre-Français, ces deux grandes figures qui dominent le XVIe siècle. Quant à la véritable biographie de don Juan, nous allons la résumer en quelques lignes. Ce sera notre dernière critique, et, on en conviendra, une critique irrécusable.

Élevé dans l'ignorance de sa naissance et destiné à l'état ecclésiastique, don Juan est présenté à Philippe II, qui le tire du cloître et lui donne un rang dans l'armée. Il n'est plus question de Charles-Quint, car don Juan a vingt ans et le noble bâtard a perdu son père à douze ans, son père qu'il ne connut jamais.

A la cour de Madrid, que fait don Juan? Il y trouve le jeune don Carlos épris de sa belle-mère, Elisabeth de France, tandis que lui, don Juan, a pour maîtresse une Marie de Mendoza; Philippe II enlève à don Juan sa maîtresse, don Juan le sait et n'en dénonce pas moins don Carlos qui conspire. Le désespoir de l'amant ne saurait ébranler la fidélité ou l'ambition du sujet. Délivré de don Carlos, Philippe confie à don Juan le commandement de ses armées; don Juan va châtier les Maures révoltés de Grenade, et l'année d'après, il gagne sur les Ottomans la célèbre bataille de Lépante. De retour à la cour, le vainqueur se voit en butte à l'inimitié jalouse du roi, car Philippe ne peut lui ravir ses victoires comme il lui a ravi sa maîtresse. Nommé gouverneur des Pays-Bas, don Juan réprime la révolte de ces provinces, et quelque temps après cette nouvelle victoire qui assure à son royal frère la paisible possession de sa plus riche province, don Juan meurt subitement, et il meurt empoisonné.

Nous le demandons en finissant: était-ce bien un tel personnage qu'un écrivain comme M. Delavigne devait transformer en personnage de comédie?

# Explication des Gravures.

ACTE II, SCÈNE III.

Don Juan exprime son ravissement, à la vue de dona Florinde :— De grâce, lui dit-il, laissez, ne parlez plus : que je vous regarde!

ACTE III, SCÈNE XXII.

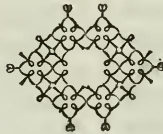
Frère Arsène (Charles-Quint) remet à don Juan l'épée de François Ier, conquise à Pavie : — Vous jurez, lui dit-il, que cette épée ne sortira du fourreau que sur l'ordre de votre souverain, et qu'elle ne sera jamais teinte que du sang des ennemis du roi et du royaume. — Devant Dieu, sur mon honneur de gentilhomme, je le jure! répond don Juan.

ACTE IV, SCÈNE XII.

Le roi dit à Florinde : — C'est trop me résister! et s'élance vers elle. — Sire, s'écrie la jeune fille, épargnez-moi; je dirai tout, je suis... — Eh! que m'importe! — Je suis juive!

ACTE V, SCÈNE IV.

Don Quexada, aux genoux du roi, qui va signer l'arrêt de mort de don Juan, lui dit : — Sire, au nom de la nature et de votre gloire, ne brisez pas la grande âme de Charles-Quint. Ne fût-il plus qu'une ombre, il sortirait du tombeau pour défendre contre vous son sang et le vôtre. — Ah, c'en est trop! s'écrie Philippe II, et il prend la plume et signe.



Théâtre

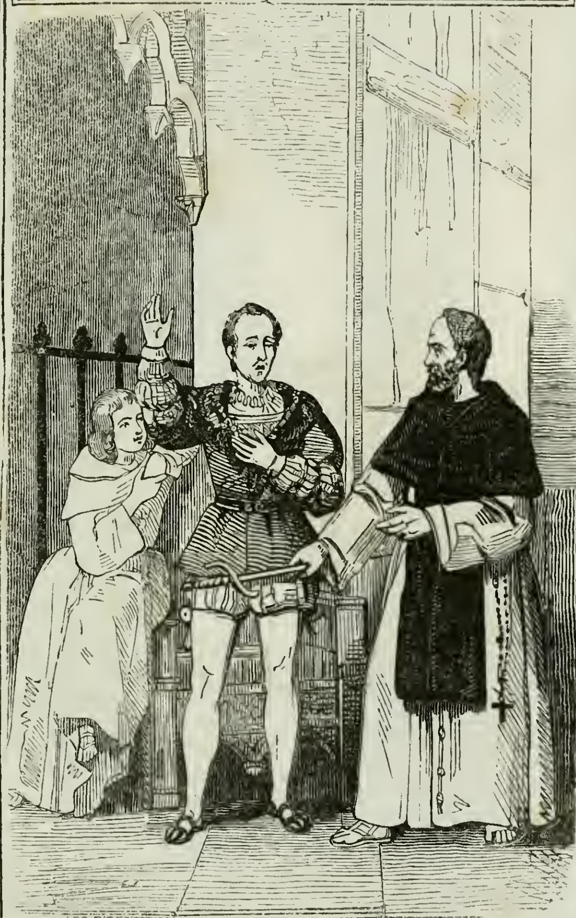
FRANÇAIS.



DON JUAN D'AUTRICHE.

ACTE II. — SCÈNE III.

Théâtre
FRANÇAIS.



DON JUAN D'AUTRICHE.

ACTE III.—SCÈNE XXII.



Théâtre

**FRANÇAIS.**



DON JUAN D'AUTRICHE

ACTE IV. — SCÈNE XII.



Théâtre
FRANÇAIS.



DON JUAN D'AUTRICHE
ACTE V.—SCÈNE IV.



# LA JUIVE,

## OPÉRA EN CINQ ACTES,

### Paroles de M. Scribe, musique de M. F. Halevy.

| PERSONNAGES. | ACTEURS. |
|---|---|
| LE JUIF ÉLÉAZAR......... | MM. DUPREZ. |
| LE CARDINAL DE BROGNI, président du concile....... | LEVASSEUR. |
| LÉOPOLD, prince de l'empire. | LAFONT. |
| RUGGIERO, grand-prévôt de la ville de Constance...... | DÉRIVIS. |
| ALBERT, sergent d'armes des archers de l'empereur...... | F. PRÉVOST. |

| PERSONNAGES | ACTEURS. |
|---|---|
| HÉRAUT D'ARMES DE L'EMPEREUR... | MM. MASSOL. |
| HOMMES DU PEUPLE........... | PRÉVOST. |
| | ALEX. DUPONT. |
| FAMILIER DU SAINT-OFFICE...... | POUILLEY. |
| MAÎTRE D'HÔTEL DE L'EMPEREUR... | HENS. |
| LA PRINCESSE EUDOXIE, nièce de l'empereur....... | Mmes DORUS-GRAS. |
| RACHEL.................. | FALCON. |

### ACTE PREMIER.



Le théâtre représente un carrefour de la ville de Constance en 1414. A droite du spectateur, le portail d'une église. A gauche, à l'angle d'une rue, la boutique d'un orfèvre-joaillier. Plusieurs fontaines.

Au lever du rideau, les portes sont ouvertes, le peuple qui n'a pu entrer dans l'intérieur est agenouillé sur les degrés du péristyle. Au milieu de la place, hommes et femmes se promènent; à gauche, et devant sa boutique, on voit Éléazar auprès de sa fille Rachel. On entend dans l'église chanter à grand chœur : *Te Deum laudamus.*

Cette multitude en habits de fête répandue sur la place, ces cris de joie, ces éclats d'allégresse et cet harmonieux cantique qui, vous arrivant de loin, surmonte et domine la grande voix du peuple, tout vous dit qu'il s'agit d'une fête, et d'une fête religieuse telle qu'elles avaient lieu au XVe siècle. C'est l'empereur Sigismond lui-même

Qui dans ce jour arrive aux remparts de Constance
Pour ouvrir ce concile où princes et prélats
Vont de la chrétienté terminer les débats,
Décerner la tiare, éteindre l'hérésie
Et du fougueux Jean Huss juger le dogme impie!

Mais un seul homme dans la ville de Constance ne prend pas part à la joie générale; assis sur le seuil de sa boutique, il exhorte ses ouvriers au travail et semble ainsi narguer le peuple, les pontifes et l'empereur lui-même; c'est un juif, le juif Éléazar.

Quelle main sacrilége en ce jour de repos
Ose ainsi s'occuper de profanes travaux?

dit le grand-prévôt de la ville, qui par hasard passe par là. — C'est le juif! s'écrie la foule avec des rugissements.

Eh bien donc, qu'on l'amène
Devant nous, qu'on le traîne,
Pour un forfait si grand je dois le châtier.

— Je ne suis point de votre culte, répond Éléazar; et je le déteste; c'est en son nom que mes fils ont péri sur le bûcher. — Tu les suivras, et ta fille Rachel aussi, réplique le grand-prévôt. C'est chose jugée; mais par bonheur arrive le président du concile, le cardinal Brogni. Nous ignorons si les cardinaux présidents des conciles portaient aux juifs l'intérêt que M. Scribe leur attribue ici; quoi qu'il en soit, Brogni pardonne à Éléazar et lui tend la main, mais le fanatique repousse le cardinal et s'écrie : Jamais! Le juif n'en est pas moins sauvé pour cette fois, et il le sera une fois encore avant la fin de cet acte, mais par une autre intercession que celle du cardinal.

Quand tout le monde s'est retiré, un jeune

cavalier enveloppé de son manteau, s'avance mystérieusement sous le balcon de la maison d'Éléazar, et il appelle Rachel:

Rachel, ma bien-aimée, hélas! comment te voir?

Rachel répond :

Chez mon père, ce soir,
Samuel, viens sans crainte
Nous célébrons la pâque sainte,

A peine le rendez-vous est-il ainsi donné que le peuple accourt, précédant le cortége impérial. Éléazar et sa fille montent sur les marches du temple pour mieux le voir, mais la foule s'écrie: Au lac, les juifs ! Ils vont périr, lorsque le mystérieux cavalier reparaît tout-à-coup, tire son épée et les délivre. Grand tumulte, des soldats accourent, leur chef s'avance et montrant Rachel et son père : Saisissez-les, dit-il; mais en ce moment l'inconnu s'approche du chef, lui fait un signe, et celui-ci s'inclinant avec respect dit aux soldats, aussi étonnés que le peuple:

Que ces infortunés, jusques à leur logis,
Soient par vous à l'instant protgéés et conduits.

Cet inconnu, que la juive et son père ne connaissent que sous le nom israélite de Samuel, nous l'appellerons Léopold. Mais avant de savoir qui il est et quel prince cachent ces vêtements bourgeois, laissons défiler le cortége de l'empereur, magnifique spectacle, digne clôture de ce premier acte. D'abord voici les sonneurs de trompe, puis les arbalétriers, ensuite les échevins qui précèdent les archers de l'empereur, puis les hommes d'armes et les hallebardiers du Saint-Siége; après cette partie du cortége, qui n'est ni la moins belle, ni la moins curieuse, grâce à la magnificence des costumes, à l'éclat des armes et des bannières, voici venir les membres du concile et leurs pages, au milieu desquels figure le cardinal; enfin, les bannières noires et rouges de l'empire surmontées de l'aigle à double tête annoncent la présence de l'empereur Sigismond. Au moment où il paraît, Léopold se couvre le visage avec son manteau, et la toile tombe.

## DEUXIÈME ACTE.

Nous sommes dans la maison d'Éléazar où toute la famille célèbre la pâque. Léopold, sous son nom de Samuel, s'y trouve à titre d'ami. Tout-à-coup la porte s'ouvre, une femme paraît; Léopold pâlit et lui tourne le dos pour qu'elle ne voie pas son visage. — Qui êtes-vous? demande le juif. — La princesse Eudoxie, la nièce de l'empereur; mais cet homme quel est-il? ajoute la princesse.

Un artiste fameux
Et dont l'habile main, utile à mon commerce
Sur l'or et le vélin avec talent s'exerce.

Ce renseignement pris, on ne sait pourquoi, la princesse achète au juif une chaîne incrustée, une sainte relique que porta jadis l'empereur Constantin, et qu'elle destine à son époux Léopold, dont elle attend le retour et qui a été *vainqueur des Hussites*. Quelle position pour le vainqueur des Hussites qui n'est autre que Samuel! Cependant le secret jusqu'à présent si bien gardé de son déguisement, pèse à la conscience de Léopold; pour Rachel il s'est dit juif; pour elle il s'est dit libre, et il est marié; il est le neveu de l'empereur, enfin il est chrétien. Il commence par ce dernier aveu, et propose à Rachel de l'enlever; elle dit *oui*, mais Éléazar, qui veille, a tout entendu. — Tu m'as trahi, dit-il à Léopold; et il va frapper le neveu de l'empereur, le vainqueur des Hussites, mais Rachel s'écrie :

Arrêtez! Il n'est pas le seul qui soit coupable
Et la mort qui l'attend je dois la mériter.
Oui, je l'aime!..... Je l'aime!
Pardonnez-lui, mon père, et qu'il soit mon époux.

—Je te pardonne, dit le bon juif, il sera ton époux, et il s'apprête à leur donner la bénédiction nuptiale, lorsque Léopold prenant Rachel dans ses bras : — Je l'aime plus que jamais lui dit-il;

Mais cet hymen, c'est un crime, un blasphème,
Ne m'interroge pas, je dois fuir, je le dois.
Adieu Rachel, adieu pour la dernière fois.

Aussitôt dit ou plutôt aussitôt chanté, Léopold s'enfuit, Éléazar tombe anéanti; Rachel se lève, saisit le manteau que Léopold a oublié, s'en enveloppe et s'élance sur ses pas.

## TROISIÈME ACTE.

Nous voilà transportés dans les jardins du palais de Léopold, le vainqueur des Hussites, l'époux de la princesse Eudoxie! Il donne une fête brillante à l'empereur Sigismond; les danses voluptueuses sont ajoutées, comme un embellissement de plus, à la magnificence du banquet impérial, banquet prodigieux, et comme l'Opéra s'entend si bien à les donner. Figurez-vous la belle toile de Paul Véronèse, *les noces de Cana*, s'animant tout-à-coup; les dressoirs de vermeil, la vaisselle d'or, les vases incrustés de diamants, les étoffes de

pourpre, tout y est, jusqu'à cette architecture fantastique qui suspend ses frontons gothiques au-dessus de toutes ces merveilles. L'empereur est ravi, Eudoxie est aux anges, le cardinal de Brogni lui-même se déride; mais voilà Rachel qui arrive avec son père, c'est ce qu'on appelle une péripétie. Si ce n'étaient les enchantements un peu trop prolongés de la danse, cet acte serait rapide comme l'éclair, il a tout l'imprévu d'un coup de foudre; Rachel arrache *au vainqueur des Hussites le collier que porta l'empereur Constantin*; c'est un lâche, s'écrie-t-elle,

. . . . . . . . . Un coupable
Que je dénonce aux yeux de tous.

Quel crime a-t-il commis?

Le plus épouvantable,
Celui que votre loi punit par le trépas:
Chrétien, il eut commerce avec une maudite,
Une Juive!... une Israélite!...

Voilà qui est clair, et Rachel ne marchande pas avec l'expression propre. Devant cette accusation foudroyante, Léopold se tait, c'est une réponse. Aussitôt le cardinal Brogni se lève, et il fait tonner ces paroles par la voix de Levasseur:

Vous, qui du Dieu vivant outragez la puissance,
Soyez maudits, etc.

Léopold tire son épée et la jette aux pieds du pontife, puis les soldats l'emmènent avec la juive et son père.

## ACTE QUATRIÈME.

Pourquoi l'auteur a t-il fait cet acte? On chante peu ou point, l'action n'y gagne pas un pouce de terrain; mais il fallait cinq actes à la Juive, comme il y en a cinq à la Muette, à Robert-le-Diable, et ceci par des raisons qui regardent M. Scribe et qui n'ont rien de dramatique. Qu'il vous suffise de savoir que dans cet acte Eudoxie vient voir Rachel; l'excellente princesse! elle la supplie de sauver les jours de son époux en se rétractant, et Rachel promet de se rétracter. Quoiqu'on s'intéresse assez peu au vainqueur des Hussites, les exigences du drame commandaient de ne placer l'accomplissement de ce dernier sacrifice de Rachel qu'à la fin de la pièce, sans compter qu'il eût été beaucoup plus naturel de faire sortir ce cri de pardon du cœur de la Juive. Quelle femme a jamais dit en suppliant à la maîtresse de son mari: « Rendez-le-moi et mourez pour lui et sans lui. » La passion d'une femme est trop sensée pour tenir un pareil langage, M. Scribe le sait mieux que personne, mais, encore un coup, il fallait faire ce quatrième acte. La scène suivante n'est pas moins étrange, le cardinal Brogni, qui a été époux et père avant d'être une éminence, fait venir Éléazar et lui dit: « Tu peux arracher ta fille au bûcher en la faisant chrétienne. » Le Juif hausse les épaules et répond froidement: « Rachel périra, mais je me vengerai sur toi: tu avais une fille, elle est en ma puissance. » Le cardinal se garde bien de comprendre que ce ne peut être que Rachel, et il fait traîner Éléazar par-devant le concile, c'est-à-dire au supplice.

## ACTE CINQUIÈME.

Si le deuxième acte de cet opéra est le meilleur sous le rapport musical, le dernier est le plus beau comme exécution dramatique; il fait beaucoup d'honneur à l'habileté consommée de M. Scribe. En face du bûcher (nous disons bûcher pour cuve, car au quinzième siècle on ne brûlait pas les Juifs, on les faisait bouillir, et l'opéra s'est conformé à l'histoire); donc en face du bûcher, Rachel justifie Léopold et va se livrer aux exécuteurs, quand Éléazar l'arrête: « Rachel, lui dit-il,

. . . . Je vais mourir,
Veux-tu vivre?

RACHEL.

Pourquoi? pour souffrir et mourir
Qui? moi chrétienne, moi! non, la flamme étincelle.
Venez.

ÉLÉAZAR.

Leur Dieu t'appelle.

RACHEL.

Et le nôtre m'attend.

Et elle court vers le bourreau. Alors le cardinal implore une dernière fois le Juif.

De grâce, un mot! ma fille existe-t-elle encore?

ÉLÉAZAR.

Oui!

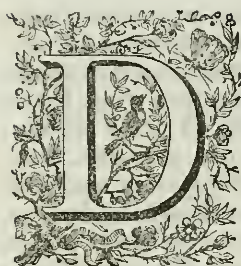
BROGNI.

Dieux, achève!.... où donc est-elle?

ÉLÉAZAR.

Là!

Et il montre la cuve où on vient de jeter Rachel.



D'un opéra, le principal c'est la musique. Poëme intéressant et bien fait, musique faible, l'opéra tombe; ici tout était à peu près bon, aussi sait-on que la partition de M. Halevy a obtenu un grand succès, succès dont M. Scribe réclame naturellement sa part. Que l'œuvre du compositeur sente un peu le labeur et l'effort, nous le disons parce qu'on l'a dit; mais qui est-ce qui serait assez injuste pour ne point reconnaître le feu d'une véritable inspiration musicale dans presque toutes les parties de cette belle composition? Tout ce qu'on pourrait reprocher à M. Halevy, c'est de ne pas avoir fait une disposition assez bien entendue de ses forces, il a dépensé tant de verve dès le commencement qu'il en a manqué vers la fin. Dans les trois derniers actes, sauf le duo entre le Juif et Brogni et le chœur qui ouvre le cinquième, nous ne trouvons presque rien qui soit digne du talent de l'auteur; en revanche de nombreuses beautés brillent dans le premier acte et surtout dans le second. L'ouverture a bien la teinte, et pour mieux dire le parfum du sujet; en l'écrivant le compositeur avait la bible sous les yeux et songeait à l'Orient. Tous les airs du premier acte s'enchaînent habilement, depuis le chœur religieux du commencement jusqu'à la marche triomphale qui le termine. Le principal de ces morceaux est le cœur bachique; l'étincelante originalité de son motif révèle un maître.

La prière pascale qui commence le deuxième acte, est d'une harmonie sévère et simple, que fait très bien ressortir l'accent traînant et mélodieux des voix qui la chantent. Le duo entre Léopold et Eudoxie, *Au fond de mon âme*, etc., est plein de charme; rien de plus heureux que la phrase jetée par les violons pendant le récitatif qui en sépare les reprises. La romance de Rachel, *Il va venir*, serait plus remarquée ailleurs; ici les beautés originales qui l'entourent contribuent à en affaiblir le charme. Cette situation, si vulgaire dans les opéras, d'une jeune fille partagée entre ses terreurs et ses désirs, nuit à l'inspiration du compositeur. Dans la scène suivante M. Halevy s'élève très haut; depuis l'entrée de Léopold jusqu'à la fin de cet acte, il y a comme un même air que reprennent successivement Éléazar et Rachel, et dont les mouvements différents nous semblent très remarquables; le plus beau, comme expression, c'est l'intercession si touchante de Rachel: *Hélas, si d'une mère*, etc. C'est là sans contredit le morceau capital de l'ouvrage, et ce qui le maintiendra long-temps au répertoire joué de l'Académie royale de Musique, au-dessous, il est vrai, de *Guillaume-Tell*, mais sur la même ligne que les *Huguenots*.

## Explication des Gravures.

ACTE II, SCÈNE II.

Éléazar présente à Eudoxie le coffret où est renfermée la chaîne d'or que la princesse destine à son époux.

ACTE II, SCÈNE VII.

Au moment où Léopold enlève Rachel, Éléazar se présente devant eux et tire son poignard pour frapper le prince, Rachel se jette à ses genoux, et s'écrie:

Arrêtez!... il n'est pas le seul qui soit coupable.

ACTE III, SCÈNE II.

Eudoxie vient de passer la chaîne d'or au cou de Léopold, Rachel s'élance vers lui et la lui arrache en disant à la princesse:

. . . . . Reprenez ce noble signe,  
Le signe de l'honneur, son cœur n'en est pas digne.

ACTE IV, SCÈNE IV.

Le cardinal de Brogni supplie Éléazar de lui rendre sa fille;

Tu me vois à tes pieds; daigne combler mes vœux.  
Dis un mot, un seul mot, ou j'expire à tes yeux!

Théâtre

DE

**L'OPÉRA.**



**LA JUIVE.**

ACTE II. — SCÈNE II.

Théâtre

DE

L'OPÉRA.



LA JUIVE.

ACTE II. — SCÈNE VII.



Théâtre

DE

L'OPÉRA.



LA JUIVE.

ACTE III. — SCÈNE II.



Théâtre
DE
**L'OPÉRA.**



Beaux Arts

Beaux Arts

**LA JUIVE.**

ACTE IV. — SCÈNE IV.